LA VIE SPIRITUELLE

N° 434 Décembre 1957

SOMMAIRE

AUTOUR DU MYSTÈRE DE NOËL

PIE-RAYMOND RÉGAMEY, O.P. LA DOUCEUR S'ÉDUQUE 451

En ce temps de Noël, la douceur est pour le chrétien plus qu'une simple vertu : elle est le mystère même de celui qui vient et qui nous dira bientôt de lui-même : « Apprenez que je suis doux et humble de cœur. »

Devant ce mystère le chrétien s'interroge. Quels obstacles rencontre-t-il à l'acquisition de sa propre douceur ? Quels facteurs positifs connaît-il pour la développer ? Quelles sont les vertus qui l'entraînent particulièrement ? Comment favoriser la pacification de ses instincts, de ses passions, de sa sensibilité ? S'il est vrai, en effet, que toute vie chrétienne, menée selon l'Evangile du Christ, est maîtresse de douceur, elle l'est plus encore si le chrétien prend conscience de ses raisons, de ses motivations, de ses intentions, et de la manière dont il peut les orienter ou les guider pour rejoindre plus sûrement la douceur du Christ.

EVODE BEAUCAMP, O.F.M. RÉSONANCE COSMIQUE DU DRAME DU SALUT 474

Le Christ vient en ce monde pour racheter nos âmes. Il vient aussi pour libérer toute l'humanité et sauver le monde tout entier; son épiphanie intéresse toute la création. Dieu ne dissocie pas dans son action l'homme et l'univers, pas plus d'ailleurs que l'homme ne peut agir sans que son action n'affecte l'univers, en bien ou en mal. Dans l'espoir de son salut, l'homme espère aussi la totale harmonie entre lui-même et l'univers.

Le message chrétien ne demeurerait-il pas étranger à beaucoup de nos contemporains, épris de science et de technique, que parce qu'il est inconsciemment tronqué et demeure en marge d'existences qu'absorbe l'effort pour dominer la nature ?

CHRONIQUES

APOSTOLUS. LA CRAINTE EST LE COMMENCEMENT DE LA SAGESSE. 492

Ceux qui croient aux seuls faits sont souvent amenés à faire place à la vraie foi et à « faire le bien » malgré eux. Cela n'est pas encore faire le bien absolument, mais c'est un commencement.

Th.-G. CHIFFLOT, O.P. Témoins de l'Évangile dans le monde du travail 495

En analysant les deux livres de Madeleine Delbrel et d'André Collonge, le recenseur n'a pas l'intention de tirer des conclusions ou de faire des comparaisons, qui trahiraient plus ou moins leurs auteurs. Son propos est plutôt d'amorcer un dialogue fécond sur un sujet qui ne laisse indifférent aucun chrétien : l'évangélisation des pauvres d'aujourd'hui. C'est, en effet, au sujet de ces pauvres que se rencontrent de nos jours, bien que de façon contradictoire, christianisme et marxisme, et à leur sujet aussi que le zèle apostolique de deux auteurs a inspiré ces deux livres.

A.-M. HENRY, O.P. Dominique, l'apostolique 514

Plusieurs biographies de saint Dominique, d'une importance capitale, ont paru récemment. Le P. Henry essaie de dégager ce qui, dans ces ouvrages, est nouveau ou ce qui apparaît dans un plus beau et haut relief que nous n'étions accoutumés à le voir.

Tables semestrielles 555

Voir page I de publicité la liste des livres recensés p. 530.

LA DOUCEUR S'ÉDUQUE

La douceur chrétienne peut s'acquérir, puisqu'elle est comme un fruit de la dilection et de la force spirituelle[1]. Comment va-t-elle se développer ? Évidemment à la faveur d'une action qui ne cessera de se réanimer en sa source : dans un amour que diversifieront selon Dieu les objets du devoir et les personnes envers qui nous devons être les ministres de la bonne Providence. Encore faudra-t-il que nous menions cette action de telle sorte que descende en nos profondeurs un peu de la paix vers laquelle nous tendons spirituellement. Il est aussi important, sans doute, pour croître dans la douceur chrétienne, de favoriser par notre comportement cette pacification de notre sensibilité, de nos instincts, de nos passions, que de rectifier selon l'Évangile nos résolutions délibérées et nos actes extérieurs. Faute de cette très modeste sagesse, beaucoup de chrétiens restent agités, amers, durs, violents.

Nous devons donc accorder une particulière attention à l'aspect psychique de l'*apatheïa*.

Or à son sujet c'est, en fait, dans la tradition de l'Inde — et plus précisément telle que Gandhi l'a rénovée — que nous trouvons l'enseignement le plus explicite, le plus riche d'indications opportunes. Profitons-en tout simplement, à la façon dont les théologiens, tels saint Ambroise, saint Au-

1. Cf. *La Vie Spirituelle*, novembre 1957.

gustin, saint Thomas ont assimilé les apports des moralistes antiques. Prenons garde que cet enseignement de l'Inde doit être dégagé de son contexte doctrinal et rectifié, réanimé par les inspirations chrétiennes[2]. Mais on va voir qu'il en est parfaitement susceptible et que, ce faisant, la conscience chrétienne retrouve plus lucides et plus vives, des valeurs qui auraient dû toujours lui demeurer familières.

I

La « non-nuisance » universelle

L'ENSEIGNEMENT que nous avons en vue est relatif à ce que l'Inde appelle *ahimsâ*, ce qui se traduit au mieux : *non-nuisance, inoffensivité*. Bien entendu, cette qualité peut être considérée comme une disposition de tout l'être, spirituelle et volontaire aussi bien que psychique, sensible, et même subconsciente. Cette extension de l'*ahimsâ* s'explique par l'unité de l'être humain, dans lequel on ne peut mettre de cloisons entre la psyché et l'esprit. Elle s'explique aussi par l'étonnante fluence de la pensée indienne. Chez Gandhi l'*ahimsâ* est certainement une vertu spirituelle, et l'on dirait qu'elle est pour lui toute vertu et le tout de la vertu[3]. Du mo-

2. On ne saurait mettre trop sérieusement en garde les chrétiens contre la légèreté avec laquelle aujourd'hui on brouille les affirmations de la foi chrétienne et les conceptions indiennes les plus incompatibles avec cette foi.

3. Voir la conclusion des Mémoires de GANDHI, *Expériences de Vérité*. Aussi Jean HERBERT, dans sa traduction des célèbres Lettres de Gandhi à son Ashram, rend-il « ahimsâ » par le mot « amour ». C'est aller trop loin. Même pour Gandhi l'*ahimsâ* n'était pas l'amour lui-même, quoi qu'il en fût une condition, une expression et un effet privilégiés. De même, LANZA DEL VASTO identifia d'abord l'*ahimsâ* avec la charité; rien de moins (*Le Pèlerinage aux Sources*, p. 142). Il s'est récemment corrigé (*Nouvelles de l'Arche*, octobre 1954) et a vu plutôt dans l'*ahimsâ* un respect et une justice. C'est encore trop dire, pensons-nous. Si l'*ahimsâ* doit devenir une façon d'être de pléni-

ment que nous gardons le sens de l'ouverture grâce à laquelle se compénètrent les choses de l'âme, et sans quoi chacune d'elles n'a pas sa nature propre, nous avons le droit de convenir que nous désignerons par *ahimsâ* ou *non-nuisance* l'aspect *sensible et psychique,* y compris *subconscient,* de la douceur et de la paix. Cet emploi restreint du mot semble conforme à la doctrine antique du « yoga », d'où nous vient la notion d'*ahimsâ*. Le grand classique du yoga, Patanjali, compte cette disposition, cette façon d'être, cette conduite, parmi les « refrènements » qui sont *prérequis* à tout entraînement spirituel sérieux, qui n'ont pas valeur morale, assurant plutôt une fonction de technique psychologique, une sorte d'hygiène mentale. C'est précisément à ce titre que l'*ahimsâ* nous intéresse pour l'éducation de la douceur, l'intention vive de la charité devant lui donner le caractère chrétien, la valeur surnaturelle qu'elle n'a pas en elle-même. Patanjali la définit : « Ne causer de douleur à aucune créature, par aucun moyen et jamais »[4]. Pourquoi cette universalité *absolue ?* C'est ici que, d'une façon initiale, vraiment radicale, le chrétien doit rectifier l'inspiration qui commande l'*ahimsâ*. Rectification aussi facile que nécessaire. En Inde, l'ascète se retient de nuire à quelque être vivant que ce soit, fût-ce à des bêtes malfaisantes ou au plus petit insecte, par l'effet d'une tendance vers la fusion de tous les êtres[5], qui risque fort d'être un monisme absolu[6]. Vivekananda prétend que pour être véritablement homme, il faut arriver à penser : « Je suis l'Univers, et cet Univers est Dieu,

tude, un respect et une bienveillance universels, néanmoins, de lui-même, il est *antérieur à toute qualification morale.* Tenons-nous-en à son étymologie. Avec Thérèse Brosse (*Approches de l'Inde,* Éd. des Cahiers du Sud, 1949, p. 315), traduisons simplement le mot par « non-nuisance » et « inoffensivité ».

4. Cité Mircea Eliade, *Le Yoga, immortalité et liberté,* Payot, 1954, p. 62.

5. La doctrine de la métempsychose n'en est qu'une forme.

6. Un monisme est un système philosophique qui prétend *réduire* la diversité des réalités (divines, spirituelles, matérielles) à *un seul principe.*

Existence, Tout[7]. » Nous, chrétiens, devons avoir, comme disait sainte Catherine de Sienne, « toutes choses en révérence », par amour et respect pour notre Père des Cieux qui les crée. Cette disposition, sans aucune confusion entre le créé et le Créateur, suffirait, si elle était *sérieuse*, comme nous le voyons à l'extrême chez saint François d'Assise. Le malheur est que, chez la plupart d'entre nous, elle demeure toute théorique. Elle ne va pas jusqu'à provoquer un mouvement de la sensibilité spontané, joyeux et efficace. Souvent, l'on ne s'en avise pas même au stade des notions, des velléités et des mots. Au fond, elle paraît une fantaisie de poètes, et chacun sait que la poésie, ce n'est pas *sérieux*. Aux yeux de notre Occident moderne, utilitaire et activiste comme il l'est, c'est manquer tout à fait de *sérieux* que de prendre *au sérieux* le respect des êtres, par pure gratuité, parce qu'ils « viennent de Dieu », comme disait Thomas de Celano à propos des « affectueux transports » qu'ils causaient à saint François[8].

Le sens asiatique de l'unité de la vie universelle va facilement jusqu'à un respect trop indifférencié pour la vie humaine et pour l'animale. « S'identifier à tout ce qui vit ! » — on conçoit que cela interdise la violence envers quelque créature vivante que ce soit. La croyance aux réincarnations peut évidemment y contribuer. Est-il nécessaire de rappeler qu'elle est absolument inadmissible pour le chrétien, lequel fait ici-bas, une fois pour toutes, sa destinée éternelle, dans son corps qui ressuscitera au dernier jour ? La *personne* humaine est sacrée, et l'animal n'est pas une *personne*. Il arrive qu'aux Indes l'*ahimsâ* soit inspirée par cette croyance que l'âme est unique entre les vivants, au

7. Cité C. Drevet, *Pour connaître la pensée de Gandhi*, Bordas, 1954, p. 84.
8. *Vita prima*, ch. xxix.

moins entre les hommes, comme si les corps seuls empêchaient cette unité de s'accomplir[9].

On voit donc que la foi chrétienne interdit à notre *non-nuisance* d'être *absolue*. Et pourtant, si nous étions logiques avec cette foi et surtout si nous avions un sens juste des conditions favorables à l'épanouissement de l'amour divin en Béatitudes, nous en viendrions à une *non-nuisance* qui aurait un certain caractère d'*universalité*. Disons tout de suite quelle en serait la formule : *refuser quelque malveillance que ce soit, fût-ce en pensée, à plus forte raison tout mauvais procédé, à l'égard de quelque être que ce soit, chaque fois que ce refus peut moralement s'exercer*[10].

La raison de cette clause restrictive est claire : bien des nécessités de la vie, qui est compliquée, nécessités différentes selon les situations, passent avant le refus de nuire. Notre seigneurie sur les bêtes et les plantes, à nous accordée par Dieu dès notre création[11], est maintenue en régime évangélique par la simplicité sans problème avec laquelle le Christ fait faire à ses apôtres une hécatombe de poissons[12]. Que certains non-violents refusent d'attenter à aucune vie animale, libre à eux — pourvu du moins qu'ils ne compromettent pas des valeurs humaines —, mais ils abusent en prétendant en faire une obligation religieuse ou philosophique.

Dans les limites qu'imposent de graves contingences de la condition humaine, pourquoi l'universalité de la *non-nuisance* ? Pour deux raisons, dont les effets doivent se ren-

9. Cf. DREVET, p. 108; GANDHI, *Lettres à l'Ashram*, p. 25.

10. Nous avons rencontré, par hasard, sans référence, ce texte d'Albert SCHWEITZER : « Chaque fois que j'inflige un dommage à une vie, sous quelque forme que ce soit, je dois examiner avec soin si cette action est inévitable ou non. Dans mon action, je ne dois jamais aller au delà de l'indispensable, même pour des faits en apparence indifférents. »

11. Gn 1, 28-29.

12. Jn 21, 6.

contrer dans notre conduite. Nous avons dit l'une : l'amour et le respect de ce qui vient de Dieu. Il faut des motifs sérieux pour y manquer. Il nous faut, pour de bon, retrouver l'émerveillement qui serait normal de la part d'enfants de Dieu, parmi les créatures. L'accord de saint François avec elles était un trait essentiel de sa sainteté. On fait toutes sortes de laïus de spiritualité « cosmique », tout pleins de considérations théologico-philosophiques et généralement de doctrines rétrospectives, mais quant à se comporter réellement en frères affectueux des bêtes et bestioles!... La seconde raison est d'ordre psychologique et nous avertit des conditions concrètes de notre nature, selon lesquelles cette conduite d'enfants de Dieu pourra prendre consistance et porter ses fruits spirituels. C'est que la disposition bienveillante doit être aussi intégrale que possible pour corriger peu à peu sentiments, paroles, pensées, jusqu'aux gestes, pour qu'elle progresse jusque dans la sensibilité, je dirais volontiers : jusque dans les neurones et dans les humeurs, qu'elle rende favorables nos réflexes à l'orientation paisible de notre âme.

Saint Thomas expliquait les actes de compassion commandés par l'ancienne loi envers les animaux par l'habitude générale de douceur et de bienveillance qu'ils inculquaient et dont devaient bénéficier les hommes dans leurs rapports entre eux[13]. Nos rapports avec nos frères humains sont

13. Saint Thomas, *Somme Théol.*, Ia IIae, qu. 102, art. 6, ad 8; cf. *ibid.*, ad 1; art 3, ad 8. Objectera-t-on que bien des gens montrent à l'égard des animaux une mansuétude passionnée et sont durs pour les hommes? Le fait est certain — illustré par des cas comme celui de Paul Léautaud —, mais il confirme notre thèse, loin d'aller à l'encontre. Car cette thèse n'est pas du tout que la bonté pour les bêtes rend par elle-même meilleur à l'égard des hommes; elle est que la « non-nuisance » doit *procéder d'une bienveillance universelle* et être donc, comme cette inspiration, universelle en son extension. Alors, mais alors seulement, la bonté envers les bêtes augmente la douceur envers les hommes, mais si elle a cet effet, c'est en donnant corps à une intention qui, en son principe même, la dépasse.

gâtés par la projection d'amertume, de ressentiments secrets, dont les causes véritables nous sont cachées et qui jouent au delà de ce qui apparaît à la conscience réfléchie. Aussi ne suffit-il pas de corriger, dans notre cinéma intérieur et dans nos actions, ce qui, à la réflexion, nous semble péché notable : nous devons tendre à résorber tout ce qui se trouve entaché de malveillance, si peu que ce soit, en quoi que ce soit.

Actuellement, c'est beau quand un chrétien s'abstient délibérément d'une violence inutile. Il doit travailler à ce que la douceur devienne son état normal et qu'il lui faille vouloir d'une façon très réfléchie les violences nécessaires.

Parmi les cinq « refrènements », l'*ahimsâ* est le plus radical. Les quatre autres procèdent en quelque sorte de lui, et il les exige pour se parfaire. Ce sont : ne pas mentir, couper en soi tout désir de vol, refréner la sensualité, se détacher de ses biens. La simple pratique de ces cinq « refrènements », si elle est intense et sage, dissipe beaucoup des charges d'explosifs amassées dans les inconscients. Ils peuvent être efficaces à ce point que l'ascète, grâce à eux, puisse « méditer impunément dans la jungle : l'attaque des animaux féroces contre l'homme n'est imputable qu'à l'atmosphère de peur, de haine et d'agressivité qui émane habituellement de ce dernier[14] ». Ce sont ces conflits inavoués, inconscients, qui éclatent au dehors, changeant en guerres les rapports, lesquelles guerres, en retour, déchirent davantage les hommes dans leurs profondeurs.

Bien entendu, la charité devrait dénouer ces conflits intérieurs. Mais ils la mettent elle-même en de fâcheuses conditions, et surtout elle n'est pas de leur ordre, ils ne sont pas du sien. Pour agir dans l'âme obscure, elle a besoin de l'humble service de l'*ahimsâ*. Voyez, chez tant d'abs-

14. Docteur Thérèse Brosse, *op. cit.*, p. 13.

traits ou de volontaires secs, combien la charité est instable et manque de substance. De même chez tant d'agités et tant de désinvoltes. Elle ne les pacifiera jamais, parce qu'ils se figurent qu'elle accomplira son œuvre en eux sans qu'ils se livrent avec assiduité aux « refrènements ».

Ajoutons que ce dernier terme prête à méprise. Une fois encore et toujours répétons — l'expérience montre combien il faut y insister — qu'on n'arrive à rien de bon en ne faisant que se retenir et se contraindre. L'aspect *négatif* de toute conduite, qu'il est si téméraire de négliger, n'est néanmoins bienfaisant qu'animé par un amour épanouissant.

Les conditions favorables à la *non-nuisance* diffèrent beaucoup selon les personnes. Chacun remarque, en vivant, dans quelles circonstances il est plus particulièrement sujet à quelque mauvais vouloir, et s'avisera de renouveler sur ce point l'amour, avec plus de lucidité et de ferveur. Mais quelques grandes expériences sont communes à tous les hommes, valent pour chacun d'eux. Ce sont elles surtout qui nous font recourir à la leçon de Gandhi, car il les a remarquées, avec une perspicacité singulière, nous prévenant des obstacles et des aides à l'*ahimsâ*, donc de ce qui gêne ou favorise le progrès de la douceur. Et sans doute est-il de ces choses le plus insigne *expérimentateur*.

II

Les obstacles à la « non-nuisance »

Mentionnons, sans y insister, quelques obstacles évidents.

Ils sont graves, très graves, mais n'appellent pas, tant leur nocivité est patente, de remarques particulières :

« *Tout sentiment dur et hautain, même momentané*[15]. »
Le mensonge.
La haine.

L'envie. Cela aussi va de soi. Mais il faut y insister. Nos mauvaises passions s'exaspèrent toujours des désirs frustrés. Le *ressentiment,* mis en lumière par Nietzsche, analysé par Max Scheler, est comme un pourrissement de l'envie.

Il faut généraliser : *toute pensée mauvaise, même secrète,* nuit à d'autres êtres que celui qui la conçoit. Non seulement elle abaisse le potentiel de l'amour, mais encore elle a sûrement quelque retentissement fâcheux, selon son espèce précise. Sans doute cette vieille conviction paraîtra-t-elle à beaucoup infantile, primitive, naïvement magique, et la science n'en rend pas raison. Mais on en a bien des indices qui obligent à la prendre très au sérieux.

Retenir pour soi ce dont le monde a besoin[16]. Dans un monde où la misère est un abîme à combler, toute possession au delà de ce que nécessite strictement la vocation est *violence.* Elle incite à la violence pour se justifier, pour se sauvegarder, pour se faire valoir, pour s'accroître encore. Elle provoque la « sollicitude », dont la tradition chrétienne a reconnu la gravité dans la parabole du Seigneur sur les lis des champs et les oiseaux du ciel[17].

Deux obstacles à l'*ahimsâ* demandent une attention très spéciale : la *peur* et la *hâte.* Les spirituels chrétiens ne semblent guère s'en soucier. Au vrai, les surmonter est une des conditions les plus nécessaires de la pacification intérieure.

« Je vois, disait Gandhi, comment je peux prêcher la non-

15. Texte de GANDHI, dans C. DREVET, p. 142.
16. GANDHI, *Lettres à l'Ashram,* p. 24. C'est à ce passage que nous prenons aussi les mentions précédentes et celle de la hâte.
17. Particulièrement saint JÉRÔME, sur Mt 6, 25 et ss.

violence à ceux qui savent mourir : à ceux qui ont peur de la mort, je ne puis[18]. » « Le désir de vengeance naît de la crainte d'un mal imaginaire ou réel[19]. » A un chef musulman en révolte contre les Anglais : « N'aie point de crainte. Celui qui craint, hait ; celui qui hait, tue. Tu briseras ton sabre et tu le jetteras. Et la peur ne t'atteindra plus[20]. » « J'ai été délivré du désir et de la crainte, de sorte que je connais la puissance de Dieu[21]. » (Ah ! n'est-ce pas là encore[22] une des plus hautes paroles qui aient été dites par les hommes ?) Gandhi ne prétend pas qu'il se soit délivré lui-même de la peur. Nous ne pouvons voir dans une telle libération qu'un effet de la grâce. Mais quelque chose n'est-il pas en notre pouvoir pour appeler et seconder cette grâce, vraiment insigne ?

La difficulté de ce que nous tenterons réside dans le mystère de l'*angoisse* qui est fréquemment sous-jacente aux *peurs*. Déjà la peur elle-même est, pour ainsi dire, à deux niveaux. Voyez Turenne, que nous supposons psychiquement sain. Ce grand courageux tremblait de tout son corps en allant à la bataille et se dominait en plaisantant : « Tu trembles, vieille carcasse, mais si tu savais où je te mène, tu tremblerais bien davantage ! » Ainsi la volonté peut refuser la peur, alors que tout l'être corporel et sensible en est secoué. La raison maintient, accroît sa lucidité, et son jugement est si ferme qu'il obtient la conduite que l'on tiendrait si l'on n'avait pas peur. Cela, c'est « vaincre la peur », ou plutôt c'est, comme dit plus modestement Gandhi, et à plus juste titre, « ne pas être atteint par elle ».

Le malheur est que les peurs de dangers déterminés sont souvent contaminées par ce que Ribot appelait « une peur

18. *Lettres à l'Ashram*, p. 95.
19. *Ibid.*, p. 93.
20. Cité Corman, *La non-violence*, p. 42.
21. Cité C. Drevet, p. 129.
22. Cf. *La Vie Spirituelle*, novembre 1957, p. 356.

primitive, instinctive, antérieure à toute expérience individuelle[23] », et qui est l'*angoisse*. A quoi tient-elle ? Quand et comment troublera-t-elle le jugement, inhibera-t-elle les énergies saines, interdira-t-elle les inspirations, l'invention, déclenchera-t-elle l'agressivité désordonnée qui la cause ? Tantôt elle surgit et brouille les voies, tantôt non. On ne sait trop où elle a caché les mines sur lesquelles on saute.

Là est la grande inconnue, et, nous semble-t-il, la limite que ne pourra franchir la douceur intérieure. Dans la mesure, mal discernable, où l'angoisse ne se résorbera pas, certaines zones, pour ainsi dire, de notre monde intérieur et de notre action seront dans l'insécurité. L'exemple de Turenne, et combien d'autres, nous montrent que la simple peur peut être surmontée : mais il arrive que l'angoisse inhibe la volonté qui en aurait raison. On peut faire mieux encore que surmonter la peur : on peut, sans relâcher la volonté qui court le danger et le jugement qui la guide, les ouvrir à la foi vivante en « la puissance de Dieu », et nous croyons que telle est la disposition qui a le plus de chance d'être récompensée par la libération de la peur. Alors se résout la violence intérieure qu'imposait la volonté ; sans doute est-ce dans cette résorption de la peur sous la menace de graves périls que l'on a lieu d'admirer le plus l'effet de la *parrésia*, son rôle nécessaire pour assurer l'*apathéïa*[24]. Mais, encore une fois, l'angoisse elle-même, comment la neutraliser, et comment la dissiper ?

Il serait léger de répondre à ces deux questions, tant les cas sont divers, et toujours très mystérieux. Reconnaissons ici de ces aléas graves comme en comporte la vie. Le profit est déjà grand d'être en garde contre les poussées de l'angoisse, pour assurer hors de leurs maléfices le règne intérieur de la douceur. Et nous devons ajouter que l'on a le

23. Cité J. Boutonier, *L'angoisse*, 1945, p. 12.
24. Cf. notre article de novembre, § III.

plus de chance de réduire quelque peu de l'angoisse elle-même et d'en limiter les méfaits en menant selon le meilleur de soi-même, d'une façon épanouie et généreuse, la vie de dilection.

La hâte est la violence dans la dimension du temps. Nous avons nos rythmes naturels. Nous ne nous développons d'une manière harmonieuse — *douce* — qu'en nous y conformant. Les précipiter est nous imposer une violence très profonde. Ou bien elle nous trouble jusqu'en cette durée spirituelle où nous devons échapper au temps, ou bien elle aliène de cette part la plus précieuse de notre être celle qui devient ainsi frénétique. Assurément, nous devons être capables de nous prêter occasionnellement à quelques galops. Mais il nous faut y garder la maîtrise. Chacun apprend à peu près ce qui lui est en cela possible. La hâte mauvaise est celle d'actes que nous ne nourrissons pas de notre substance. Ils n'ont pas le temps de mûrir. Sans plénitude, ils ne seront ni pour les autres ni pour nous bienfaisants et féconds. Ils nous sont arrachés, plutôt qu'ils ne naissent de nous. Pourquoi cet arrachement ? Tantôt par l'effet de la vie extérieure, tantôt par ce que saint François de Sales appelait « empressement », qui procède d'un désir inquiet. Pourquoi cette inquiétude ? Pourquoi ce besoin de *fuir* l'adhésion plénière aux choses du présent dans un perpétuel avenir, qui, à son tour, ne devient jamais un vrai *présent* ? C'est que là encore sourd l'*angoisse*.

Du moins pouvons-nous remédier plus facilement à l'« empressement » qu'à la peur angoissée. Même lorsque la vie extérieure nous impose un rythme trop rapide, il est bien des actions dans lesquelles nous pouvons nous ressaisir, en nous appliquant à les accomplir avec l'exigence de la plénitude. Nous y investissons d'une façon objective, saine, l'é-

nergie qui s'égarait en agressivité angoissante, alors que souvent la peur éveille dangereusement cette dernière.

La question n'est pas que nos rythmes de vie soient plus ou moins rapides ou lents, mais qu'ils soient ceux qui favorisent la « composition » de notre âme, grâce à quoi nous sommes le mieux *présents* spirituellement à notre action et nous y mobilisons une énergie plus pleine et moins tendue. Il est d'un grand enseignement que traditionnellement le caractère par excellence du zèle dévoué, considéré dans l'intime de l'âme, s'appelle *promptitudo*[25]. Il ne faut pas l'entendre d'une rapidité, comme y fait penser aujourd'hui le mot français « promptitude ». Il s'agit du caractère d'un germe qui pousse en vertu de son principe interne de croissance, — en latin *promere*. C'est par rapport à cette exigence d'accroissement organique, différente selon les personnes, qu'il y a ou non de la *hâte*, et qu'il en résultera ou non, vraisemblablement, dans l'âme et dans l'action, une mauvaise violence. On ne tire pas sur les épis pour les faire grandir plus vite. Il ne faut pas forcer les organismes vivants. Une des raisons profondes pourquoi notre époque est violente, c'est qu'elle multiplie les causes de la précipitation vers des objectifs qui nous tirent abusivement, au lieu que nous nous mouvions vers eux à notre allure naturelle. Une violence intime nous est infligée ainsi, et nous la projetons dans l'action extérieure et à l'égard des autres personnes. Cependant l'*ahimsâ* est au régime de la *promptitudo*, nullement de la stagnation. Nous la comparerions à la poussée intérieure de l'arbre qui, sans avoir l'air de rien, descelle les pierres si elles gênent sa croissance.

25. IIª IIæ, qu. 82, art. 1.

III

Les facteurs positifs de la « non-nuisance »

NOTONS maintenant ce que l'expérience a fait reconnaître comme favorable à l'*ahimsâ*.

Parmi les quatre autres « refrènements » classiques, *le dégagement des soucis du corps* et la *pauvreté*. Penserait-on qu'ils contribuent à la douceur? Ils en sont pourtant au moins des conditions favorables, si l'on veut bien observer. A l'un Gandhi attribue « que toute créature ait vis-à-vis de nous un sentiment de sécurité[26] ». Quiconque se voue entièrement à la Vérité doit pousser ce dégagement jusqu'à la chasteté parfaite[27]. Cette dernière dépasse de beaucoup le domaine du sexe, elle comporte le contrôle de tous les organes des sens. En cela encore, la légèreté contemporaine est d'une inconscience étonnante : elle espère un bénéfice spirituel d'une chasteté qui n'est que l'abstinence de certains plaisirs et de certaines affections. Mais la chasteté n'épanouit que si elle est la pureté d'un amour régnant dans tout l'être. Autrement elle est tendue et chagrine. *Elle dessèche le cœur, et, loin d'adoucir, rend agressif.*

Il revient aussi au jeûne un rôle normalement nécessaire à l'équilibre, qui est indissolublement corporel, psychique

26. *Lettres à l'Ashram*, p. 94.

27. « Vous ne pouvez partager avec quoi que ce soit d'autre votre amour pour la vérité et pour Dieu » (*Lettres à l'Ashram*, p. 11). — En sanscrit, chasteté se dit « brahmâchârya », c'est-à-dire : « La conduite adaptée à la recherche de Brahmâ, la Vérité. C'est de ce sens premier que découle le sens spécial de maîtrise de *tous* les sens. Il nous faut oublier complètement la définition incomplète qui se restreint uniquement à la question sexuelle » (*ibid.*, p. 31). — Bien entendu, il nous faut tenir au caractère *spécifique* de la chasteté proprement dite; nous insistons seulement sur le fait que ce caractère lui-même n'est assuré que grâce à une « tempérance » générale, dépassant les choses du sexe.

et spirituel. Par malheur, notre Occident en a généralement perdu et la « mystique » et la technique[28].

La pauvreté est, elle aussi, sous un aspect négatif, une réalité positive. Elle est une discipline totale, par laquelle la consistance propre à l'être spirituel s'affirme, dans la liberté à l'égard des secours du monde. Elle est comme une tempérance à l'égard des biens extérieurs. La mystique évangélique de la pauvreté tient principalement dans la substitution du mot d'ordre : « D'abord le Royaume des Cieux »[29], à l'antique formule du sens commun : « D'abord vivre » (de cette vie mourante)! *Primo vivere!* Elle retourne la tendance à l'accaparement, principe de violence, en une tendance au désistement, qui sera principe de don. Elle est toute d'*oblativité*. Si cette « mystique » de pauvreté ne consiste pas seulement en des idées, des sentiments et des vouloirs délibérés, mais règne dans notre monde intérieur comme une Béatitude, elle y fait un climat favorable à la douceur. Nous avons remarqué naguère qu'en saint Matthieu la Béatitude des Doux n'est vraisemblablement qu'un doublet de celle des Pauvres. Il faut y réfléchir davantage.

Une notation de M. Olivier Lacombe[30] nous avertit de toute la portée de cette connexion. Ce qu'elle formule en peu de mots mériterait tout un livre, et surtout d'être vécu en Occident : « L'Inde professe que l'homme peut exercer un réel pouvoir cosmique dans la mesure où il ne cherche plus à contraindre les êtres du dehors » — ce qui est leur faire *violence* — « mais où, ayant renoncé à tout domaine extérieur sur eux, où, étant devenu absolument *pauvre* et sans possession, il coïncide avec l'être profond de toute créature et agit en elle sans agir sur elle » : Voilà la dou-

28. En attendant sur ce sujet un prochain *Cahier de la Vie Spirituelle*, œuvre collective en préparation, voir mon article de *La Vie Spirituelle*, mars 1956.

29. Mt 6, 53.

30. *Chemins de l'Inde et Philosophie chrétienne*, Alsatia, 1956, pp. 95-96.

ceur conçue, expérimentée, à une singulière profondeur, à la fois comme fruit de la pauvreté, autrement dit comme *dépossession,* et comme « possession de la terre » !

L'ordre, le calme, un régime de vie réglé[31]. *Toute une discipline corporelle.* Chaque personne et chaque communauté humaine doivent en trouver le mode opportun. Il visera toujours à assurer la « composition de l'âme », et ce que nous avons appelé la « détente vive »[32]. Occidentaux du XX^e^ siècle, nous vivons dans une alternance de tension forcée et de veule relâchement. Impossible de nous y pacifier. La tension est une *violence organique* : elle consiste dans une dépense nerveuse disproportionnée à celle que demande normalement l'action. L'équilibre et l'épanouissement spirituels, donc le progrès dans la douceur, supposent un comportement physique qui permette de récupérer de l'énergie à mesure qu'on en dépense. Il tend à assurer les conditions corporelles qui sont favorables à la contemplation, comme le sport l'est à l'action, et ce ne sont pas les mêmes[33].

Sans doute y aurait-il lieu — certes sans excès systématique — de reconnaître quel régime alimentaire serait le plus approprié. Il n'est pas jusqu'à la médecine qui aurait à substituer des conduites exemptes de violence à la barbarie scientifique qui y règne actuellement.

D'une façon générale, l'*ahimsâ* suppose que nous assurons l'accord le plus simple possible avec l'univers, nous efforçant d'en respecter les rythmes. Il veut que nous nous ingéniions à nous mettre *au point de vue des êtres.* De quelle portée n'est pas l'expérience de Jacques Bouillault, qui

31. C. Drevet, pp. 29, 124-125.

32. *La Vie Spirituelle,* novembre 1955 : « La sagesse du corps ».

33. Recommandons une fois de plus à ceux qui ont conservé un minimum de souplesse les indications données par Dom Déchanet dans *La Voie du Silence,* dont une deuxième édition doit bientôt paraître, cette fois sous son nom (Desclée de Brouwer, éditeur).

gagne l'amitié des aigles et d'autres animaux sauvages et obtient que la poule se blottisse affectueusement sur la tête du renard! Il nous dit[34] : Je n'ai aucun « fluide » mystérieux; simplement, « j'ai toujours essayé de me *mettre à la place* de l'animal que j'étudiais, et d'abord d'imaginer avec quels yeux il voyait le monde qui l'entourait... L'univers a une signification très différente pour chacun d'eux, il n'est pas le même pour la tortue, le héron, le lézard, le grand-duc... Comprendre un animal donné, c'est très exactement reconstituer l'univers qui est le sien, *son* monde à lui, de manière à saisir, autant que faire se peut, ce que signifie *pour lui* ce qu'il fait ou exprime ». Pas de hâte, des gestes lents, des paroles nettes, le regard droit dans les yeux, des signes dont les bêtes puissent comprendre la bienveillance, infiniment de patience, le pardon de leurs offenses, apaiser la peur qu'elles éprouvent et qui les rend agressives[35]. Encore et toujours *la peur*, mais cette fois il ne s'agit plus seulement de s'abstraire de sa propre peur, voire de la dissoudre, mais d'apaiser celle d'autres êtres. Le succès de Jacques Bouillault est, en vérité, d'une immense portée : si dans l'éducation, dans les rapports humains à l'intérieur des communautés, dans la politique, nous nous conduisions comme il fait avec les bêtes!...

Ayons le souci des humbles comportements et mettons-y beaucoup d'amour. Là est le secret de la douceur. Si tu sens venir l'impatience, détends les doigts, adoucis ta voix, rassérène ton visage! Longtemps, le christianisme assuma la multimillénaire sagesse humaine qui était attentive à de telles façons d'être. Liturgie et mœurs monastiques, coutumes populaires étaient sagesse vécue, dans une *compénétration* incessante des activités de l'esprit et du corps. Le psychisme se gâte de leur disjonction, se fortifie et se purifie à

34. *L'ami des aigles*, Julliard, 1956, p. 25.
35. *Ibid.*, *passim*, notamment pp. 35, 37, 38, 73, 82.

leur accord. Les coutumes populaires ne sont plus que curiosité folklorique, artificiellement reconstituée ; quant aux usages liturgiques et monastiques, on les met au régime de la ratiocination et d'une conformité sans âme à la lettre des prescriptions. Au vrai, leur vertu est dans *le mode* de leur accomplissement, conforme à leur nature qui n'est pas celle de simples *signes* s'adressant à la seule raison, mais de *symboles* vitaux ; elle est, cette vertu, dans la *qualité* des gestes, du silence et des chants. Seule cette qualité assure la *composition de l'âme*, condition nécessaire d'un progrès dans la douceur. Si ces usages ne sont pas pratiqués « bellement », dans un certain état psychique favorable aux suggestions qu'ils ont pour but d'assurer, ils ne sont qu'un devoir onéreux et risquent fort de produire des effets de violence, puisque de tension.

IV

Une action qui éprouve et où s accomplisse la douceur chrétienne

Une action qui fasse avancer dans le monde le Règne du Christ par les moyens mêmes de ce Règne ne jaillira de source que d'une âme pénétrée jusqu'en ses profondeurs par la douceur du Christ. En retour une telle action, conforme aux exigences du Cœur doux et humble est nécessaire pour que croisse dans l'âme la douceur évangélique. Nous espérons dégager, en des études ultérieures, la « mystique », la « théorie » et la technique d'une telle action. Ce sera encore Gandhi qui nous en fournira les éléments les plus

explicites, sous la lumière du Christ[36]. Tout de suite, marquons certains de ses caractères essentiels, sans quoi nos réflexions sur l'éducation de la douceur manqueraient de cette épreuve décisive de l' « engagement » sans lequel elle ne prend pas toute sa consistance.

Deux ouvrages viennent de paraître à point pour concrétiser de façon frappante ces grands caractères. Ils permettent au public français de faire connaissance avec le plus généreux, sans doute, des émules occidentaux et chrétiens du libérateur de l'Inde, Danilo Dolci[37].

Cet architecte et poète, né à Trieste en 1924, est allé, en 1952, partager la condition des êtres les plus déshérités de son pays, les misérables d'un village des environs de Palerme, Trapetto, puis d'une petite ville voisine, Partinico. Deux de ses principes sont, en effet : « Il faut commencer par s'occuper des *derniers*, avec tendresse et attention. » Et : « Il faut participer pour comprendre[38]. » Il dit aussi : « Mieux vaut vivre au bagne avec les victimes que libre avec les privilégiés » (B.D., p. 7). Il est entré dans la condition de ces malheureux, au point d'épouser la veuve d'un homme assassiné par les bandits, déjà mère de quatre enfants, et

36. Signalons la réédition, chez Le Roux, à Strasbourg (4e édit. refondue) du petit *Gandhi* de Mme Camille Drevet, initiation simple comme un livre d'images, mais vive comme lui et due à l'un des auteurs occidentaux qui connaissent le mieux le *Mahatma*.

37. *Danilo Dolci et la Révolution ouverte*, textes par Danilo Dolci, Aldo Capitini, Jean Steinmann et quelques autres, Coll. « Questions actuelles », Desclée de Brouwer (nous y référerons par la mention R. O.); Guy Ganachaud, *Les Bandits de Dieu*, suivi de textes de Danilo Dolci, Éd. du Seuil (nos références, B. D.). — Dans le premier de ces deux livres, les pages 122-125 exigent au point de vue chrétien une sérieuse rectification, que le P. Journet a présentée dans une postface. Mais l'ensemble de l'étude d'Aldo Capitini où se trouvent ces pages est d'une grande valeur; elle indique la portée spirituelle de l'action de Danilo Dolci et montre qu'elle est un christianisme vécu très authentique.

38. R. O., p. 106. Cf. p. 101. — « Commencer par assurer la sécurité des faibles » (B. D., p. 158). — Cf. l'abbé Pierre : « Servir d'abord le plus souffrant. »

le voilà aujourd'hui, les adoptions aidant, père de quatorze. Il ne s'est pas jeté dans l'abîme de la misère comme un homme qui, sans savoir nager, se précipite à la suite de qui se noie, il est le réaliste qui analyse les causes du malheur, le réalisateur qui engage dans les voies du salut, l'homme de l'espérance créatrice qui croit que dans les consciences, Dieu, selon le mot admirable d'Aldo Capitini, « est en train de naître » (R.O. 104). La première leçon qu'il nous donne, c'est que chacun de nous doit oser *voir* ce qui est dans le champ de sa vision. *Voir* à quoi l'oblige sa conscience, sous la lumière du Christ, dans la situation profondément comprise. La plupart d'entre nous n'avons ni les moyens d'analyser correctement cette situation, ni les ressources intérieures qui nous permettraient de mener une action d'envergure. Les faibles ne doivent pas s'exalter et beaucoup d'entre eux ont, comme l'a remarqué Mounier, une propension étrange à « se jeter au devant de l'événement qui n'est pas fait pour eux ». Mais que l'on sache *voir* par soi-même comme Danilo Dolci, ou que l'on soit averti par une autre conscience éclairée et pure, il s'agit d'aller aussi loin que la lumière conduit.

Inévitablement deux douceurs opposées entrent bientôt en conflit. La douceur rédemptrice exige de s'accomplir en justice et en amour. Elle révèle bientôt combien fausse est la douceur d'une certaine inconscience confortable, ou de la résignation au mal — soit du reste que l'on profite de ce dernier en privilégié, soit que l'on en pâtisse en vaincu[39]. Et n'entendons pas ces choses seulement dans l'ordre des biens et de la misère matériels. Le phénomène éclate au sujet de toutes les sortes de biens et de maux.

39. Prenons garde, contre certains entraînements actuels, que la *résignation* est une valeur chrétienne nécessaire, essentielle. Mais elle suppose qu'on lutte effectivement contre le mal, autant qu'on peut. La « croix » n'a sa vertu rédemptrice que par la réaction spirituelle de qui la subit.

L'action commence par ne toucher qu'à des maux limités, n'atteint en eux que quelques effets secondaires des grands facteurs maléfiques, n'apporte que des palliatifs. A ce stade, quelles que soient déjà les oppositions, cette action est reconnue par beaucoup et louée. A Noël 1954, Dolci reçoit le « Prix de la Bonté » (R.O., p. 103). Mais en février 1956, il est jeté en prison comme un « agitateur politique ». Forcément ! Puisque les remèdes efficaces dépendent d'organismes qui dépassent de beaucoup un homme généreux ou un groupe de tels hommes — ils dépendent de l'État lui-même dans le cas de la misère de Partinico —, la conscience éveillée n'a pas d'autre ressource que de tenter d'éveiller les consciences des responsables et l'opinion publique. Deux voies s'offrent alors. Que l'on entre dans le jeu des « éléments du monde »[40], que l'on combatte les désordres du monde par les moyens du monde, on oppose à la violence des partis politiques la violence d'autres partis, on se perd dans les compromissions, et pour quels piètres résultats vraiment positifs, au prix de quels maux, le monde nous en donne le spectacle navrant. La voie où Dolci s'est engagé à la suite de Gandhi est celle du pur appel aux consciences, par le sacrifice personnel et par des actions symboliques. Mais les consciences aujourd'hui ne perçoivent rien qu'en terme de « gauche » et de « droite », et du reste toute mesure efficace met en cause des intérêts égoïstes — qui naturellement se figurent n'être pas tels. La douceur passe donc pour violence *politique* dès qu'elle mord réellement sur le monde, ainsi que l'exige la béatitude évangélique de la faim et soif de justice. Là est sa grande épreuve. Elle risque d'y dégénérer. Il faut qu'elle y prouve sa pureté et y trempe sa force. Dans un redoublement de l'amour.

Pas d'autre voie pour elle que le sacrifice personnel et les actions symboliques visant à éveiller les consciences. Ce

40. Gal 4, 3; Col 2, 20

sacrifice et ces actions en viennent forcément à un degré d'héroïsme assez extraordinaire, tant la situation est tragique et tant l'opinion publique et les responsables demeurent inertes devant elle (B.D., p. 70; R.O., p. 97). Avec précision, Dolci repère et désigne « les points par où la mort s'infiltre le plus » (B.D., p. 121)[41]. Il tente tout ce qu'on peut faire par les moyens ordinaires : conversations, publications, appels, démarches, recours aux autorités. Inconscience, inertie! Alors s'imposent le sacrifice et l'action symbolique. Dolci, comme Gandhi, risque sa vie en de terribles jeûnes : « Si moi vivant, dit-il, je ne puis susciter l'amour, mon cadavre provoquera le remords » (B.D., p. 43). Ces jeûnes, du reste, retournent en intercession la famine subie de la misère. Dolci ne pouvant construire une digue qui donnerait du travail aux malheureux et qui permettrait à un petit fleuve, se perdant vainement dans la mer, d'irriguer la région, organise une sorte d'insurrection du travail gratuit : il appelle les misérables à refaire un chemin nécessaire, que l'incurie administrative a laissé se dégrader (R.O., p. 99; B.D., p. 71). Le symbolisme d'une telle action est multiple : elle unit les compagnons de misère dans une *voie* de travail constructif, qui les tire de leur passivité, elle convertit les réalités de la misère en moyens de rédemption (remarquable observation de Carlo Levi, B.D., p. 12; cf. p. 66), elle révèle et libère des énergies latentes (B.D., 10)...

La douceur ne vaut, et il n'y a de progrès pour elle, que dans le mouvement de la vie, ascendant, créateur. Selon le

41. Indications sur la misère effroyable de la population : R. O., pp. 56 et ss.; B. D., pp. 110 et ss. Les deux ouvrages publiés par Danilo Dolci sont des appels au secours : en 1954, *Faire vite (et bien), car on meurt*, et en 1956, *Bandits de Dieu*. R. O. donne la traduction d'une partie du premier et B. D. du second. Dans une conférence que nous avons entendue de Dolci, à Paris, au printemps de 1957, il n'a fait que donner des détails sur cette misère et en analyser les causes. Malgré l'insistance de plusieurs auditeurs, il y revenait toujours, et on n'est pas arrivé à le faire parler de son action personnelle. Il donnait l'impression d'un oubli de soi candide et d'une incroyable modestie.

sens commun, il peut ne rester à la vie que de médiocres possibilités, tant elle subit de contraintes, elle peut même n'avoir plus d'autre recours que son apparente négation, dans le sacrifice (Dolci jeûnant à mort, ou jeté en prison), — toujours elle doit s'ingénier *à réaliser l'exigence de l'Évangile dans les rapports humains*. En chaque situation, concrètement, quels objectifs peut-on poursuivre, et comment, pour qu'il y ait — ce sont les termes de Danilo Dolci — « plus de franchise, de limpidité dans les rapports humains » ? Quelle « action efficace amenant avec elle la plénitude de la vie » (B.D., p. 137) ? « On ne résiste pas à la vie parfaite, la vie seule résout » (B.D., p. 187). Devenue l'Évangile même vécu, humblement, elle est maîtresse de douceur.

fr. Pie-Raymond Régamey, O.P.

RÉSONANCE COSMIQUE DU DRAME DU SALUT

> La création en attente aspire à la révélation des fils de Dieu : si elle fut assujettie à la vanité, — non qu'elle l'eût voulu, mais à cause de celui qui l'y a soumise, — c'est avec l'espérance d'être elle aussi libérée de la servitude de la corruption pour entrer dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu. Nous le savons, en effet, toute la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfantement.
>
> Rm 8, 19-21.

« Ce passage de saint Paul, confie le P. Huby[1], où nous est affirmée de façon si nette l'association de l'univers aux destinées de l'homme, est l'un des plus remarquables de la doctrine paulinienne par l'ampleur et la profondeur des vues. Il est aussi l'un de ceux qui souvent surprennent, jusqu'à les déconcerter, les lecteurs même chrétiens. La grandeur des perspectives pauliniennes les dépasse parce qu'ils n'ont pas pris une conscience assez vive de l'insertion de l'humanité dans la création totale, qu'ils se figurent le monde humain comme refermé sur lui-même... Pour saint Paul, le Christ n'a pas assumé une nature humaine

1. R. P. Huby, *Épître aux Romains,* Coll. « Verbum Salutis », Paris, 1950, pp. 297-298.

abstraite, coupée des relations qui relient l'homme avec la création. Son œuvre rédemptrice s'étend à tout : il a tout marqué du sceau de la Croix. »

Qu'il nous soit permis d'ajouter qu'une telle manière de voir n'est, au fond, pas absolument propre à l'Apôtre. Il y a tout l'Ancien Testament pour la préparer et l'orchestrer et cela répond à un vœu aussi profond que constant de l'esprit humain en général. Le monde, en effet, résiste à l'emprise d'une humanité qui cherche à le plier à son rythme et l'homme semble avoir toujours rêvé de cette unité de l'anthroposphère que Marx définissait ainsi : « L'homme est son action sur le monde. » Dans les premières civilisations sédentaires, les liturgies d'expiation et de régénération s'essayaient à réduire un tel désaccord entre les forces de la vie et les ambitions humaines. Dans une même simplicité d'intuition primitive, la Bible, elle, considère la restauration d'une harmonie totale des êtres comme le fruit du retour en grâce de l'homme avec son Dieu. Ici, l'homme, en effet, fait un tout avec sa terre. Lorsque le Dieu d'Israël vient châtier ou sauver, sa main n'atteint pas que les fils d'Adam, mais tout le milieu où baigne leur existence. Le mal désagrège alors l'ordre de la nature ; la faute et le salut des hommes engagent le domaine entier du créé.

I

L'homme et sa terre

L'idée de monde extérieur paraît être une abstraction moderne que les auteurs inspirés, en tous cas, semblent avoir ignorée. La Bible ne sait pas isoler le contenant du contenu ou, inversement, le vivant de son milieu. Ainsi, par exemple, le temps se trouve défini par les événements qui le meublent et l'on dira : le jour de Madian, le jour de Gédéon, le jour de Yahvé. L'espace, de son côté, n'apparaît point comme un coffre inerte et mort ; c'est toujours la mer où nagent les poissons, l'eau que sillonnent les oiseaux, le sol que foulent les bêtes des champs, la terre enfin de tel ou tel peuple.

Vivre sur terre.

La vie alors ne peut être isolée du sol qui la porte; elle y demeure obligatoirement enracinée. C'est sur la *terre des vivants* que l'on marche en présence de Dieu (Ps 116, 9) pour y bénéficier de sa bonté (Ps 27, 13). Inversement, *supprimer de la terre, arracher de la terre des vivants, extirper de dessous les cieux*[2], équivaut à une condamnation à mort qui sera totale lorsque le souvenir même du mortel en aura été effacé (Ps 109, 15) :

> On l'arrache de son lieu;
> son lieu le renie : je ne t'ai jamais vu (Jb 8, 18).

Chaque groupement humain possède une terre hors laquelle il cesse d'exister, terre qui vous connaît et que l'on connaît (Jr 17, 4). La terre de Palestine fait corps avec l'exceptionnelle destinée d'Israël. Héritage de l'Alliance (Jr 17, 4), c'est là que Yahvé a choisi d'habiter parmi ses enfants (Nb 35, 34) et que son culte demeure seulement possible :

> Comment chanterions-nous un cantique à Yahvé
> sur une terre étrangère? (Ps. 137, 4)

Abandonner cette terre familière qui entoure l'existence et maternellement recouvre et protège votre cadavre dans l'impuissance de la mort[3], c'est être jeté, la chair à vif, dans le vide et l'horreur de l'inconnu. On saisit là toute la dureté du message de Jérémie : *Comme vous m'avez abandonné pour servir en votre pays des dieux étrangers, ainsi vous servirez des étrangers en un pays qui n'est pas le vôtre* (Jr 5, 19).

Consécration et profanation de la terre.

Formant avec ses habitants une unique réalité vivante, la terre d'Israël, en raison de l'Alliance, acquiert une dignité particu-

2. Gn 6, 7; 2 S 4, 11; Ps 119, 87; Jr 11, 19; Lm 3, 66, etc.
3. Nous n'insisterons pas ici sur l'importance que les anciens et la Bible elle-même accordent à la sépulture.

lière : elle participe à la consécration des élus. Les yeux sans cesse tournés vers ce sol considéré comme seule terre pure (Am 7, 17 ; Os 9, 3-4), les exilés rêvent de lui au point d'en transformer la structure physique pour le rendre plus saint[4]. Quelques siècles plus tard, un passage apocalyptique du livre de Zacharie annoncera pour la fin des temps une sacralisation totale du territoire : *En ce jour, il y aura sur les clochettes des chevaux : « sainte propriété de Yahvé », et dans le Temple de Yahvé les marmites seront comme des coupes d'aspersion devant Yahvé. Et toute marmite, à Jérusalem et en Juda, deviendra une sainte propriété de Yahvé Sabaot ; tous ceux qui veulent offrir un sacrifice viendront en prendre et s'en serviront pour la cuisine ; et il n'y aura plus de marchands dans le Temple de Yahvé Sabaot, en ce jour-là* (Za, 14, 20-21).

Seulement pareille consécration suppose la fidélité d'Israël à sa vocation. Et de fait, le péché du peuple élu entraîne l'exil, c'est-à-dire l'arrêt du culte et la profanation du territoire : *Je livre cela au pillage des étrangers, aux déprédations de la pègre du pays. Ils le profaneront. Je détournerai d'eux mon regard, on profanera mon trésor, des barbares y pénétreront et le profaneront* (Ez 7, 21-22). Cette profanation n'est cependant pas simple conséquence du départ des élus ; l'impureté de l'homme paraît être communiquée réellement à la terre, comme un fluide qui passerait des personnes aux choses : *Toutes ces abominations, les hommes qui ont habité ce pays avant vous les ont commises et le pays en a été rendu impur. Si vous le rendez impur, ne vous vomira-t-il pas comme il a vomi la nation qui vous a précédés ?* (Lv 18, 27). Initialement d'ordre rituel, cette souillure est devenue celle du péché proprement moral d'Israël et Jérémie pourra accuser le peuple élu d'avoir *profané le pays par ses prostitutions et ses méfaits* (Jr 3, 9).

4. C'est le cas du chapitre 48 du livre d'Ézéchiel en particulier. Par un phénomène qu'explique d'ailleurs une longue absence, le prophète semble avoir perdu le sens de la troisième dimension ; il ne voit partout que surfaces planes, ce qui sans doute concrétise pour lui, dans l'espace, la notion de sainteté. Cette sainteté reste le plus souvent d'ordre rituel et l'on doit remarquer que l'expression « terre sainte » ne se rencontre que tardivement et deux fois seulement dans l'Ancien Testament : Za 2, 16 ; 2 M 1, 7.

Directement atteinte par la malice de ses habitants, la terre se dresse contre le pécheur (Jb 20, 27), refusant par exemple son fruit au meurtrier d'Abel (Gn 4, 10-12). Dans la honte de sa souillure, le sol va jusqu'à vomir ceux qu'il porte, jusqu'à même les dévorer : *On a dit de toi : tu es une mangeuse d'hommes, tu as privé la nation de ses enfants* (Ez 36, 13).

Solidarité de destin.

Si étroitement lié à la vie de ses habitants, le sol ne peut que communier à leur destin. De fait, tant les menaces que les promesses s'adressent aussi bien aux hommes qu'à leur pays : *Je vais vous jeter loin de ma face, vous avec la ville que j'avais donnée à vous et à vos pères* (Jr 23, 39). On pourrait être tenté de ne voir là que pure métonymie. Ce serait certainement minimiser la pensée des auteurs inspirés. Le pays se trouve bien visé en tant que pays. D'ailleurs, il arrive souvent que la vision du territoire maudit attire seule l'attention du prophète :

> Pour les montagnes élevez plaintes et lamentations,
> pour les pacages du désert un chant de deuil.
> Car ils sont incendiés : nul n'y passe,
> on n'y entend plus les cris des troupeaux.
> Oiseaux du ciel et bétail,
> tout a fui, tout a disparu.
> Et je veux faire de Jérusalem un tas de pierres,
> un repaire de chacals,
> des villes de Juda une solitude
> où nul n'habite (Jr 9, 9-10).

Plus tard Ezéchiel et le Second Isaïe n'hésiteront point à communiquer directement à cette terre le message de libération : *Montagnes d'Israël, écoutez la parole de Yahvé... Me voici, je viens vers vous, je me tourne vers vous, vous allez être cultivées et ensemencées. Je vais multiplier sur vous les hommes, la maison d'Israël tout entière. Les villes seront habitées et les ruines rebâties. Je multiplierai sur vous hommes et bêtes, ils seront nombreux et féconds. Je ferai que vous serez habitées comme aupa-*

ravant, je vous ferai plus de bien qu'autrefois, et vous saurez que je suis Yahvé... (Ez 36, 1-15).

Ainsi, dans le sol lui-même paraît s'inscrire le destin des peuples, et dans celui de Palestine celui du Peuple élu. En lui se concrétise la continuité de leur histoire. Les générations se succèdent, la terre demeure, gardant la marque de la réussite comme de l'échec de ses habitants. Terre-mère (Jb 1, 21 ; Si 40, 1), elle enveloppe indissolublement la vie et le drame des humains.

II

Le geste de Dieu à la dimension de l'univers

Puisque la terre et l'homme forment un tout inséparable, l'action divine ne saurait isoler le mortel pour l'atteindre. Le dialogue avec Dieu se déroule obligatoirement dans le monde et l'engage.

Des témoins frissonnants.

Bien qu'inscrite au cœur des mortels (Dt 30, 14), la Parole divine n'est pas chuchotée à l'oreille et comme en aparté. Les cieux et la terre sont là pour servir de témoins [5] et Yahvé n'hésite point à convoquer l'univers lorsqu'il doit intenter un procès à son peuple :

> Le Dieu des dieux, Yahvé,
> parle et appelle la terre
> Du lever du soleil à son couchant...
> D'en haut il appelle les cieux
> et la terre au jugement sur son peuple (Ps 50, 1-4).

Ne voyons point là une simple image de poète. Le fait est perçu de façon fort concrète. Ainsi l'attente angoissée de l'univers

5. Voir en particulier : Dt 4, 26; 30, 19; 31, 28; 32, 1.

à l'annonce du jugement divin se trouve assimilée à la lourde inquiétude qui pèse sur tous les êtres après le premier roulement de tonnerre :

> Des cieux, tu fais entendre la sentence;
> la terre a peur et se tait (Ps 76, 9).

On dirait qu'alors a sonné pour le monde l'heure du grand silence liturgique (So 1, 7; Za 2, 17; Ap 8, 1) :

> Silence devant lui, terre entière! (Ha 2, 20).

Ces témoins, en effet, ne sont point spectateurs indifférents :

> Cieux soyez étonnés,
> stupéfaits, pris d'une énorme épouvante,
> car c'est un double méfait que mon peuple
> a commis (Jr 2, 12-13).

et ce frisson ressemble à la peur des simples mortels; c'est comme un vertige, une perte d'équilibre :

> Yahvé règne, les peuples tremblent;
> il monte les Chérubins, la terre vacille (Ps 99, 1).
>
> Quand il s'irrite, la terre tremble,
> les nations ne peuvent soutenir sa colère (Jr 10, 10).

Cependant, bien que, des mers aux montagnes, le monde entier soit ébranlé lorsque éclate la colère divine (Ps 114, 3-7), c'est seulement à cause du péché des hommes qu'elle sévit :

> Est-ce contre les fleuves, Yahvé, que flambe ta colère,
> ou contre la mer, ta fureur...
> Avec rage tu arpentes la terre,
> avec colère tu écrases les nations (Ha 3, 8-12).

Sous les coups de la colère.

A vrai dire, l'univers en l'affaire n'est pas seulement témoin, il partage aussi les coups : *J'étendrai la main contre eux et je ferai du pays une solitude désolée depuis le désert jusqu'à Ribla* (Ez 6, 14) — *Voici, ma colère, ma fureur va se déverser sur ce*

lieu, sur les hommes et le bétail, sur les arbres de la campagne et les fruits du sol; elle va brûler sans s'éteindre (Jr 7, 20).

> Il a étendu sa main sur la mer
> pour en bouleverser les royaumes (Is 23, 11).

Le geste divin paraît ne pas pouvoir s'arrêter au seul domaine de l'humain; il atteint d'emblée tout un milieu de vie :

> Il arrive le Jour de Yahvé, implacable,
> fureur, ardente colère,
> pour réduire la terre en désert
> et en exterminer les pécheurs.
> Car les étoiles du ciel et Orion
> ne feront plus briller leur lumière;
> le soleil s'obscurcira dès son lever,
> la lune ne donnera plus sa lumière.
> Je vais punir l'univers de sa malice
> et les impies de leur crime (Is 13, 9-11).

Aussi, pour venir châtier les mortels, Yahvé bouscule et détruit tout, montagnes, rochers, poissons des mers et oiseaux des cieux, bêtes des champs et reptiles de la terre (Ez 38, 20) :

> Oui, je vais tout supprimer
> de la face de la terre, oracle de Yahvé.
> Je supprimerai hommes et bêtes,
> je supprimerai oiseaux du ciel et poissons de la mer;
> je ferai trébucher les méchants (So 1, 2-3).

Il faut noter, d'ailleurs, que cet ébranlement cosmique reste aux dimensions de l'histoire. Avant l'exil, les prophètes ne regarderont guère au delà des frontières de la Palestine :

> J'ai regardé la terre : un chaos;
> les cieux : leur lumière a disparu.
> J'ai regardé les montagnes : elles tremblent
> et toutes les hauteurs sont secouées.
> J'ai regardé : plus d'hommes;
> tous les oiseaux du ciel ont fui.
> J'ai regardé : le pays d'arbres est un désert,
> toutes ses villes sont détruites
> devant Yahvé, devant l'ardeur de sa colère (Jr 4, 23-26).

Mais un jugement sur l'humanité entière engagera l'ensemble de l'univers : *Je vais ébranler cieux et terre, je vais renverser les royaumes* (Ag 2, 22 ; cf. 2, 6-7). C'est là l'origine de ces cataclysmes généralisés que les apocalypticiens nous prédisent pour la fin des temps ; alors, pour châtier les rois, Yahvé fera voler la terre en éclats (Is 24, 12-23) et roulera les cieux comme un livre (Is 34, 2-4).

La main de Dieu ne distingue pas l'homme de son milieu ambiant : elle atteint la nature extérieure en même temps et aussi largement que l'histoire.

La gloire de Yahvé emplit la terre.

Le monde extérieur évidemment ne partagera pas que les coups, il sera également touché par la faveur que Yahvé témoigne à ses élus. Le Dieu d'Israël n'est-il point *Très-Haut sur toute la* terre (Ps 83, 19 ; 97, 9) ? Celle-ci, en conséquence, ne pourra manquer d'être emplie de sa grâce et de sa gloire[6] :

> Car la terre sera remplie de la connaissance de la gloire de Yahvé,
> comme les eaux comblent la mer (Is 11, 9 ; Ha 2, 14).

Ici encore l'on pourrait être tenté de parler de métonymie ; c'est ainsi qu'en ce verset, par exemple :

> Q'on sache sur la terre tes voies
> parmi les nations ton salut (Ps 67, 3),

l'on ferait volontiers de « terre » et de « nations » des termes synonymes. Mais, à ce genre de traitement, les plus belles pensées deviennent vite d'atroces banalités. Nous ne pensons point que la phrase :

> Fidélité germera de la terre
> et des cieux Justice se penchera (Ps 85, 12).

6. Ps. 119, 64 ; Is 3 ; Nb 14, 21.

veuille signifier : « Les habitants de la terre deviendront fidèles et le Dieu du ciel exercera sa justice. » Fidélité et justice sont ici deux attributs divins qui envahissent le domaine entier du créé, des profondeurs de la terre aux hauteurs du ciel[7]. Nombre de textes viennent confirmer cette interprétation :

> Ta puissance et ta justice, ô Dieu, jusqu'aux nues
> (Ps 71, 18-19).
>
> Grande est jusqu'aux cieux ta grâce,
> et jusqu'aux nues ta fidélité (Ps 36, 6; 108, 5).

Une prophétie bien connue du livre d'Israël célèbre de la même manière un tel débordement, à travers l'univers du plan divin d'amour et de salut :

> Cieux! Répandez comme une rosée la victoire,
> et que les nuées la fassent pleuvoir!
> Que la terre s'entrouvre
> pour que mûrisse le salut!
> qu'elle fasse aussi germer la délivrance
> que moi, Yahvé, je vais créer! (Is 45, 8).

Comme pour les effets de la colère divine, il s'agit là d'une simple extension à la nature extérieure de la grâce que Dieu fait aux hommes :

> Proche est son salut pour ceux qui le craignent
> et la Gloire habitera notre terre (Ps 85, 10).

La nature en fête.

Trouvant sa part dans le salut des hommes, l'univers fera sienne leur joie :

7. L'interprétation de ce verset s'est trouvée faussée par l'exégèse que l'on donne ordinairement du verset précédent. Il faudrait, nous semble-t-il, comprendre de façon plus vague les deux niphal et lire :

> *Rencontre d'Amour et de Fidélité*
> *Embrassement de Justice et de Paix.*

Oui, vous partirez avec joie
et serez ramenés en sécurité.
Montagnes et collines éclateront devant vous en cris de joie
et tous les arbres de la campagne applaudiront (Is 55, 12).

Et le prophète entend bien accorder valeur concrète à une telle image :

Au lieu d'épines croîtra le cyprès,
au lieu d'orties croîtra le myrte (Is 55, 13).

Que se réjouissent désert et terre aride;
qu'exulte et fleurisse la steppe;
qu'elle porte fleurs comme jonquilles
qu'elle exulte et crie de joie (Is 35, 1-2).

Ici, plus qu'ailleurs, il nous faut insister sur le fait qu'une telle exultation cosmique est essentiellement association de la nature à l'exultation de l'homme racheté. Ainsi, le fameux verset :

Les cieux racontent la gloire de Dieu,
et l'œuvre de ses mains, le firmament l'annonce (Ps 19, 2).

chante beaucoup moins la grandeur de la création que le don de la loi dont l'apparition majestueuse du soleil sera l'éclatante figure. Car c'est toujours ainsi qu'on nous présente les choses [8] :

Cieux, criez de joie! Car Yahvé a agi.
Triomphez, profondeurs de la terre!
Montagnes, criez de joie,
et toi, forêt avec tous tes arbres!
Car Yahvé a racheté Jacob
et manifesté sa gloire en Israël! (Is 44, 23).

Cieux, criez de joie! Terre, jubile!
Montagnes, éclatez en cris joyeux!

8. Certes, dans le livre de Job, l'on entend les étoiles accompagner de leurs chants l'apparition de la terre (38, 7). Les astres forment ici la cour de Yahvé; à eux de pousser l'acclamation de règle pour la pose de la première pierre lors de la fondation d'un temple (Esd 3; Za 4, 7).

Car Yahvé console son peuple
dont il prend en pitié les affligés (Is 49, 13).

Qu'il s'agisse bien toujours du salut des hommes et non du simple fait de la création, c'est ce que rend évident la seule lecture du Psaume 148. L'incitation à la louange y suit tout le développement de l'œuvre divine : l'établissement des cieux, la séparation des eaux, les surgissements des montagnes, l'irruption de la vie, l'apparition des foules humaines, puis tout se conclut sur l'image du triomphe d'Israël :

Sa majesté (Yahvé) dépasse ciel et terre.
Il relève la corne de son peuple,
fierté pour tous ses amis,
pour Israël le peuple de son parentage (Ps 148, 13-14).

Cette simple intuition d'une communion de l'univers à la joie de notre salut, donne la clef de tant de textes inspirés où le lecteur moderne se trouve assez souvent mal à l'aise. Sans en tirer encore de conclusion sur sa valeur théologique et spirituelle, nous nous permettons de souligner maintenant combien cette lecture est naturelle et obvie, dispensant de tout effort de transposition arbitraire.

III

Dégradation et Rédemption de l'univers

La nature et l'homme forment un tout que Dieu, dans son action, ne dissocie pas. Seulement l'intimité de leurs rapports se voit troublée par le péché; car la paix entre l'homme et le monde suppose la paix entre l'homme et Dieu.

Rêve d'harmonie cosmique.

Tous les peuples sédentaires ont rêvé, semble-t-il, que règne une totale harmonie entre eux-mêmes et le sol qui les porte. Malheureusement la vie, périodiquement, s'éteint, comme si elle

se refusait à la prise des mortels. Mais avec le retour de la nouvelle année, l'avènement d'un roi, l'inauguration d'un temple à la divinité, renaissait l'espoir d'une montée exubérante de sève : *Vers le ciel, un vent d'eau l'annoncera; du ciel, l'abondance arrivera; le pays, d'abondance regorgera. De mon temple, lorsque les fondations seront posées, que l'abondance arrive! La plaine* (litt. le champ très grand) *te rapportera. Les cours d'eau presseront leurs rives; dans les souterrains, l'eau qui ne sortait plus, pour toi, sortira. Au pays de Shumer, l'huile sera versée; (le pays) en abondance de laine se couvrira*[9].

Ce rêve commun, Israël n'a pas manqué de le faire sien. Chez lui, plus même qu'ailleurs, la présence du temple apparaît comme le gage de la vie et de la prospérité; de son côté droit, sort une eau vivifiante, assainissant tout le pays[10]. Parce que Yahvé réside dans le pays, le ciel et la terre répondent au vœu de l'homme :

> Je répondrai aux cieux,
> et eux répondront à la terre,
> la terre répondra au blé, au moût, à l'huile fraîche,
> et eux répondront à Yzréel[11] (Os 2, 23-24).

> Yahvé donnera le bonheur
> et notre terre donnera son fruit (Ps 85, 13).

De manière plus spéciale encore, chaque avènement d'un successeur de David fait naître l'espoir d'une totale régénération des forces de la nature :

> Profusion de froment sur la terre
> jusqu'au sommet des montagnes!...
> Floraison comme herbe de la terre (Ps 72, 16).

Très tôt également, la civilisation apparaît comme une victoire de l'homme sur les bêtes sauvages. Le thème transparaît dans la fameuse légende de Gilgamesh et se trouve souvent reproduit

9. Extrait de la célèbre inscription de Gudéa patési de Lagash, cité dans PODECHARD, *Le Psautier*, Lyon, 1949, p. 312.
10. Ez 47; Jl 4, 18; Za 14, 8.
11. Nom prophétique d'Israël renouvelé : « Yahvé sème. »

dans la Bible. Tous les lecteurs ont à la mémoire le passage de la Genèse où Adam donne leur nom aux différents animaux du jardin d'Eden (Gn 2, 20), idée reprise par le psalmiste :

> Tu l'établis sur l'œuvre de tes mains;
> tout fut mis par toi sous ses pieds,
> brebis et bœufs, tous ensemble,
> les bêtes même sauvages,
> oiseaux du ciel et poissons de la mer,
> parcourant les sentiers des eaux (Ps 8, 7-9).

Mais bien d'autres textes inspirés font écho à ces versets bien connus :

> En ce jour-là, je ferai pour elle un pacte avec
> les bêtes des champs,
> avec les oiseaux du ciel et les reptiles de la
> terre (Os 2, 20).
>
> Tu riras de la sécheresse et du gel
> et tu ne craindras pas les bêtes de la terre
> Tu auras un pacte avec les pierres des champs;
> les bêtes sauvages seront en paix avec toi (Jb 5, 22-23).
>
> Sur le lion et la vipère tu marcheras[12],
> tu fouleras le lionceau et le dragon (Ps 91, 13).

Cette soumission totale à l'homme du monde animal fait, en effet, partie du programme de paix généralisée contenu dans les promesses de l'Alliance : *Je conclurai avec eux une Alliance de paix; je ferai disparaître du pays les bêtes féroces. Ils habiteront en sécurité dans le désert, ils dormiront dans les bois. Je les mettrai aux alentours de ma colline et je ferai tomber la pluie en son temps, et ce sera une pluie de bénédiction. L'arbre des champs donnera son fruit et la terre donnera ses produits et ils seront en sécurité sur leur sol.* (Ez 34, 25-27) — *Je mettrai la paix dans le pays et vous dormirez sans que nul vous effraie* (Lv 26, 6).

Une célèbre prophétie d'Isaïe pousse l'idée plus loin encore.

12. Le serpent, ici, comme dans la Genèse, demeure le type par excellence d'un monde insidieusement hostile à l'homme.

Lors de l'Alliance avec Noé, Dieu avait autorisé la manducation de la viande, mais ce n'était là qu'une concession à un pauvre monde rongé par le péché (Gn 9, 3). A l'origine, en effet, le sang ne devait pas entacher l'œuvre du Créateur et le monde animal se trouvait initialement soumis à un régime strictement végétarien (Gn 1, 30). Le grand prophète de Juda annonce, pour l'avènement du Roi-Messie, un retour général à cette primitive pureté [13] :

> Le loup habite avec l'agneau;
> la panthère se couche près du chevreau;
> veau et lionceau paissent ensemble
> sous la conduite d'un petit garçon.
> La vache et l'ourse lient amitié, leurs petits gîtent ensemble.
> Le lion mange de la paille comme le bœuf;
> le nourrisson s'amuse sur le trou du cobra;
> sur le repaire de la vipère
> l'enfant met la main.

Et l'auteur inspiré conclut :

> On ne fait plus de mal ni de ravages
> sur toute ma montagne sainte (Is 9, 6-9).

Anarchie et régénération cosmiques.

Malheureusement, un tel rêve reçoit constamment le démenti des faits. Mais cet échec ne tient pas à l'organisation du monde; la responsabilité en incombe à l'homme seul :

> Non, la misère ne sourd pas de terre,
> la peine ne germe pas du sol.
> C'est l'homme qui engendre la peine,
> comme le vol de l'aigle recherche l'altitude (Jb 5, 6-7).

Car son péché atteint la création tout entière :

> Il n'y a ni sincérité, ni amour,
> ni connaissance de Dieu dans le pays,
> mais parjure et mensonge, assassinat et vol,

13. Certains, il est vrai, ont émis l'idée qu'il s'agissait ici d'une simple allégorie. Rien ne nous semble pouvoir justifier pareille hypothèse.

adultère et violence, meurtre sur meurtre.
Aussi le pays est en deuil et tous ses habitants dépérissent
jusqu'aux bêtes des champs et aux oiseaux du ciel;
même les poissons de la mer disparaissent (Os 4, 2-3).

De fait, en séparant l'homme de Dieu, le péché déchire l'humanité, rend impossible la réalisation de son vœu d'unité (Gn 11, 1-9) et lui rend hostile le reste de l'univers :

Maudit soit le sol à cause de toi!
A force de peines tu en tireras subsistance
tous les jours de ta vie;
il produira pour toi épines et chardons
et tu mangeras l'herbe des champs (Gn 3, 17-18).

C'est là une conséquence du péché, en général, et non point seulement du seul péché originel, car quelques pages plus loin Yahvé crie au meurtrier d'Abel : *Qu'as-tu fait! Écoute le sang de ton frère crier du sol vers moi! Maintenant, sois maudit et chassé du sol fertile qui a ouvert la bouche pour recevoir de ta main le sang de ton frère. Si tu cultives le sol, il ne te donnera plus son fruit, tu seras un errant parcourant la terre* (Gn 4, 10-12). Une lutte sourde se trouve désormais engagée entre l'homme et sa terre. Le péché a rendu le mortel étranger à l'univers qui l'entoure; le monde animal ne manquant pas d'ailleurs de suivre le mouvement :

Le lion de la forêt les attaque,
le loup des steppes les ravage,
la panthère est aux aguets devant leurs villes :
quiconque en sort est mis en pièces.
C'est que leurs péchés sont nombreux,
multiples leurs rébellions (Jr 5, 6).

Les anciens croyaient pouvoir remédier à cette décomposition du cosmos par des liturgies périodiques de purification. Le soleil ne sort-il pas victorieusement chaque matin de la ligne de l'horizon? La vie, chaque année, ne réapparaît-elle point, plus exubérante, après une apparente mort? Seulement, la grâce de Yahvé

n'obéit pas aux lois d'un cycle indéfiniment renouvelable. C'est au jour, à l'heure choisie par lui, que la nature renaîtra avec des forces décuplées :

> Voici venir des jours, oracle de Yahvé,
> où se suivront de près labours et moissons,
> pressoir et semailles.
> Les montagnes laisseront couler le vin nouveau,
> toutes les collines en seront ruisselantes (Am 9, 13).
>
> Ce jour-là, les montagnes dégoutteront de vin nouveau,
> les collines ruisselleront de lait,
> et, dans tous les torrents de Juda,
> les eaux ruisselleront (Jl 4, 18).

Et cette nature reconstituée sera bien plus belle qu'avant. Au lieu d'Adam, un marmot sera le maître du monde, dans la prophétie d'Isaïe. Les apocalypticiens salueront même l'aurore d'un univers totalement neuf, car le vieux monde devra mourir avec le péché qui l'a corrompu : *Car je vais créer des cieux nouveaux et une terre nouvelle et on ne se souviendra plus du passé* (Is 65, 17). *Ecce nova facio omnia* (Ap 21, 5).

Conclusion

Les textes que nous avons cités, à première lecture, paraissent assez étranges. En eux pourtant s'exprime une intuition aussi simple que profonde : l'univers est en totale résonance avec le destin de l'homme et c'est seulement dans le salut de ce dernier qu'il trouvera son achèvement.

Tout en se représentant différemment les choses, l'homme d'aujourd'hui, à l'instar des anciens, ne peut plus penser sa destinée en l'isolant de l'organisation générale du cosmos. Aussi n'est-il point inutile de souligner que le Christ n'est pas seulement venu racheter des âmes, ni libérer l'humanité, mais bien sauver le monde tout entier. Le message chrétien n'a pas prise sur certains milieux épris de technique et de science, parce qu'il est inconsciemment tronqué et qu'il demeure en marge d'existences qu'absorbe l'effort pour dominer la nature.

Et puis, de telles perspectives cosmiques appartiennent réellement à une authentique vie spirituelle. Le Cantique au Frère Soleil n'est pas un accident de la sainteté de François d'Assise. Nous n'avons pas seulement à regarder le monde pour y découvrir la munificence du Créateur, mais pour prendre une conscience plus vive de la grandeur de notre vocation. A nous, incombe la responsabilité d'achever la création dans la manifestation de notre charité. Cette charité de fils de Dieu n'est pas un épiphénomène à la surface de l'univers, mais la clef de voûte où l'ensemble acquiert sens et cohésion.

A la suite de l'Ancien et du Nouveau Testament, nous devons associer à notre Eucharistie ce cosmos qui, de l'organisation de l'atome au surgissement de la vie, a préparé et attendu notre venue. Membres du Christ, nous sommes associés à cette plénitude (Col 2, 9) dont parle si longuement l'Apôtre :

> Dieu s'est plu à faire habiter en lui toute la Plénitude
> et par lui à réconcilier tous les êtres pour lui
> aussi bien sur la terre que dans les cieux,
> en faisant la paix par le sang de la Croix (Col 1, 19-20).

E. Beaucamp O. F. M.

LA CRAINTE EST LE COMMENCEMENT DE LA SAGESSE

« Un film boycotté par l'Église subit une dépréciation commerciale telle que ses recettes sont diminuées sur le marché français d'au moins un quart. Par contre, un film prôné par l'Église, même mauvais, a une carrière assurée. Il s'agit de 15 à 20 millions dans le premier cas; d'un jeu sans risques, dans l'autre cas. Les producteurs ne sont pas des mécènes, mais des hommes d'affaires, et tous ils se sont, peu à peu, habitués à obéir par peur. » Ainsi le distingué secrétaire général du Syndicat national des instituteurs mesure-t-il le sérieux des répercussions sociales et économiques qu'entraînent certains jugements formés par les catholiques. Il s'en prend à la basse soumission des producteurs, sans préciser s'il déplore plus précisément un gain pour la moralité des films ou pour leur médiocrité technique. La première hypothèse paraît assez invraisemblable puisque l'immoralité ne saurait être un but en soi; au surplus, que M. Denis Forestier se rassure, la production de moralité douteuse demeure d'un volume tel qu'il n'y ait pas lieu de craindre sa prompte disparition. Si la seconde hypothèse correspond à la réalité, il importe d'ôter toute équivoque : le rôle de l'Église ne saurait être de favoriser pour elle-même la médiocrité technique. Évidemment, de part et d'autre on trouve un bien gênant « pour elle-même » : le malentendu possible tient

de là à la dualité des perspectives. Éclairons les tenants et aboutissants du malentendu et nous débouchons sur cette vérité déjà ancienne, fort évangélique : entre Dieu et Mammon, finalement, il faut choisir.

Les adversaires de notre foi refusent de se tenir au plan où celle-ci porte ses jugements. On les comprend. Mais craignons qu'un irénisme fallacieux ne nous pousse à quitter nous-mêmes ce plan-là, trop aisément et de façon tout à fait inopportune. Or au nom des exigences de notre foi, à sa lumière aussi, c'est tous les jours que nous avons à prendre de menues décisions qui engagent notre comportement humain le plus ordinaire. Ainsi lorsqu'il s'agit de déterminer le film que nous irons voir cette semaine.

La remarque de M. Forestier suscite encore la réflexion sur une autre voie. Les producteurs ne se trouveraient-ils pas contraints à faire le bien, mais pour la mauvaise raison? Ne serait-ce pas là l'abomination de la désolation? Rappelons-nous l'ultime tentation du Thomas Becket de Meurtre dans la Cathédrale. *Et cette fois, les plus vertueux ne vont-ils pas, au nom de la liberté brimée, faire leur* mea culpa *sur la poitrine de l'Église pour reconnaître que celle-ci brouille les cartes de la libre concurrence capitaliste? Péché contre la justice, sinon contre la liberté de conscience.*

Voilà l'occasion de ne pas perdre de vue que « la loi est un pédagogue », comme il a été montré ici même. La crainte est le commencement de la sagesse : cet enseignement, remontât-il au Vieux Testament, n'est pas périmé. Le bien que les producteurs ne feront pas par vertu, ne déplorons pas qu'ils pensent devoir l'accomplir par nécessité, sinon par intérêt. Peut-être y trouveront-ils goût, d'ailleurs, car enfin il n'est ni chrétien ni juste de penser que la vertu soit triste et que seul le mal soit esthétique et intéressant.

Au surplus, on perd souvent de vue que le bien général, c'est encore une réalité qui existe, et qui prime quelque intérêt particulier que ce soit. Ce n'est pas soupirer après le retour équivoque à une chrétienté sacrale, qui sans doute n'a jamais existé à l'état pur, que de réclamer — dans un climat de liberté républicaine — que l'appétit de lucre de quelques hommes entreprenants

ne mette pas en péril la foi et les mœurs des autres, qui en la circonstance représentent le bien commun.

Fût-ce en l'ère atomique, il n'est pas mauvais enfin que ceux qui croient aux seuls faits *soient obligés de faire place à la vraie foi, d'une manière ou d'une autre. A la foi comme* fait *irrécusable de ce monde. A une foi qui s'enracine dans cette portion d'humanité que constituent les chrétiens ; à une foi qui s'exprime par les jugements et les actes de ces mêmes contemporains. A nous donc d'assurer cette présence tangible de l'Église sur terre, en étant ce que nous sommes, sans provocation ni concession. Dans l'attente priante que, des témoins passifs du* fait *Église, certains comprennent ce que celle-ci cherche et sur quel plan ; et nous rejoignent là, dans le temps, pour l'éternité.*

APOSTOLUS.

TÉMOINS DE L'ÉVANGILE DANS LE MONDE DU TRAVAIL

Notes sur deux livres récents

La mission est essentielle à l'Église. La participation à la mission est essentielle à la vie dans l'Église. Le double commandement de la charité interdit au chrétien de vivre comme s'il était seul (seul avec lui-même, ou avec les siens, ou même avec Dieu). L'angoisse de saint Paul : « ... mon obsession quotidienne, le souci de toutes les Églises! Qui est faible, que je ne sois faible? Qui vient à tomber, qu'un feu ne me brûle? » (2 Co 11, 28-29), il faut que chaque chrétien la partage, à la mesure sans doute de sa vocation propre qui le voue au service d'un plus « proche » prochain, mais aussi à la mesure des misères plus lointaines qui sollicitent son aide spirituelle ou effective, selon la loi du Corps auquel il appartient et qui, de sa Tête, le Christ, « reçoit concorde et cohésion par toutes sortes de jointures... opérant ainsi sa croissance et se construisant lui-même, dans la charité » (Ep 4, 16).

Pour participer, il faut connaître. L'une de ces « jointures », c'est la connaissance mutuelle. Le chrétien de France ne peut ignorer les chrétiens des autres pays. Le chrétien qui vit « en milieu chrétien » ne peut ignorer les conditions de la « vie frontalière » que mènent ses frères établis, par nécessité ou par vocation, aux confins de la chrétienté. Tout message vrai venu de ces régions lointaines est une grâce qu'il ne faut pas laisser perdre.

Voici deux livres[1] venus des frontières. Ils viennent de très loin : l'un vient d'Ivry (Seine), l'autre du « Bas-Ménil » (cette localité fictive étant à situer aux environs de Billancourt). Ils évoquent les problèmes de la vie apostolique au contact de cette « classe ouvrière » séparée du monde ecclésiastique par la barrière des « mentalités » (Collonge), ou dans une ville française de ce monde marxiste « gardé de l'Évangile par un réseau d'enchantements » (Delbrel). De tout cela, sans doute, depuis *La France, pays de mission?*, on a déjà beaucoup parlé, trop parlé : la littérature, la presse s'en sont mêlées — révélant du moins, dans le public français chrétien et non chrétien, avec beaucoup de confusion, une sensibilité inattendue et à tout prendre bienfaisante pour un problème capital et mal connu. Mais, depuis la crise de 1953-1954, le silence est retombé. Ce silence était nécessaire pour décourager des curiosités superficielles et indiscrètes. Mais il ne pourrait se prolonger sans dommage, s'il devait signifier aussi, pour les chrétiens, un trait tiré sur une question réputée « classée », alors que des problèmes demeurent et requièrent l'attention priante et active de tous. Sur ces problèmes, les deux livres que j'ai cités apportent plus qu'une information : une élaboration qui semble jusqu'ici avoir généralement manqué.

Ces deux livres sont très différents, par leur objet (malgré des recoupements évidents), par leur accent, par l'orientation de la pensée. Les « notes » d'André Collonge, traitant précisément de l'échec des prêtres-ouvriers et de ses causes, sont issues d'une crise vécue, dont elles décrivent crûment certains aspects; cependant l'analyse de certaines fautes ou de certaines erreurs y est conduite non pour fournir les éléments d'une « protestation » sur le passé, mais pour éclairer une recherche en vue de l'avenir (je ne m'arrêterai d'ailleurs ici qu'à l'enseignement permanent qui peut en être tiré). L'ouvrage, apparemment plus serein, de Madeleine Delbrel joint à une description d'Ivry, ville marxiste exemplaire, et à une caractérisation pénétrante de l'athéisme marxiste

1. *Ville marxiste, terre de mission*. Rédigé à Ivry de 1933 à 1957 par Madeleine Delbrel. Coll. « Rencontres », 50, Éd. du Cerf, 1957; André Collonge, *Le scandale du XX^e siècle et le drame des prêtres-ouvriers. Notes*, Olivier Perrin, 1957.

qui y est vécu, une méditation (parfois toute proche du journal spirituel) sur les conditions d'une vie apostolique à Ivry, qui fait de cette monographie missionnaire un grand livre de spiritualité.

Ces deux livres seront sans doute contestés (et il s'y trouve sans doute des points contestables), ou encore utilisés, sollicités. Il serait facile, mais trompeur (et contraire à l'intention explicite des auteurs[2]) d'en extraire des « conclusions », dont on ferait des arguments polémiques. On pourrait être tenté d'opposer l'un à l'autre, de récuser l'un au nom de l'autre ces témoignages tous deux difficilement récusables. Ce serait en faire mauvais usage. Je préfère tirer profit de leurs divergences mêmes, pour mieux saisir ce que chacun nous apporte.

Je le ferai, non en résumant systématiquement chacun d'eux, mais en étudiant sommairement quelques points. Je ne donnerai donc pas un « compte rendu » exhaustif. Je voudrais seulement provoquer mon lecteur à une lecture directe, et à prolonger par lui-même le dialogue ici ébauché.

I

Le monde et la gloire de Dieu

Les *cieux racontent la gloire de Dieu* (Ps. 19, 2). A l'heure où je redis cette louange du psaume, une boule de métal a pris place dans le ciel où elle raconte la gloire de l'homme, et (pour le moment) de l'homme marxiste.

2. « Mon inquiétude est que ces notes, lorsqu'elles seront imprimées, restent vivantes à leur manière, aptes à la découverte et capables de croissance... Leur travail est dans la vie. On ne pourrait les en séparer sans leur faire violence. Je souhaite qu'elles servent le lecteur dans la patience » (Delbrel, p. 21).

« Il ne m'appartient pas d'apporter une conclusion. La Hiérarchie est seule compétente en ce domaine... Je propose finalement ces notes comme un diagnostic : mettons, celui des maladies infantiles des missions ouvrières. Je ne voudrais pas qu'on parle de bilan. Il ne s'agit pas d'un trait tiré sous les deux colonnes de l'actif et du passif, et pas davantage de l'acte constatant la fin d'une époque. L'Église demeure et, en face d'elle, le monde et la classe ouvrière » (Collonge, p. 131).

La création matérielle, œuvre de Dieu, ne s'achève que dans l'homme (Gn 1). C'est à l'homme qu'il appartient de dominer le monde, de lui donner sa cohésion par la connaissance qu'il en prend et par l'usage qu'il en fait, et de rendre à Dieu la louange du monde.

Mais l'homme pécheur s'arrête en route. Rompant son lien avec Dieu, il détruit la cohésion du monde (Gn 3) telle que Dieu l'avait nouée entre ses mains. Par le péché, la création matérielle « assujettie à la vanité » (Rm 8, 20) asservit à son tour les volontés des hommes. L'interaction de l'homme et du monde où il vit n'est plus l'occasion pour l'homme de dominer le monde, de le connaître et de l'organiser pour le ramener à Dieu dans une louange royale; elle est désormais l'occasion pour l'homme d'éprouver sa servitude, mais aussi, en travaillant cette matière qui lui résiste (« faire, et en faisant se faire »), de se prouver sa propre force. Cet athéisme, où l'athée ne se trouve plus isolé dans sa négation, tandis que le monde autour de lui continuerait à parler de Dieu, mais où l'athée a fait du monde un monde *à son image,* un monde sans-Dieu (l' « image » de Dieu effacée dans l'homme, les « vestiges » de Dieu dans la création deviennent indéchiffrables, recouverts par l'empreinte impérieuse de l'homme lui-même), c'est, au terme d'une longue histoire, l'athéisme contemporain. Athéisme pratique et inconscient, athéisme de tentation, largement répandu et chez les chrétiens eux-mêmes; mais aussi athéisme conscient et voulu, là où la vision marxiste du monde a pu s'ériger en nouvel humanisme. Ne citons qu'un texte de Marx[3] :

> Un être quelconque n'est indépendant à ses propres yeux que lorsqu'il ne doit *son existence* qu'à lui-même... Pour l'homme socialiste, *toute l'histoire universelle* n'étant pas autre chose que la procréation de l'homme par le travail humain, que le devenir de la nature pour l'homme, il possède la preuve visible et irréfutable de son *enfantement* par soi-même, du *processus de sa création*... La recherche d'un être *étranger* essentiellement au-dessus de la nature et de l'homme — recherche impliquant l'aveu de la non-valeur essentielle de l'homme — est devenue *pratiquement* impossible.

3. *Oekonomisch-Philosophische Manuskripte,* Gesamt. W., I, 3, pp. 124-125.

Ainsi, dans un monde marxiste, plus largement dans le « monde du travail », où l'expérience de base, celle qui commande bon gré mal gré la « vision du monde », est par nécessité ou par choix celle de « la procréation de l'homme par le travail » et par les luttes du travail (dans une action qui, lorsque le marxiste la dirige, ne se sépare pas chez lui de la doctrine), dans ce monde-là l'athée est *chez lui*. Il n'est plus l'homme perdu, le noyé à qui le croyant compatissant pouvait lancer une corde pour le ramener au monde des vivants, au monde des croyants, lui-même bien assuré et appuyé sur la solidité de ce monde — *securus judicat orbis terrarum*. C'est le croyant qui se trouve saisi de l'angoisse d'être seul, dans un monde où Dieu est absent, où la foi en Dieu n'est plus qu'une bizarrerie sans conséquence, « pratiquement impossible ».

Madeleine Delbrel, dans Ivry, « ville marxiste », éprouve cette solitude. Mais elle y découvre « un visage inattendu de l'espérance ». On me pardonnera sans peine une longue citation :

> En ville, les maisons neuves, pleines à craquer, — elles sont nombreuses, mais il en manque encore, — la mairie qui paraît neuve à force d'activités, d'agencements, de métamorphoses, les crèches, les écoles primaires, l'école d'apprentissage, la bourse du travail, les parcs, les stades, dégagent pour Dieu un silence si vaste et si total que je me prends à regarder les passants pour surprendre en eux quelque étonnement. Mais ceux que je croise ne s'étonnent pas. La vieille église est droite, en haut de ses marches. Après la guerre et les bombardements, la municipalité a largement participé à ses réparations. Mais le marxiste militant n'y entre pas. Derrière elle un cimetière avec lequel elle semble compromise, et où l'on n'enterre presque plus. Cette église est symbolique. Elle est la maison du Seigneur; il y réside, les fidèles le savent, mais les communistes l'ignorent. Ils pensent que Dieu n'est pas dans leur ville puisqu'en la structurant et en la guidant ils ont pensé et agi en hommes certains de la non-existence de Dieu. Cela n'empêche pas le Seigneur d'être à l'église et les chrétiens de l'y trouver, ne le chasse pas qui veut. Mais la ville en tant que ville témoigne de vies humaines qui ne se doivent pas à Dieu. Ni sur une plaque de rue, ni sur un livre d'or, ni dans un fichier Dieu n'a son nom.

> Le choc d'un tel athéisme peut arracher au chrétien comme un acte réflexe d'adoration. Son amour est surpris par cette sorte de provocation d'un marxisme qui, involontairement, lui est occasion d'appel à glorifier Dieu, l'occasion d'une vocation pour Dieu. Il lui semble que la plus belle des réponses serait d'appeler Dieu, à son tour, par son nom.
>
> Il est alors facile de comprendre que, si le faux témoignage du marxisme nous fait crier vers Dieu comme un homme dont les autres hommes comprennent la langue, si nous crions haut à quelqu'un de vrai pour que chacun se retourne, regarde plus loin que lui, ailleurs qu'en lui, où est, qui est, ce vivant qu'un autre homme appelle, le marxisme aura servi à ce que Dieu soit glorifié pour de bon là où le marxisme essaye de l'humilier sans le pouvoir. Le chrétien qui ne se laisserait pas dérouter par ce moyen inattendu d'initiation n'aurait qu'à se laisser guider, jour après jour, par sa mission elle-même. Mais il trouverait en définitive, dans un si parfait renversement de la contradiction marxiste, le signe d'un invincible optimisme pour Dieu.

La densité spirituelle de ce texte défie le commentaire. Il donne le ton d'un livre où, d'un bout à l'autre, il n'est question d'opposer à l'athéisme marxiste rien d'autre que la foi, mais aussi rien de moins que la foi. On a noté le double mouvement, contemplatif et apostolique : « appeler Dieu par son nom », « crier vers lui pour que chacun se retourne ». Il n'est pas question, pour Madeleine Delbrel, de ruses de guerre avec le marxisme. Les troupes fraîches de l'adoration seront là pour relever nos énergies défaillantes. La prudence apostolique est d'origine théologale.

Qu'on ne s'y trompe pas pourtant. Un tel témoignage, pour être efficace, et d'abord pour être vrai, suppose un témoin qui soit un homme parmi les hommes. Pour que notre foi nous fasse « crier vers Dieu comme un homme *dont les autres hommes comprennent la langue* », pour que notre Dieu apparaisse comme « ce vivant *qu'un autre homme* appelle », il ne faut sans doute aucun compromis, mais il faut une longue patience, il faut « vivre dans la ville », y être au moins « naturalisé », apprendre « au travers d'actes quotidiens inflexiblement fidèles » à exprimer sa foi dans un monde qui l'exclut. Alors seulement la foi et la parole auront le poids apostolique d'un *fait*. Cela, qui est vrai

de toute prédication chrétienne (et la moindre expérience apostolique suffit à en convaincre), l'est éminemment de la prédication en milieu marxiste. « Car, à ces hommes qui cherchent les lois de l'histoire dans les faits, qui expérimentent la valeur de leur doctrine par des faits, il faut donner, de la part du Christ et de son Église, un fait : celui qui nous permet d'annoncer Dieu, le fait brutal, vivant, insolite, d'un homme qui croit en Dieu » (Delbrel, p. 98).

André Collonge rapporte les propos d'un prêtre-ouvrier qu'il a bien connu, « Lucien ». Lucien songe, lui, à transformer le monde :

> Ce monde, où nous vivions si mal, mais il nous appartenait, c'est nous qui l'avions fait. On nous le défigurait. Mais c'était à nous de lui donner la beauté correspondant à la rudesse de notre effort, aux sacrifices sans nom et sans nombre qui nous avaient précédés.
>
> Quand j'étais d'équipe du soir, chez Renault, souvent, mon travail presque achevé, j'allais faire un tour dans l'atelier demi-désert, et, appuyé sur une machine silencieuse, je regardais très loin, par-ci, par-là, sous des lampes, mes copains... D'où venait toute cette ferraille, ses transformations, et cette électricité, les millénaires de travail humain qui préparaient cet instant... Et ces hommes... Que ferions-nous de cet univers ? Que de fois j'ai songé à saint Thomas d'Aquin, rêvant qu'il revenait, prenait ma place, et après des mois et des années de cette existence, réagissait avec son génie.
>
> Le monde est bien la chose de l'homme; et l'homme d'aujourd'hui, dans sa mentalité, sa vie, est le produit de cette vertigineuse et millénaire interaction de l'homme sur la matière et de la matière travaillée, humanisée, sur l'homme. Prêtre, je ne suis plus du monde, je ne dois appartenir en rien à tout ce qui, dans l'organisation des choses, avilit, compromet le destin de l'homme. Mais prêtre, je sais que je reste dans le monde, dans cet univers matériel dont je suis une fraction consciente, désormais avertie de ma parenté fondamentale avec lui. Prêtre, parce que le Christ m'a choisi, je dois relier ce monde à l'invisible tendresse de l'Esprit, non dans l'optimisme délirant d'une humanité consacrée à l'adoration du travail, mais par le rassemblement dans la même foi, autour de l'Homme-Dieu, des hommes, ces travailleurs qui trans-

forment le monde et se transforment par les répercussions de leur travail (Collonge, pp. 48-50).

... Et c'est ici peut-être que se situe notre rôle : apprendre patiemment avec nos camarades ce que signifie la vieille intuition chrétienne : « L'Esprit du Seigneur renouvelle la face de la terre. » N'avons-nous pas, à travers les larmes et le sang, à préparer la grande fête des libertés de l'univers, en diffusant l'Esprit de Dieu, en donnant, à la mesure de nos forces, l'occasion à sa liberté de pénétrer nos consciences d'hommes? L'humanité n'est-elle pas l'instrument de conscience du monde matériel, et nous autres prêtres, les intermédiaires tâtonnants, — les guides aveugles — entre les consciences humaines et l'Esprit divin? Je pense que notre travail transforme la face de l'univers, je crois fermement que l'Esprit du Seigneur peut seul, finalement, renouveler notre travail en lui apportant la jeunesse de sa liberté...

« La création en attente aspire à la révélation des fils de Dieu; si elle fut assujettie à la vanité — non qu'elle l'eût voulu, mais à cause de celui qui l'y a soumise — c'est avec l'espérance d'être, elle aussi, libérée de la servitude de la corruption, pour entrer dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu. Nous le savons en effet, toute la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfantement » (saint Paul, Rm 8, 19-22) (pp. 51, 52).

... Notre vision du monde avait changé. Le travail et son univers prenait une place inédite pour nous, la première entre les choses *de ce monde*. Je ne parle pas de l'univers sacré, bien entendu. Mais du fait même que nos perspectives d'hommes changeaient, nos rapports avec la religion, toujours objectivement la même dans son contenu révélé, se modifiaient. Prêtres, nous le restions en tout, mais nous n'étions plus hommes de la même manière (p. 53).

Ici encore s'exprime la recherche de Dieu et d'une annonce de Dieu dans un monde où il paraît absent. Mais cette fois le chemin *passe par le monde*. Il n'en est pas moins religieux : « *relier* ce monde à l'invisible tendresse de l'Esprit ». L'Esprit, en Gn 1, 2, planait sur les eaux primordiales. On le contemple ici présent à un autre chaos, « cette vertigineuse et millénaire interaction de l'homme sur la matière et de la matière travaillée, humanisée, sur l'homme ». Dénoncera-t-on là une illusion, et refusera-t-on au monde des hommes pécheurs, avec l'innocence originelle, la présence de l'Esprit Créateur? Ce monde qui ignore ou renie Dieu doit-il être rejeté comme si Dieu en était *réellement* absent?

Qu'on écoute alors saint Thomas d'Aquin : « Déprécier les créatures, c'est mépriser la puissance de Dieu[4]. » Cette « chose de l'homme » : le monde que transforme son travail et qui le transforme à son tour, l'usine, la ville, elles aussi pourtant, par tout ce qu'elles *sont*[5], racontent la gloire de Dieu, qui n'a pas créé un monde inerte, mais actif[6]. Que le mensonge et le péché s'y mêlent, que le Prince de ce monde y règne, le chrétien ne peut en prendre son parti. Il sait que ces choses restent les créatures de Dieu ; il sait aussi que la création « assujettie à la vanité » doit en être libérée : et cette espérance eschatologique comporte pour lui des conséquences immédiates, dans la contemplation comme dans l'action. A contre-courant, ici encore, du marxisme, le « réflexe d'adoration » doit *rendre* au Dieu vivant, appelé par son nom, ce monde même qui prétend, selon Marx, le rendre « pratiquement impossible ».

Ce chemin vers Dieu est donc lui aussi nécessaire. Il est certes difficile. Car s'il est aisé de distinguer en général et sur le papier le double sens de l'œuvre humaine, participant à l'action créatrice, mais la refusant par le péché, il est moins facile de faire le même discernement *dans l'action,* et c'est d'une action qu'il s'agit[7]. Cette action ne peut être solitaire, elle oblige très vite, qu'il s'agisse de « construire le monde » ou plus modestement d'en redresser d'urgence les injustices les plus flagrantes, à « faire un bout de chemin » avec ceux pour qui le monde est sans Dieu. Jusqu'où peut aller ce « bout de chemin » ? Comment le chrétien peut-il, dans quelle mesure doit-il, mener pour des objectifs limités et justes une action commune avec d'autres hommes qui, eux, n'y voient qu'une étape, un commencement de réalisa-

4. « Detrahere ergo perfectioni creaturarum est detrahere perfectioni divinae virtutis » (*Contra Gentiles,* III, 69).

5. « All realities will sing; nothing else will » (Coventry Patmore).

6. « (Deus) ex eminentia voluntatis suae rebus aliis confert, non solum quod sint, sed etiam quod causae sint » (Saint Thomas d'Aquin, *De Veritate,* q. 11, a. 1).

7. Le texte d'André Collonge que j'ai cité plus haut se poursuit ainsi : « Et comme, vous me l'accordez, tout se tient en ce bas monde, nous fûmes embarqués, automatiquement, dans l'action politique, la politique n'étant rien d'autre, si mes souvenirs sont exacts, que l'organisation de la cité... » (Collonge, p. 53).

tion de *leur* but : la construction d'un monde sans Dieu? Je ne peux prétendre ici donner une réponse générale à cette question. La réponse demande, dans chaque cas, avec une fidélité intransigeante à Dieu et à l'Église, une connaissance exacte des situations concrètes. Il faut ajouter qu'à la difficulté du choix objectif s'ajoute une difficulté subjective : celle de garder pure, dans l'action, l'intention même qui la fait entreprendre au chrétien. Madeleine Delbrel relève avec précision que, pour les marxistes « l'athéisme est poursuivi comme un but primordial à travers l'éducation du parti sur ses membres, *et le moyen principal de cette éducation est l'action elle-même* » (Delbrel, p. 160) : méthode « parfaitement efficace » sur le chrétien lui-même, pour peu qu'il laisse s'émousser en lui les exigences évangéliques. Le chrétien doit donc être averti : dès qu'il accepte — sous la poussée même de sa foi — de s'engager dans une action collective pour « changer le monde », il court le risque d'une anémie de la foi — risque auquel ne peut faire face efficacement que la foi elle-même, dans une suite vigilante de coûteux discernements.

II

L'espoir des pauvres

L'un de ces discernements évangéliques concerne la pauvreté.

La conception biblique et évangélique de la pauvreté ne peut pas ne pas rencontrer la réalité complexe que sont *les pauvres* lorsque, devenus un prolétariat conscient, ils deviennent une force, celle du « mouvement ouvrier », et lorsque, en second lieu, cette force est orientée par l'action marxiste.

Madeleine Delbrel dénonce ici « le paradoxe fondamental du marxisme » :

> Le grand paradoxe du marxisme est que, doctrine du matérialisme historique et de l'athéisme scientifique, il propose au monde entier l'adhésion à une certitude scientifique où le doute n'a aucune place et une action pour le bonheur de l'humanité entière, bonheur scientifique lui aussi, dans la découverte de ses lois comme dans sa réalisation...

Mais cette tâche, le marxisme ne pourrait l'assumer s'il ne faisait appel à la force universelle la plus compromise avec le mystère : la douleur des pauvres. C'est elle qui donne au marxisme un cœur...

Ce sont les pauvres et leurs souffrances évitables que le marxisme mettra au centre de son but. Ces souffrances, il les prendra presque religieusement au sérieux. Et au prolétariat contemporain, déchristianisé ou non encore évangélisé, il paraît le seul qui les dénonce et lutte contre elles (Delbrel, pp. 47-48).

Ainsi le chrétien, venu au prolétariat sur l'appel de la pauvreté, — quelle que soit la forme qu'ait pris pour lui cet appel : simplement secourir les pauvres selon le commandement de la charité, ou suivre une vocation d'abaissement et vouloir *être* pauvre avec les pauvres, ou enfin vouloir apostoliquement donner au Christ et au monde cette preuve que le Christ a revendiquée : « les pauvres sont évangélisés », — le chrétien trouve, en arrivant, le marxisme (ou, plus largement, moins consciemment, le « mouvement ouvrier ») déjà « à pied d'œuvre ». D'autres que lui, avant lui, ont entrepris de répondre « à d'énormes famines d'espoir » (Delbrel, p. 49). D'autres déjà font de la douleur des pauvres un moyen de « rédemption » (p. 48).

Le chrétien peut trouver là un scandale qui l'ébranle : « Où est ton Dieu ? » On ne l'a pas attendu. Il peut aussi s'imaginer trop vite qu'il a trouvé, dans cet « espoir des pauvres » déjà en éveil, le vrai terrain, le terrain commun, où il pourra faire entendre son témoignage, qu'attend là l'*homo naturaliter christianus* :

Le monde du travail devient peu à peu pour le chrétien un monde « en travail ». Les douleurs de l'enfantement n'y ont pas encore été abolies, mais l'annonce du Christ y serait hors de saison; plus tard il se peut qu'elle soit réclamée comme un bien perdu, oui, plus tard et de plus en plus. Là se cache, honteuse, son espérance. Mais aujourd'hui ce qui compte c'est le nouvel espoir des pauvres. Rejoindre le combat et la somme de leurs espoirs peut apparaître au chrétien la fidélité véritable. Telle elle est apparue à beaucoup d'entre nous (Delbrel, p. 87).

Ce combat, pourtant, n'est plus purement celui de l'amour :

De la souffrance des pauvres, de l'injustice meurtrière entre les

hommes, le marxisme a fait une sorte de *péché social*... De ce péché historique, *la douleur des pauvres* opère la *rédemption*. Cette rédemption a pour moyen la haine, la lutte jaillie de la douleur. La douleur est la cause, pour ainsi dire physique, de la haine et de la lutte; c'est elle qui... soulève contre les hommes agents ou complices de l'oppression et identifiés à elle.

Le marxisme hait des hommes aujourd'hui pour ce qui est *son* amour d'autres hommes aujourd'hui, mais davantage encore pour *son* amour de l'humanité future. Il ne la conduira à son destin que s'il peut lutter jusqu'au bout avec son arme à deux tranchants, où restent inséparables et quelquefois indiscernables sa haine et son amour (Delbrel, p. 49).

Par ces textes et bien d'autres, Madeleine Delbrel pose et éclaire un problème d'une extrême gravité. Elle nous met en garde contre la confusion trop fréquente entre les deux pauvretés, la marxiste et l'évangélique. D'autre part, l'auteur et le livre protesteraient si, au nom de la pauvreté évangélique, on voulait priver les pauvres de leurs espoirs terrestres, faire cesser leur lutte contre les « souffrances évitables ».

La ferveur évangélique ne gagnera jamais à se nourrir de contresens scripturaires. On sait que tout un courant de l'Ancien Testament, qui trouve son aboutissement évangélique dans la première Béatitude, fait des « pauvres de Yahvé » les premiers bénéficiaires de l'amour et des promesses de Dieu. Ces pauvres sont (ou deviennent) « pauvres en esprit », mais ils sont d'abord pauvres d'une pauvreté physique : dénués, malades, opprimés, détachés violemment de toute autre richesse que Dieu, privés de tout autre secours et de toute autre force que le secours et la force de Dieu. Tels *sont* et *ne sont pas* les pauvres de la terre. Car la pauvreté physique, que sans conteste ils partagent, est, me semble-t-il, le point de départ possible[8] de deux mouvements, — l'un et l'autre bons en soi, et l'un *non exclusif* de l'autre, — qu'il ne faut pourtant pas confondre. L'un est effectivement

8. A condition, certes, qu'il y ait un « départ » quelconque, que la pauvreté (ou la maladie, ou l'oppression) ne soit pas telle qu'elle équivaille à l'abrutissement, bref, à condition qu'elle comporte ce fameux « minimum de bien-être nécessaire à la vertu » et sans doute aussi à la révolution.

celui du « pauvre de Yahvé » qui de pauvre réel se fait aussi pauvre « en esprit » et trouve sa richesse dans une espérance d'autant plus légère qu'elle ne rencontre aucun appui humain. L'autre consiste simplement, quand on est dans la pauvreté, à tâcher d'*en sortir*. Cet effort pourra lui-même se multiplier en un effort collectif pour sortir d'une pauvreté commune, se renforcer d'une révolte contre l'injustice qui l'impose ou l'aggrave, devenir enfin ce qu'en fait le marxisme (mais peut-être pas le marxisme seul) : « le moteur d'un monde en marche, comme l'outil misérable et gigantesque, sans cesse brisé et forgé, capable de faire un monde qui, lui, ne fera plus de pauvres » (Delbrel, p. 74).

Que faire donc? D'abord éviter le contre-sens : ne pas identifier hâtivement les pauvres de la terre (non qu'on méprise leur détresse, mais parce qu'on prend au sérieux leur liberté et qu'on refuse de leur conférer par une sorte de baptême clandestin la grâce du Christ), ne pas identifier donc les pauvres de la terre ou la classe ouvrière comme telle aux « pauvres de Yahvé » porteurs des promesses divines. Lorsque André Collonge refuse (avec raison) d'opposer « l'Église dans son mystère et la classe ouvrière réalisant la situation d'une humanité frustrée, exploitée, douloureuse et, comme telle, représentant le Christ humilié aux dépens du monde » (p. 107), j'hésite devant la fin de cette phrase, et j'accorderais seulement qu'elle est vraie *en espérance*. Elle cesserait d'être vraie, même en espérance, si on voulait l'entendre de la classe ouvrière devenue le moteur de l'histoire, le porteur des espoirs terrestres du monde. Car le pauvre de Yahvé est précisément, à l'opposé, celui que « l'histoire » rejette de son cours comme un déchet, celui dont le monde n'a que faire. Et la pauvreté évangélique est

> gratuite comme le martyre. Et c'est cette ressemblance qui la rend apostolique. Quand dans le monde la pauvreté chrétienne manque, cela cause une carence d'amour, mais il y a plus grave : l'amour pour un Dieu préféré, préféré à ce que touchent les mains, à ce que connaissent les intelligences, n'est plus *crié*. Car la pauvreté évangélique est, dans le monde, incompréhensible comme un cri, mais un cri dont on sait que quelqu'un de vivant le jette à un autre vivant (Delbrel, pp. 116-117).

Mais parce qu'on a refusé de confondre la pauvreté évangélique et la pauvreté « de combat », faut-il pour autant refuser ce combat? Lorsque Madeleine Delbrel, après avoir évoqué la « dépossession volontaire » du chrétien, qui « une fois explicitée, devient inacceptable autant qu'incompréhensible pour le marxiste », écrit : « A cette volonté de dépossession le marxiste oppose *une volonté de possession selon un maximum de justice* » (p. 116), je lui demanderais volontiers (si tout son livre ne répondait d'avance) : le marxiste seul doit-il avoir cette volonté? L'effort humain pour « posséder » le monde, « selon la justice » (la vraie), s'il ne peut se réclamer de la première Béatitude, peut au moins se réclamer du premier chapitre de la Genèse : « Emplissez la terre et soumettez-la; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre » (Gn 1, 28). Rétablir (dans les conditions précaires qui sont celles de la « nature blessée ») ce domaine accordé à tous les fils d'Adam, dans un monde pécheur où règne l'injustice, cela peut demander au chrétien, au nom même de la charité, non pas certes la haine, mais bien le combat.

Il reste que dans ce combat les chrétiens fidèles seront d'étranges combattants, sans haine et détachés. Qu'ils puissent pourtant être de bons combattants, c'est à eux d'en faire la preuve, posant ainsi de nouveau, devant leurs compagnons de lutte, « le fait brutal, vivant, insolite, d'un *homme* qui croit en *Dieu* ».

III

Conditions nouvelles de l'apostolat

« Crier la foi en milieu marxiste, il faut être prêt à en avoir un jour la joie » (Delbrel, p. 97). Mais pour cela, il faut d'abord avoir été « reconnu comme un homme *vrai*, libre d'engagement politique, travaillant et souffrant. Alors, et seulement alors, la question se posera pour nos camarades de savoir ce qui nous anime (p. 97)... C'est cette faille ouverte par les faits dans

la certitude du marxiste qui semble être la condition préalable à toute évangélisation » (p. 101).

Les *faits*, — ces faits que sont les actes mêmes du missionnaire, — condition préalable à toute évangélisation : sur ce point (qui vaut sans doute pour *toute* prédication, mais qui prend un relief exceptionnel lorsqu'il s'agit de prédication en milieu ouvrier), Madeleine Delbrel[9] rejoint rigoureusement André Collonge réfléchissant sur l'expérience des prêtres-ouvriers.

> Le travailleur n'attache pas une grande importance aux mots; ce qui compte pour lui, ce sont les faits... C'est moins par ce qu'il dit que par ce qu'il fait ou par ce qu'il *est*, que le missionnaire compte. La parole que l'Église adresse au monde ouvrier est à coup sûr le contenu de sa foi, mais dans la première étape indispensable, ce contenu ne peut être reçu et donc transmis qu'à travers la vie du missionnaire. La parole que l'Église adresse au monde ouvrier est l'existence du prêtre-ouvrier (Collonge, pp. 122-123).

Les « faits » ce sont ici les actes mêmes du missionnaire, en tant qu'ils procèdent de sa foi. Mais ici, surgissent une foule de difficultés quotidiennes que le chrétien « de l'intérieur », ignorant de la « vie frontalière », est souvent tenté de minimiser. La vie chrétienne « classique », avec ses « actes-types » bien mis au point par une longue tradition de théologie morale et de pratique ecclésiale, sera souvent de peu de secours pour « savoir vivre »

9. Qui pourtant insiste davantage sur la nécessité immédiate de la *parole* pour expliciter les faits. La simple « présence » ne suffit pas. « En face des marxistes qui explicitent sans cesse le but de leur vie, quoi de plus normal que des chrétiens explicitent le but de la leur quand ils auront par leur dégagement de la richesse et de la puissance acquis le droit de parler » (p. 102). André Collonge, lui, met l'accent sur la nécessité pratique et provisoire du silence, que les prêtres-ouvriers ont ressentie parce qu'il leur fallait d'abord sortir de leur « irréalisme clérical », d'abord *apprendre* : « Nous nous sentions trop petits garçons, des élèves à l'école de la vie, sans maître; des élèves en qui l'Église aurait voulu voir des maîtres pour le monde ouvrier, alors que, jour par jour, nous éprouvions le plus grand mal à laisser naître en nous, bon gré mal gré, la mentalité nouvelle que nos conditions nous modelaient. Nous nous sommes tus parce que nous ne pouvions pas parler. Tous ceux qui connurent le terrible bonheur de rencontrer une vérité vivante me comprendront » (Collonge, p. 55).

au milieu de « ces masses où la vie chrétienne est si peu acclimatée qu'on a sans cesse la conviction d' « étrenner » des circonstances non vécues encore par la foi », dans cette « condition humaine qui met l'humanité entière en présence de faits tout neufs » (Delbrel, p. 112). Il ne reste au missionnaire que la foi — mais elle suffit :

> La foi est la vraie « femme pauvre ». Chaque nation, chaque civilisation, chaque temps lui donnent de quoi se vêtir; sa robe est usée quand vient un changement temporel. Il lui faut en recevoir une nouvelle sous peine d'être obligée de rester cachée dans une cave. Mais le vêtement est un vêtement, il n'est pas elle; le changer ne la change pas; si sous un vieux vêtement on retranchait quelque chose à ce qu'elle est, si on l'amputait surtout de cette aptitude qu'elle a d'être, jusqu'à ce que cesse le temps, contemporaine de chaque temps et, dans la robe qu'il lui donne, de lui être proche comme une sœur, elle ne serait plus elle-même. Cette foi proche et dénudée est la seule capable de situer dans leur authentique perspective chacun des éléments nécessaires à une vraie vie chrétienne vouée à un apostolat périlleux. Elle est une défense plus forte que le péril.
>
> A nous la responsabilité d'inventer, de découvrir un nouvel accord entre la foi et des hommes, d'oser passer pour insolites et originaux aux autres autant qu'à nous-mêmes (Delbrel, pp. 110-111).

Le terrain privilégié pour cette difficile « invention » est tout de suite donné, imposé, au missionnaire en milieu ouvrier. C'est celui du *combat pour la justice*. Ici encore, André Collonge et Madeleine Delbrel se rencontrent.

> Ainsi la Mission ouvrière devrait bien un jour aboutir à la constitution d'une Église nouvelle, d'une société sacrée, mais elle ne pourrait y parvenir, selon notre analyse, si le missionnaire n'est pas d'abord étroitement mêlé à l'action profane. Il ne s'agit pas encore une fois de prétendre que l'Évangile ne passera pas tant que subsistera le capitalisme; il ne s'agit absolument pas de cette puérilité. Je veux simplement affirmer que la Mission ouvrière suppose que le témoin de l'Évangile soit en même temps un bon combattant d'une humanité en voie de libération temporelle (Collonge, pp. 125-126).

Quelles seront les *formes* de ce combat? Parmi ces formes, lesquelles sont compatibles avec l'apostolat chrétien, selon la situation particulière que le « missionnaire » occupe dans l'Église : simple chrétien, militant « mandaté », prêtre? Je laisse ici délibérément de côté cette question, que je n'ai pas qualité pour résoudre, et je tiens à le souligner pour éviter tout malentendu. Le texte que je viens de citer fait état de l'expérience d'un prêtre-ouvrier; je ne le cite pas à l'appui d'une opinion sur l' « engagement temporel » du prêtre-ouvrier. Je n'en veux retenir ici qu'une conclusion *de principe* : le témoignage chrétien en milieu ouvrier, pour être un témoignage *effectif*, suppose, de la part du témoin (quelle que soit sa fonction dans l'Église) une participation active (*quelle que doive être* cette participation pour répondre aux exigences de cette fonction) au combat pour la justice. Telle est aussi la conclusion à laquelle parvient Madeleine Delbrel, dans un contexte tout différent. Autrement, le chrétien qui veut communiquer sa foi ne sera pas vraiment « naturalisé » dans le milieu où il est entré; il n'y sera pas entendu :

> En milieu marxiste et, pour la plus large part, en prolétariat, on ne peut se contenter d'être pour la justice en *amateur*, de l'aimer à la légère. Il ne peut être question, là, pour toute vie apostolique ou missionnaire, d'habitation et à plus forte raison d'insertion, de conversation et donc d'évangélisation si cette vie ne reconnaît pas sur elle une sorte de primat à la justice. Une vie qui ne reconnaît pas ce primat par des actes n'aura pour le prolétariat ou les marxistes qu'un passeport touriste et gardera un tel accent que tous ses efforts de parole resteront incompréhensibles. La justice, ici, rejoint la notion de langue internationale : elle est, en premier, condition d'échanges (Delbrel, pp. 217-218).

Il va de soi que la pratique de cette « langue internationale » ne va pas aisément sans contresens. Madeleine Delbrel a noté à maintes reprises comment l'exigence de justice que le commandement de la charité impose au chrétien, mais qu'il découvre *en acte* chez des hommes qui n'ont pas reçu du Christ ce commandement, va mettre le chrétien « en tentation ». Elle signale ce « changement de pente » qui peut substituer dans ses actes

à l'intention évangélique celle de rejoindre à tout prix, dans une émulation trompeuse, un combat commencé sans lui et pour un but qui n'est pas le sien, qui le porte aussi à « renverser l'amour fraternel vers le sol », à être

> justes, compatissants, miséricordieux, non parce que Dieu nous le demande mais pour mettre en échec un amour lui-même égaré. Le « commandement » du Seigneur a une valeur assez étonnante pour que, même si la tactique l'exploite, nous sachions, nous, qu'il ne nous a pas été donné pour que nous en fassions une tactique.
>
> D'ailleurs, nul ne s'y tromperait, ni le marxisme, ni le Seigneur. Car il n'y avait pas eu besoin que le marxisme nous éblouisse ou nous terrorise pour que le Seigneur nous demande de convertir nos cœurs injustes et durs (Delbrel, pp. 83-84).

La sauvegarde, ici, sera la foi, qui nous oblige à ne pas rompre le lien entre les deux commandements du Seigneur, l'amour de Dieu et l'amour fraternel, le premier gardant le second, le préservant de toute limitation, de toute mutilation, le sauvant dans sa souveraine liberté.

Pour André Collonge lui aussi, qui demandait au témoin de l'Évangile d'être « un bon combattant » de la justice, ce combat requiert du chrétien une liberté dont la source ne peut être que théologale. (Je le répète : je ne veux pas soulever ici la question de savoir *quelles formes* doit prendre, a prises ou aurait dû prendre cette liberté, dans l' « engagement temporel » du prêtre-ouvrier.)

> Mais prenons bien garde que si le prêtre-ouvrier doit s'engager dans une libération profane des hommes, parce qu'on ne peut pas être ouvrier conscient sans être révolutionnaire, il doit le faire d'une manière libre, c'est-à-dire qu'il ne doit pas s'aliéner à l'intérieur d'un courant, d'un parti, d'une conception politique ou économique des choses révolutionnaires. Le prêtre-ouvrier ne peut être le révolutionnaire d'une caste, d'une fraction. Il doit, par rapport aux structures de ce monde, réaliser en ouvrier, pour les travailleurs, la souveraine liberté de l'Évangile (Collonge, pp. 126-127).

Cette liberté, difficile à maintenir dans l'intention apostolique elle-même, il va de soi que lorsqu'elle passe dans les actes, elle

encourt le risque humain de l'erreur. Il faut bien ajouter que, même soutenue du dedans par l'Esprit et guidée du dehors par l'Église, elle ne sera jamais préservée d'un autre risque, — mais cette fois c'est le risque évangélique, — celui de dresser contre elle ces hommes mêmes pour qui elle est vécue. « Si le marxisme ne tolère qu'une religion acheminée vers son étiolement, s'il tolère mal une foi qui dure, comment penser qu'il tolérerait une foi contagieuse et qui, elle aussi, revendique d'être proposée à tous les hommes » (Delbrel, pp. 106-107). La « question apostolique » sera posée par le monde au chrétien. Elle l'est violemment dans toute une partie du monde. Elle prendra pour le chrétien d'Ivry la forme d'une rupture toujours possible avec ceux qui sont ses compagnons les plus chers. Au cœur d'une vie toute plongée « dans la ville », se glissera la « solitude », qui rejette « hors la ville » (Delbrel, pp. 191 s.).

Mais « hors la ville » se dresse la croix du Christ, d'où il doit « attirer tout à lui ». Et tous ceux qui, sortant de nos rangs timides, ont pour de bon essayé de « se faire tout à tous, afin d'en sauver à tout prix quelques-uns » (1 Co 9, 22), se sont toujours retrouvés sous la Croix, signe et lieu de leur échec et de leur victoire.

Th.-G. CHIFFLOT, O. P.

Dominique, l'apostolique

Il ne manque pas de *Vies de saint Dominique*. En France seulement, il en paraît une en moyenne tous les dix ans. C'est du moins ce que note le P. Vicaire au début de son *Histoire de saint Dominique* et nous pensons que son appréciation est plutôt minimiste. Quoi qu'il en soit, l'année 1957 mérite certainement d'être signalée dans l'histoire de cette hagiographie. Nous avons vu paraître, en effet, cette année la brochure illustrée du P. Chéry, *Saint Dominique, le père des prêcheurs* [1], l'ouvrage en deux volumes du P. Vicaire, *Histoire de saint Dominique* [2], et le très bel album de photographies des éditions Desclée de Brouwer, *Saint Dominique* [3]. A quoi il faut encore ajouter, pour être juste, le volume de sources publiées naguère par le P. Vicaire : *Saint Dominique de Caleruega, d'après les documents du XIII^e siècle* [4] qui nous a restitué en français le texte critique de tout ce qu'un historien doit au moins connaître sur ces antiques « témoins » qui n'ont pas cessé d'être les plus savoureux.

Le mérite du grand ouvrage qui vient de paraître est de nous présenter une biographie « qui soit radicalement élaborée à partir

1. Album « Fêtes et Saisons », Éd. du Cerf, 1957, 28 pp.; 50 fr.

2. M.-H. Vicaire, *Histoire de saint Dominique*, t. I : *Un homme évangélique;* t. II : *Au cœur de l'Église*, 398 et 412 pp., 3 cartes, 15 hors-texte, sous couverture couleurs, Paris, Éd. du Cerf, 1957; 2.940 fr.

3. *Saint Dominique*, 159 photos de Léonard von Matt, texte et légendes de H.-M. Vicaire, Desclée de Brouwer, Paris, 1957, 1.800 fr., relié : 2.400 fr.

4. Éd. du Cerf, 1955; 870 fr.

des documents et mette pleinement en œuvre les ressources de l'érudition critique et de l'histoire contemporaines ». A une exception près, en dépit de toutes les *Vies* que nous possédions déjà, cela n'existait pas jusqu'à présent. Nous avons donc en mains un ouvrage fondamental. Ici ou là, peut-être, les progrès de la science historique et de la critique pourront apporter quelque information supplémentaire, quelque nouveau détail, mais la construction est solide, on n'abandonnera plus cette pièce maîtresse de l'histoire dominicaine. Nous ne pouvons mieux exprimer la reconnaissance que tous les fils et filles de saint Dominique viennent de contracter envers l'auteur dont on peut dire aussi qu'il nous a donné l'œuvre de sa vie. Voilà maintenant le livre de base de toutes les bibliothèques conventuelles de l'Ordre des prêcheurs, le livre que tous les novices, que toutes les novices, doivent lire pendant le temps de leur noviciat.

Ce n'est pas le lieu de résumer un tel livre, ni de rappeler même les grands événements de la vie de notre bienheureux patriarche. Puisque nous recensons un ouvrage, ou plutôt un auteur en trois ouvrages[5], nous voudrions simplement noter ce qui, dans cette œuvre, nous apparaît nouveau, ou du moins mis en un plus haut et beau relief que nous n'étions accoutumés à le voir. Nous pensons que cela pourrait être entièrement développé autour du mot « apostolique ».

La « Vita Apostolica ».

En tout premier lieu, nous noterons « l'évangélisme » de Dominique. Il est assez extraordinaire. En un temps où les gens simples et les « bons chrétiens » adhèrent à l'hérésie simplement parce qu'ils croient y découvrir le vrai christianisme, et parce qu'ils ne reconnaissent plus dans le train de vie des prélats « la vie des apôtres », Dominique a eu le génie et surtout la grâce d'adopter à son tour, pour lui-même et ses frères, cette *Vita*

5. Le P. Chéry a pu lire l'ouvrage du P. Vicaire avant qu'il ne paraisse et s'en est inspiré pour rédiger l'album de « Fêtes et Saisons ».

apostolica, que les prédicants et spirituels de toute robe revendiquaient comme leur privilège.

> Les vaudois et les cathares, écrit le P. Vicaire, apparaissaient aux fidèles qui ne se méfiaient pas, comme d'authentiques chrétiens; bien mieux, comme des chrétiens plus authentiques que les autres — « bons chrétiens » était, avec « bons hommes », le nom que l'on donnait aux parfaits — disons le mot, comme les chrétiens des temps nouveaux, ceux que la réforme grégorienne avait fait renaître sur le type de l'Église naissante, les véritables apostoliques ou successeurs des chrétiens primitifs (t. I, p. 160).

Les cathares lisaient l'Évangile et le Nouveau Testament. Ils ne lisaient même que cela, puisque dans leur religion dualiste ils anathématisaient l'Ancien Testament. Or ils lisaient aussi le fameux texte de l'envoi des apôtres (Mt 10, 6-16 et les parallèles : Mc 6, 6-13, et Lc 9, 1-6) et cherchaient ces prédicateurs, qui, à l'exemple et à la suite des apôtres, ne porteraient rien dans leur ceinture, vivraient dans la pauvreté volontaire, et iraient sur les chemins à la rencontre des incroyants, des malheureux et des pauvres. Assurément, ils avaient tort de ne pas vouloir reconnaître les prédicateurs qui ne vivraient pas ainsi. Ce qui donne le droit à la Parole et ce qui rend celle-ci authentique, ce n'est pas la pauvreté volontaire du prédicateur, c'est la mission que celui-ci a reçue. Mais avaient-ils tort d'entendre l'évangile de Matthieu, 10, comme un appel au renoncement et à la pauvreté de ceux qui sont envoyés pour prêcher? Le pape Innocent III, l'évêque Diègue d'Osma dès le premier concile de Montpellier en 1206, l'évêque Foulques de Toulouse plus tard, comprirent si bien leur requête que, grâce à eux, un Ordre de prêcheurs « apostoliques » (entendez : qui vivaient comme les apôtres — et aussi comme les prédicants cathares ou vaudois) allait naître. « Ce que cathares et vaudois entreprennent par une prédication que Dieu n'éclaire pas parce qu'elle est sans mandat, il (Dominique) le fait dans l'Église » (t. I, p. 321). Cet exemple va devenir si salutaire qu'à plusieurs reprises des communautés de prédicants hérétiques vont être réconciliées avec l'Église et devenir des communautés religieuses dans l'Église. Tel ce groupe de vaudois qui, pour avoir « quelque chose de plus qu'au-

cun prélat de Narbonnaise n'aurait pu leur donner : le droit de continuer, en catholiques, leur vie apostolique et leur évangélisation » (t. I, p. 271), s'en allèrent à Rome et obtinrent du pape ce qu'ils désiraient. Diègue et Dominique eurent l'intuition très profonde qu' « on ne détruit pas l'erreur par la force brutale et par la mauvaise foi, mais par la vérité. Et la vérité qui est la plus apte à disloquer l'erreur donnée, est précisément cette part de vérité qui en est prisonnière. C'est par elle que l'erreur vit, se propage, gagne les cœurs. C'est en désolidarisant cette âme de vérité de l'erreur qui la monopolise, en lui donnant une issue, que nous enlèverons à l'erreur sa puissance d'entraînement[6] ». Emmanuel Mounier, en écrivant cet admirable texte ne pensait sûrement pas à Dominique ni à son Ordre de prêcheurs. On ne peut guère cependant exprimer mieux la « grâce » de Dominique — et même, depuis ce temps, la vocation dominicaine — lorsque, à partir du concile de Montpellier en juin 1206, il décida de mener la *vita apostolica*, la vie volontairement pauvre, démunie de tout, comptant sur la charité des hommes, et itinérante, allant à la rencontre des incroyants ou des pécheurs. Curieusement, ce ne fut pas la seule ressemblance que « la sainte Prédication » de Narbonnaise, et plus tard de Prouilles, présenta avec la vie des prédicants hérétiques[7].

Si grande que fût plus tard la réussite, puisque finalement l'hérésie disparut, un tel genre de vie ne fut pourtant pas accepté d'emblée par tout le monde. Qu'un laïc embrasse en effet la vie pauvre et mendiante, passe encore. Cela posait moins de questions. Mais, qu'un clerc le fît! qu'un homme vénérable, chanoine réformé, chargé d'ambassades par le roi d'Espagne, et qui avait connu la cour de Rome et parlé au pape, le fît aussi, c'était moins facilement admissible; et qu'enfin un évêque, Diègue d'Osma, qui pourtant possédait des revenus (t. I, p. 230), le prêchât et le fît lui-même, voilà qui étonnait, pour ne pas dire davantage. Cela peut-être nous choquerait aujourd'hui. Cela paraissait plus insolite encore en ce temps de chrétienté où la digne situation des

6. *Mounier et sa génération. Lettres, carnets et inédits,* Coll. « Esprit », Éd. du Seuil, Paris, 1956 (Lettre de 1936, p. 185).

7. Cf. t. I, p. 230 : *La vie matérielle des centres.*

prélats apparaissait comme un signe inévitable de leur éminente fonction. Non seulement une telle manière de vivre « sentait trop la nouveauté » (t. I, p. 189) aux yeux des légats, mais elle allait augmenter dangereusement le mépris avec lequel les hérétiques considéraient les prédicateurs. Fallait-il donc accepter cette honte ? Le pape lui-même n'avait-il pas eu soin de procurer quelque revenu à un clerc qu'il venait de déposer pour lui éviter l'opprobre de la mendication (t. I, p. 190). Un peu plus tard même, des conciles de Paris et de Rouen ne rappelleront-ils pas une fois de plus aux supérieurs leur devoir de fournir ce qui est nécessaire à celui de leurs religieux qui doit sortir « car ce serait une honte pour le Seigneur et pour la classe de ce religieux qu'il fût contraint de mendier » (t. I, p. 345). Décidément, par cette initiative de Diègue et de Dominique, qui cependant ne faisait que se conformer à l'ordre du Seigneur lorsqu'il envoya ses apôtres, les membres de « La Prédication de Jésus-Christ » en Narbonnaise, et plus tard, à partir de 1215, les « frères prêcheurs », sont condamnés à être un peu partout suspects. Cet opprobre supplémentaire de la suspicion, Dominique le portera aussi. Et pour enraciner sa « Prédication » *in medio Ecclesiae*, au cœur de l'Église, il ira voir les papes, Innocent III, puis Honorius III, et il obtiendra pour son Ordre, entre 1216 et 1221, l'année où il meurt, soixante bulles, lettres et privilèges du pape. Il n'en fallait certainement pas moins pour désarmer la méfiance toujours renaissante de beaucoup de gens influents.

Un Ordre « apostolique ».

Par les bulles et les lettres qui le fondèrent, le soutinrent et l'encouragèrent, l'Ordre devint réellement l'Ordre du pape. Mais ce n'était pas vrai seulement, ni même d'abord, à ce point de vue. En donnant effectivement le nom de prêcheurs, jusqu'alors réservé aux évêques[8], à ces nouveaux religieux, la papauté

8. « La tradition des Pères de l'Église, écrit le P. Vicaire, était formelle. Le prédicateur était pour eux l'évêque. Enseigner la doctrine du Christ par des homélies et des commentaires de la sainte Écriture, constituait sa fonction

apportait un sérieux changement aux coutumes établies, même s'il est vrai que les idées qui commençaient à se faire jour, manifestaient déjà cette orientation. Dorénavant, ce n'était plus seulement l'évêque qui porterait le titre et la mission de prédicateur, ni même le délégué personnel temporaire ou non, de l'évêque, mais une institution pontificale. Les frères prêcheurs « porteraient ce titre de prêcheurs de par la volonté du pape et pourraient en exercer l'office, dans leurs églises comme au dehors, sans qu'il leur fût nécessaire d'obtenir autre chose que l'investiture de leur Ordre. [...] Pour la première fois dans l'Église, la mission canonique, sans laquelle il n'y a pas de prédicateur authentique de l'Évangile, ne serait plus conférée par l'évêque, mais par l'incorporation à une société, explicitement confirmée sur ce point par le pape » (t. II, p. 72). Et pour la première fois également dans l'Église la charge du prédicateur serait libérée de toute fonction administrative ou temporelle dévolue ordinairement à un évêque ou à un curé.

> La vérité spirituelle doit être prêchée par un spirituel et par des moyens spirituels, ceux même qu'on employait au temps de l'Évangile, près des hérétiques comme des fidèles. Voilà l'idée de Dominique, la nouveauté qu'il introduisait sans éclat dans le système de l'évangélisation médiévale. Le prédicateur était jusque-là un évêque, un prélat, un curé ayant autorité et pouvoir de coercition spirituelle et, au moins indirectement, temporelle. Et ce pouvoir et cette autorité temporels s'alourdissaient chaque jour davantage dans l'édifice complexe de la chrétienté d'Occident. Le prédicateur serait maintenant un spirituel sans autre autorité que celle qui lui viendrait de sa mission d'Église, de sa science de l'Évangile et de la pratique manifeste de l'imitation des apôtres. On peut estimer que cette révolution silencieuse a montré plus d'efficacité, à la longue, pour spiritualiser la diffusion du message de l'Église qu'une protestation, stérile et d'ailleurs psychologiquement impensable au début du XIII[e] siècle, contre le

principale, son œuvre essentielle de pasteur; celle que représentaient également les termes, à chaque instant employés l'un pour l'autre, de « docteur » et de « prédicateur » [...] En sorte que l'*ordo praedicatorum* s'identifiait, selon la tradition unanime, avec l'*ordo doctorum* et l'*ordo episcoporum* » (t. II, p. 10).

système contemporain de guerre sainte et de coercition civile en matière de croyance (t. I, p. 305).

La vie des nouveaux prêcheurs était donc « apostolique » à plus d'un titre. Elle l'était parce qu'elle était pauvre, mendiante, itinérante, comme celle des apôtres. Mais ce n'est pas cette pauvreté qui authentifiait la parole des prédicateurs. C'était leur mission, reçue de l' « Apostolique », comme l'appellera toujours Raymond Lulle au XIII[e] siècle, c'est-à-dire du pape, successeur du chef des apôtres et qui est l'Apostolique par excellence. A ce titre aussi, et d'abord, la vie des prêcheurs était elle aussi « apostolique ».

Notre doux Père, et notre consolateur.

Habitués aux évocations grandioses que le mot même de croisade nous suggère toujours et qu'un certain patriotisme d'Église a accentuées encore dans beaucoup de manuels ou de discours, peut-être nous faisons-nous de la croisade une idée quelque peu adoucie. La croisade de l'Albigeois, elle, n'a pas été tendre. Si peu tendre qu'à en juger par les résultats qui peuvent lui être certainement attribués, elle n'aurait, semble-t-il, atteint d'autre but que de durcir le sentiment d'animosité des « méridionaux » contre les gens du Nord dont la croisade était principalement composée. Simon de Montfort, ce beau et très chrétien seigneur d'Ile-de-France, bien qu'il fût lui-même « catholique convaincu » (t. I, p. 279), bien qu'il se fût détourné noblement de la quatrième croisade dès qu'il eut « compris qu'on la détournait de son but de chrétienté » (*id.*), demeura un chef de croisade « brutal, sinon cruel, envers ses ennemis » (t. I, p. 280). « Il fit brûler des hérétiques, traîner à la queue d'un cheval et pendre des traîtres, une fois même mutiler des prisonniers » (*id.*). Et il était loin d'être exceptionnel parmi les croisés. On peut se faire quelque idée de la croisade en Albigeois en évoquant ses premiers faits d'armes devant Béziers et Carcassonne! A Béziers « ce fut une épouvantable hécatombe. La relation officielle parle de vingt mille morts;

sept mille dans la seule église de la Madeleine, où s'était réfugiée une partie de la population. La voûte de la cathédrale croula dans les flammes. Le pays fut terrorisé. Une centaine de bourgs et de châteaux se vidèrent de leurs défenseurs ; on les occupa sans tarder. Le 1er août, les croisés arrivèrent devant Carcassonne, où s'était enfermé le vicomte. Deux semaines plus tard, l'inexpugnable cité devait capituler. Les habitants n'eurent la vie sauve qu'à condition de laisser tous leurs biens et de fuir nus dans la campagne. Le jeune Trencavel, tombé aux mains des croisés, ne tarda pas à mourir dans la tour où on le tenait prisonnier. A la fin du mois la croisade était maîtresse de la totalité de la vicomté de Béziers-Carcassonne » (t. I, p. 227).

Sans doute faut-il se souvenir que fréquemment « il s'agissait de peines coutumières ou d'atroces représailles » (*id.*), que « ces cruautés militaires n'avaient pas le caractère sadique des cruautés de ses adversaires (de Simon de Montfort), Raymond-Roger de Foix, Raymond de Termes, Bernard de Gazenac et sa femme Élise de Turenne, pour ne pas parler des autres », mais cette généralisation de la brutalité ne nous fait que mieux éprouver combien était étendu et profond le sentiment de la rancune, de la vengeance, de la haine. La haine appelle la haine, et le cercle, qui tend à se refermer sur l'enfer, est sans issue, si une bonne fois on ne cherche à en sortir en pardonnant, en renonçant à son propre droit, *a fortiori* à son propre prestige, en adoptant universellement le parti de la douceur du Christ. C'est ce que fit Dominique.

Nous l'appelons notre « doux Père ». Nous gardons le souvenir, que rapportèrent les témoins, de cette lumière intérieure qu'il reflétait sur son visage et dans son regard, nous parlons de son ministère de « consolation », mais que signifient cette douceur, ce beau visage paisible et lumineux, cette consolation, si nous ne voyons en quel contexte, du temps et des mœurs de la croisade, tout cela s'inscrit ?

S'il fut doux et pacifique, ce ne fut pas par manque d'adversité, ce fut au contraire contre l'adversité. Dominique n'a pas fui la Narbonnaise lorsque les croisés l'ont envahie. Resté presque seul, il s'y est au contraire maintenu plus que jamais. En dépit de la guerre, des massacres, bien qu'on le sût, malgré qu'il en eût,

du parti de la croisade, il ne cessa de parcourir le pays pendant sept ans, pieds nus, prêchant et mendiant. Il ne fuit pas

les moqueries, les humiliations, les contradictions, les violences. Elles ne lui manquent pas en ce pays dont l'hostilité contre les clercs caholiques s'est accrue depuis le déchaînements de la guerre. Un adversaire crache sur lui. D'autres lui jettent de la boue. *Il reçoit les injures comme un don et une grande récompense.* Aussi s'attarde-t-il plus volontiers à Carcassonne et dans son diocèse que dans le diocèse et la ville de Toulouse « parce que, dit-il, je trouve à Toulouse bien des gens qui m'honorent, tandis qu'au contraire, à Carcassonne, tout le monde me combat ». Il ne s'agit pas toujours de simples injures ou d'herbes sèches accrochées derrière son dos par moquerie. Les féodaux n'ont guère de scrupules à molester un clerc. Un jour on le menace de mort. Il répond : « Je ne suis pas digne de la gloire du martyre; je n'ai pas encore mérité cette fin. » Plus tard, on l'attend dans une embuscade pour s'emparer de lui. Est-ce au milieu du chemin qui le mène de Prouille à Fanjeaux, derrière le mamelon où s'érige la croix traditionnelle? Dominique s'en doute. Mais il s'avance, l'allure joyeuse, et il chante. Probablement l'*Ave maris Stella* ou le *Veni Creator* qu'il aime à dire dans les moments périlleux du voyage. Ce calme joyeux, cette intrépidité désarme les soldats. Ils le laissent passer et l'avouent à leurs commettants hérétiques, peut-être chevaliers de Fanjeaux. Ceux-ci, par cynisme, ou plutôt par l'un de ces retournements de la psychologie qui sont fréquents parmi les féodaux, en parlent à Dominique. N'a-t-il donc pas peur de la mort? Qu'aurait-il fait, s'il était tombé aux mains de ses ennemis? « Je vous aurais prié, répond-il, de ne pas me blesser mortellement tout de suite, mais de prolonger mon martyre en mutilant un par un tous mes membres. Ensuite de me faire passer sous les yeux les tronçons de ces membres coupés, de m'arracher alors les yeux, enfin de laisser le tronc baigner dans son sang ou de l'achever tout à fait. Ainsi, par une mort plus lente, je mériterais la couronne d'un plus grand martyre. »

Pesons ces mots au poids de l'expérience quotidienne de Dominique. Compagnon habituel des cisterciens, protégé des croisés, il risque tout. Guillaume de Roquefort vient d'assassiner sauvagement, simplement parce qu'ils sont de Cîteaux, l'abbé d'Eaunes et l'un de ses moines rencontrés en chemin par hasard. Le comte de Foix et son fils s'offrent chaque jour dans leur château le

spectacle de tortures atroces et longuement méditées, sur la personne de pèlerins croisés qu'ils ont attrapés sans armes sur la route, spécialement des prêtres (t. I, pp. 310-312).

Au milieu de toutes ces violences, et contre elles, Dominique est doux comme le Christ le fut : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*. Sa douceur n'est pas faite de douceâtrerie, mais au contraire d'une terrible et surprenante austérité. Cilice, chaîne de fer « qu'il a rivée autour de ses reins et qu'on ne détachera qu'après sa mort » (t. I, p. 309), privations de nourriture, il ne met pas de limites à cette mortification qui semble dépasser les forces de l'homme. Et sans doute les cathares traitent-ils aussi durement leur corps qui, selon leur religion dualiste, est l'héritage du principe du mal. Mais « l'amour de la croix du Christ ne peut-il inspirer une austérité plus décidée que la haine du parfait cathare pour la matière diabolique? » (t. I, p. 310). La Croix est l'arme de la victoire de Dominique et l'instrument de sa douceur et de sa paix. « Le sang qu'il a versé sur la route en allant en prédication est le gage de son succès » (*Id.*).

Quant au mot de « consolation » dont les témoins de sa vie font un si grand usage, nous aurions également tort de l'entendre au sens affadi et moderne du terme qui est d'ailleurs caractéristique d'une certaine piété. La consolation signifie-t-elle

des paroles douces et sensibles? L'expression d'un sentiment? Une lumière pour dénouer une difficulté d'intelligence ou d'action? Plutôt, car il est souvent parlé de consolation à propos de sermons, l'évocation de la présence des grandes réalités chrétiennes. L'appui aussi de son exemple et de sa charité vivante. Quand, en revenant un soir à Sainte-Sabine, Dominique trouve le jeune frère Jacques bouleversé et décidé à s'enfuir du couvent dès qu'on ouvrirait les portes après matines, il l'aborde de front. Ses paroles sont impuissantes. Le frère a déjà rejeté son habit. Alors, il se tait, il se prosterne et prie. Et le frère, tout en larmes, de tomber à ses pieds. Consoler, ce n'est pas endormir, ni même apaiser. C'est pour Dominique reconstituer les forces intérieures de ceux qui chancellent et leur rendre tout leur élan (t. II, pp. 292-293).

Par sa douceur et par son ministère de consolation, Dominique fut un homme éminemment évangélique. Ne nous lassons pas de mettre ce trait en haut relief, car c'est la vérité que la douceur est une grande, très grande, qualité chrétienne. Catherine de Sienne la présentera comme le fruit de toutes les vertus chrétiennes. Il est plus aisé et plus tentant de dénoncer l'erreur ou le péché en arguant du droit sacré de l'autorité qui les juge, de prendre les armes pour réduire l'incroyant ou le pécheur, de promulguer des lois pour empêcher le mal en faisant craindre les sanctions que celles-ci comportent, que de changer les cœurs par les moyens évangéliques que la grâce de Dieu ne rend jamais entièrement vains : *Bienheureux les pauvres car le Royaume de Dieu leur appartient, bienheureux les doux car ils posséderont la terre*. Cela est si tentant qu'à partir de 1233 quelques fils de saint Dominique prendront la tête de certaines opérations politico-religieuses que le saint patriarche avait toute sa vie refusées : « Il est incontestable qu'en 1233 le ministère d'un certain nombre de prêcheurs s'oriente nettement vers les fonctions politico-religieuses et inquisitoriales souhaitées par Grégoire IX, avec tout ce que cela comporte, y compris les bûchers d'hérétiques » (t. II, p. 339). Chez Dominique la douceur a vraiment quelque chose d'héroïque. Vivant dans un temps et un pays de croisades, plus tard d'inquisiteurs, il ne fut lui-même jamais ni croisé, ni inquisiteur (t. I, pp. 291 et 305). Nous comprenons même à certains signes que, tout en étant nécessairement du parti de la croisade qui était celui de la chrétienté, il se garda de trop se mêler aux croisés. « Pas un seul document ne permet de penser que Dominique ait collaboré à la croisade » (t. I, p. 294), d'aucune manière, même permise à un clerc[9]. Dominique n'eut qu'un seul glaive, celui de sa douceur, de son humilité de mendiant, de sa parole vraiment chrétienne et apostolique.

9. C'est peut-être grâce à cette attitude que son œuvre put durer. Lorsque Dominique revint de Rome en 1216 et constata l'animosité des habitants de Toulouse pour l'occupant Simon de Montfort, il « put se féliciter de ne devoir son installation dans la ville qu'à la générosité d'un bourgeois de Toulouse et se sentit plus décidé que jamais à tenir son ministère à l'écart de la croisade » (t. II, p. 33).

Un chanoine.

Enfin, un dernier trait est caractéristique de Dominique : c'est son attachement à la tradition. Attachement pourtant est trop peu dire. Dominique est essentiellement un homme d'Église et un homme de tradition. Il est né, non dans le pays de l'hérésie, mais au delà des Pyrénées dans un pays où la ferveur de la reconquête, et de la restauration religieuse sur les terres nouvellement reconquises, est fondée sur un sentiment d'indéfectible attachement à l'Église et renforce encore ce sentiment. Au surplus Dominique, grâce à sa famille, entra très tôt dans la cléricature. Dès qu'il eut cinq ou six ans, apprenant la lecture et l'écriture auprès de son oncle archiprêtre, il apprenait aussi les cérémonies d'Église et vivait avec les hommes d'Église déjà comme l'un d'eux. Il ne les quittera pratiquement jamais.

Mais il y a plus. A vingt ans Diègue invite Dominique à entrer non pas dans la solitude du désert ou d'un monastère, mais dans un chapitre réformé de chanoines. Il ne pouvait être placé davantage « au cœur de l'Église » et de sa tradition. Qu'était-ce en effet que ce chapitre? A la fois la communauté régulière des prêtres de la cathédrale, le sénat et le conseil de l'évêque, responsable de son élection, un haut-lieu religieux du diocèse, un centre de vie liturgique, ordinairement plus importante et plus solennelle que dans les monastères, un foyer de vie spirituelle, une école et un lieu de rencontres intellectuelles, enfin un centre de pastorale. Pour l'évêque, réformer son chapitre, c'était en ce temps-là réformer peu à peu tout son clergé et tout son diocèse, lui donner ferveur spirituelle, vie intellectuelle et élan apostolique. Dominique a mené la vie canoniale à l'ombre de la cathédrale de son évêque et à l'intérieur de celle-ci pendant plus de douze ans. Il est et il demeure essentiellement chanoine du chapitre réformé d'Osma, c'est-à-dire prêtre menant la vie commune et religieuse avec ses pairs, comme l'avait voulu Grégoire VII, lorsque deux siècles plus tôt il lança l'appel qui inaugura la réforme : l'appel du « retour aux sources, à l'Église primitive, à l'exemple des apôtres » (t. I, p. 95), au Cénacle de Jérusalem (cf. Ac 4, 32).

Une certaine manière, assez facile, de présenter saint Dominique comme un pur « spirituel » et une sorte de prophète, fait parfois bon marché de tout cet aspect de sa vie où tout se déroule naturellement, spontanément, aisément, en conformité à tous les canons des conciles. Dominique assurément est un « spirituel », et rarement il y en eut de si grands, mais il n'est pas un spirituel isolé qui invente en quelque sorte sa tradition. Dominique est un homme d'Église, un homme de la grande Tradition, qui vit au centre de son Église particulière, à la cathédrale, près de l'évêque qui est son ami ; il est spirituel précisément à force d'intérioriser, avec la grâce de Dieu, cet immense héritage de vie chrétienne et sacerdotale, lentement organisé ou réglé par les conciles.

C'est précisément parce qu'il est homme d'Église qu'il peut se permettre toutes les audaces. Il est assez enraciné au cœur de l'Église pour que sa vie spirituelle n'ait rien à craindre d'emprunter certain style extérieur de vie, là où ce fut nécessaire, aux cathares, aux vaudois, ou à d'autres prédicants hérétiques. Les faux spirituels s'y trompent et s'y tromperont toujours. Mais Dominique, le saint chanoine, ne fait qu'adapter sa vie ecclésiastique, avec une aisance et une sûreté en quelque manière infaillibles, aux circonstances qu'il traverse et aux hommes avec qui il converse. L'Évangile pour Dominique n'est pas un texte isolé que chacun peut lire en privé à sa façon et pour ses besoins personnels; c'est une Parole vivante avec laquelle il est en communion de vie en ce grand corps qui depuis le Christ, les apôtres, les évêques et jusqu'à son évêque et jusqu'à lui-même qui est si lié à son évêque, s'organise dans l'unité de l'Esprit-Saint. Depuis sa prime enfance l'Église est en quelque sorte pour Dominique son lieu naturel. Que ce soit chez son oncle archiprêtre, au chapitre d'Osma, parmi les conseillers ecclésiastiques de la cour au Danemark, chez l'évêque Foulques de Toulouse, à la curie romaine auprès des cardinaux et des papes qui en feront leur ami, Dominique se sent chez lui et ses relations sont tout aisées. Il inspirera une telle confiance à la papauté que celle-ci en 1220 le chargera entièrement de la « Prédication » de Lombardie. Pour mesurer l'importance de cette décision pontificale, il faut se souvenir que jusqu'à cette date l'Ordre de Cîteaux avait pratiquement le monopole des grandes entreprises missionnaires

de l'Église. En 1206, lorsque Diègue et Dominique entrent dans la « Prédication », c'est-à-dire la mission de Narbonnaise, le légat et chef de la mission est cistercien et la « Prédication » elle-même est à peu près totalement cistercienne. C'est l'Ordre de Cîteaux qui, en tous cas, cherche les prédicateurs. En 1220, c'est Dominique qui recrute dans tous les Ordres : augustins, bénédictins, cisterciens (t. II, p. 239) et naturellement parmi ses frères.

> Les rôles sont donc renversés. Dirons-nous que c'est un signe des temps et que dès 1220, comme il en sera effectivement dans la suite, le premier des ordres mendiants se trouve substitué pour les grandes tâches d'évangélisation à l'ordre de Cîteaux qu'on avait vu présent partout depuis le XII^e^ siècle ? Il serait exagéré de le dire. En 1220, et pour plusieurs années encore, l'immense armée des cisterciens demeurera, aux yeux des papes comme en réalité, le réservoir principal des forces missionnaires de l'Église, auquel on puisera en toutes circonstances. Il est manifeste pourtant que le 22 mai 1220, pour une mission capitale, l'ordre de saint Dominique occupe une place qu'on aurait confiée quelques années plus tôt à l'ordre de Cîteaux. Témoignage éclatant de la confiance et des espoirs étendus que mettent en lui le pape et la curie (t. II, p. 240).

En peu d'années, saint Dominique est devenu vicaire de la papauté pour les tâches missionnaires de celle-ci. Il n'avait pas pour autant abandonné la vie canoniale. Celle-ci, au contraire va se trouver exaucée et en quelque sorte consacrée dans l'Ordre qu'il vient de fonder.

En marge d'un ouvrage.

Beaucoup de choses seraient encore à relever dans le bel ouvrage du P. Vicaire. Mais un article n'y suffirait pas. Et puisque nous aimons beaucoup cette biographie, il nous sera permis, en terminant, de relever de brèves et matérielles critiques, formulées très rarement d'ailleurs, en marge du livre et qui, peut-être, serviront à une édition ultérieure.

Tout d'abord, nous avons regretté l'absence d'une carte des

déplacements de Dominique. L'ouvrage nous offre trois cartes : L'Espagne, l'Albigeois, et l'Italie, « de saint Dominique ». Ces cartes, très précieuses, quoique schématiques et purement géographiques, aiguisent nos désirs et nous laissent sur notre faim. N'aurait-il pas été possible de nous donner une carte synthétique et totale des voyages et de l'apostolat de Dominique. Fort souvent le texte ne ménage pas les détails sur les chemins qu'emprunte Dominique. Et ordinairement aussi, il est relativement aisé de tracer le chemin parcouru puisque Dominique suivait les routes romaines, qui étaient encore les seules grandes voies de communication à l'époque, et dont nous possédons des cartes très exactes (par exemple dans Darembert et Saglio). Muni de ces renseignements, le cartographe n'aurait-il pu figurer sur une carte le tracé des voyages et les différentes dates des séjours ou des escales de Dominique ?

De la même façon nous aurions aimé qu'un appendice nous donnât une chronologie complète. L'ouvrage a l'immense mérite de nous donner un index analytique et onomastique très bien fait et très utile : il y manque un résumé chronologique, année par année. Ce résumé eût été facile à faire tant sont précises les datations du P. Vicaire en son texte. Mais justement cette précision qui va si souvent non seulement jusqu'à la saison, mais jusqu'au mois, à la semaine, et fréquemment jusqu'au jour, omet aussi souvent de nous rappeler l'année où le récit se situe et l'on a beaucoup de peine à la retrouver. Un index chronologique eût été utile.

Enfin deux remarques de détail. Le P. Vicaire reprend pour l'explication de la *Règle de saint Augustin* l'exégèse du P. Mandonnet « asez généralement repoussée par les critiques » (t. I, p. 93). Puisqu'il en est ainsi, peut-être faudrait-il sur ce point refaire nos conceptions. Après beaucoup d'autres, nous avons lu récemment, dans une thèse encore inédite, une explication qui semble devoir donner plus de satisfaction (Thèse de Mlle Catherine Capelle, soutenue à l'Université de Strasbourg, sur *Le vœu d'obéissance des origines au XII^e siècle*).

Il nous semble, en second lieu, que bien qu'étant purement historiques, les pages du P. Vicaire sur l'obligation « sous peine de péché (t. II, p. 210) auraient gagné, sur ce point important de

nos constitutions, à connaître l'étude théologique du P. I. Tonneau sur *Les lois purement pénales et la morale de l'obligation*[10].

Images de saint Dominique.

Pour ne pas en rester à ces très légères critiques, qui d'ailleurs révèlent assez, nous l'espérons, notre amour de l'œuvre accomplie, parlons du livre des éditions Desclée de Brouwer. Ici le mérite des belles photographies revient à leur auteur, Léonard von Matt, dont on connaît déjà les admirables albums sur François d'Assise et Ignace de Loyola. Celui-ci n'est pas moins réussi — encore qu'à notre avis, l'opérateur a un peu abusé des photos « modernes » (photo de couverture, photos 32, 58, 121, 132, 139, 140, 141, 142) — et l'ensemble est admirable. On aurait d'ailleurs tort de penser que ce livre n'offre qu'une simple illustration de « l'histoire ». Il offre davantage. Ou du moins, l'illustration enseigne d'une façon toute nouvelle. Et il n'est que de lire le texte et les légendes du P. Vicaire auprès de ces belles photographies pour voir de quelle façon cette vie de notre patriarche nous est de nouvau révélée. Les admirables restes des couvents de la vallée du Douro, au milieu desquels vécut Dominique enfant, ne peuvent être décrits et il est important de les voir pour se représenter Dominique au milieu de ces bâtisses. Il est émouvant d'apercevoir, parmi les livres que nous possédons encore de la bibliothèque d'Osma, le missel sur lequel notre « saint a chanté la messe! » (p. 62). Émouvant aussi de voir la très jolie sculpture de Saint-Jacques d'Osma qui nous évoque mieux que n'importe quelle description le voyage de Diègue et de Dominique au Danemark. Sur les cathares, nous avons également quelques souvenirs, extrêmement intéressants : un cimetière cathare, près de Castres, une gravure, une sculpture et une grotte. Enfin, si l'iconographie concernant la mission de Narbonnaise, les séjours à la Curie, les fondations, est plus connue, elle n'en est pas moins extrêmement précieuse et intéressante. De tout cela, nous ne saurions assez remercier le P. Vicaire. Jamais nous n'avions si bien « vu » Dominique, l'apostolique.

A.-M. Henry, O. P.

10. *Rev. des Sc. phil. et théol.*, 1956, XXXVI, pp. 30-51.

LES LIVRES

LA VIE RELIGIEUSE

Louis J. LEKAI, S.O. Cist. : *Les Moines Blancs. Histoire de l'Ordre de Cîteaux.* Éd. du Seuil, Paris, 1957; 384 pp.; 750 fr.

Ce livre est la traduction d'un ouvrage publié en Amérique sur l'Ordre de Cîteaux, *The White Monks,* dont une recension a été faite dans cette revue (*La Vie Spirituelle,* octobre 1955, pp. 322-323).

Nous nous bornerons à faire quelques remarques relatives à la présentation de cet ouvrage à un public de langue française. L'auteur a apporté quelques modifications à son livre, dont la plus heureuse est un aperçu de l'histoire des Trappistes qui sont si connus en nos pays. Il a aussi tenu compte des travaux du professeur Leflène sur les premiers documents législatifs de Cîteaux et nous a donné la traduction, par le professeur, du Petit Exorde et de la Charte de charité, en appendice.

Si ces quelques adaptations furent faites, nous nous permettons de demander à l'auteur et aussi aux traductrices pourquoi ils ne sont pas allés plus avant. En effet si les chapitres qui forment la première partie de ce livre, *Étude historique,* nous semblent remarquables de vérité et de nuances, ceux qui en forment la seconde partie, *Culture cistercienne,* nous semblent beaucoup moins au point pour des lecteurs de langue française. En effet, nous assistons depuis une dizaine d'années, grâce aux travaux de Dom J. Leclercq, de Dom Déchanet, du P. Dimier, du P. Bouyer et d'autres, à une redécouverte de ce que fut le milieu monastique du Moyen-Age, de ce qui constitue la tradition monastique *dans sa vie même,* et cela nous a rendus quelque peu difficiles. D'autre part, il y a actuellement dans l'Ordre de Cîteaux un renouveau spirituel qui n'est pas sans avoir déjà donné ses fruits connus du grand public et surtout des nombreux amis et admirateurs des cisterciens. Nous nous étonnons donc que les chapitres consacrés à ce fond de vie cistercienne soient si courts, s'arrêtant à la Révolution et n'ayant que quelques lignes pour l'actualité. Et, d'autre part, ils ne nous donnent pas le meilleur des études récentes. Ceci serait d'autant plus utile que bientôt les premiers volumes des « auteurs cisterciens », série annexe de « Sources chrétiennes », seront à notre disposition. Relevons aussi que les omissions dans les chapitres se retrouvent dans les notes bibliographiques qui s'y rapportent. Il est dommage de donner à des lecteurs désireux de prolonger leur lecture des indications d'ouvrages étrangers ou savants qui leur seront inaccessibles alors que sont oubliés : *Paix, clarté et joie : les beaux noms des monastères de Cîteaux en France,* du P. Dimier, comme ses biographies sur les moines savoyards, le bel album sur *Sénanque,* aux Éditions du Cerf, l'ouvrage de H.-P. Eydoux, *L'architec*

ture des églises cisterciennes d'Allemagne; et nous pourrions en ajouter d'autres. Il y avait là, nous semble-t-il, une excellente occasion de rendre profitable un très bon manuel unique en langue française, et il est dommage qu'elle ait été en partie manquée. Souhaitons que, dès que faire se pourra, ce livre soit ce qu'il doit être : une introduction non seulement à l'histoire de Cîteaux, mais aussi à son idéal si beau, si attirant et si actuel, parce que profondément marqué de la simplicité évangélique.

Cîteaux a trop à nous apporter pour que nous ne soyons pas exigeants pour qui veut nous aider à le découvrir et c'est la raison qui a motivé les remarques que nous avons cru devoir faire.

PIERRE FRANCESCHINI.

P.-S. — Une erreur de traduction a fait écrire p. 55, 4e ligne : « auparavant » au lieu de « plus tard », ce qui a rendu la phrase proprement inintelligible par ce contresens.

Vocation cistercienne. La Trappe et son mystère, par un moine de Notre-Dame de Timadeuc, par Bréhan-Loudéac (Morbihan). 56 pp.; 300 fr.

A celui qui veut connaître l'abbaye cistercienne autrement qu'en touriste ou en visiteur de passage, autrement aussi qu'en intellectuel ou en historien spécialiste, cette modeste brochure présente l'essentiel de ce qui est à savoir. « Un moine » de Notre-Dame de Timadeuc, en Bretagne, y parle, dans l'abondance de son cœur cistercien, non de défrichages, de grands travaux ruraux ou de construction — encore que le travail manuel n'y soit pas oublié — mais de vie contemplative, de prière, d'office, de vie commune et fraternelle, de silence, bref, de tout trait qui concourt à parfaire le dessin de la vocation cistercienne. En toute simplicité aussi, l'auteur montre la place du cistercien, et, en particulier, celle du trappiste, à l'intérieur de la vocation monastique.

Ce petit livre servira magnifiquement son but : « faire entendre « au cœur des jeunes » cet appel de l'Amour à l'amour qu'est la vocation cistercienne. » Nul doute également qu'il servira à faire mieux comprendre à beaucoup de chrétiens, voire à des prêtres, des religieux ou religieuses, une vocation mal connue.

Un catalogue des abbayes de moines et de moniales, cisterciennes s.o., de langue française termine le volume.

A.-M. H.

KATHRYN HULME : *Au risque de se perdre.* Éd. Stock, Paris, 1957; 272 pp.; 750 fr.

Il s'agit de l'histoire d'une jeune fille belge qui entre dans une congrégation de religieuses infirmières, exerce son état dans une clinique psychiatrique, puis dans une mission au Congo, et finit par quitter la vie religieuse.

« Roman », est-il indiqué sur la couverture; mais au dos de cette même couverture l'éditeur a cru utile d'affirmer que « c'est une histoire vraie, racontée avec un accent qui ne trompe pas ». Que croire ? Renseignements pris, ce récit est l'œuvre d'une romancière américaine, récemment convertie du protestantisme au catholicisme sous l'influence d'une infirmière belge, qui a été religieuse dans une Congrégation missionnaire de son pays du 20 août 1927 (date de sa profession) au 6 août 1944 (date de son indult de sécularisation).

Il n'est guère possible de faire le tri entre ce que la romancière a ajouté aux confidences que lui a faites son amie sur ses dix-sept ans de vie religieuse. Mais c'est bien un roman qu'on nous présente, et pour autant l'histoire qu'on nous raconte est aussi vraie que les « histoires vraies » de *Confidences* ou autre littérature sentimentale que dévorent, hélas ! tant de lectrices.

Cela pourrait, à la rigueur, se faire accepter si la vie religieuse qui nous est ainsi décrite dans le menu n'était scandaleuse d'inexactitude — dans les détails de sa pratique comme dans son esprit — et que cette caricature difforme ne contribuera que trop à renforcer les préjugés les plus éculés contre les religieuses.

La vie religieuse s'y trouve présentée par la Mère Générale elle-même comme « une vie contre nature » (p. 25) et la perfection paraît se résumer à la lettre de la Règle. Les religieuses ne sont que des « Règles vivantes », des automates sans cœur ni humanité, mais éperdues d'une admiration infantile pour la Mère Générale. Par contre, la religieuse dont on nous raconte la vie est une héroïne touchante : une héroïne de mélodrame. La scène du départ de la religieuse, quittant la mission du Congo pour rejoindre la Maison-Mère à de quoi faire verser des larmes aux crocodiles du fleuve voisin :

« Ses boys avaient transformé son compartiment du train-paquebot en chambre nuptiale. Murs, plafonds, banquettes étaient complètement recouverts de fleurs blanches : orchidées, azalées et toutes les variétés imaginables de bégonias. De grandes guirlandes de wistaria pendaient dans chaque angle, des cadeaux cachés sous les fleurs. Le sol était encombré de grands couffins d'indigènes, pleins de mangues soigneusement choisies, de chirimoyas, de papayes, de goyaves, d'avocats, le tout surmonté de régimes de ces bananes grosses comme le petit doigt, ses préférées, appelées bikita » (p. 207).

C'est qu'on l'aime, cette religieuse. Elle s'aime surtout beaucoup elle-même.

Quoi qu'il en soit de la vérité des dix-sept ans de vie religieuse telle que cette infirmière les a réellement vécus; quoi qu'il en soit du récit qu'elle a pu en faire à son amie la romancière et quoi qu'il en soit de l'imagination facile et attendrissante de cette dernière, la religieuse qui nous est présentée vit dans une caricature de vie religieuse. Qui plus est, elle n'a pas la vocation. Cela saute aux yeux qui savent lire : de son entrée à sa sortie, tout est équivoque ou faux, dans ses motivations comme dans son comportement. Elle semble elle-même le reconnaître quand elle écrit, en s'adressant à elle-même : « Tu marches, tu parles, tu écris même comme une religieuse. Mais tu n'en es pas une, pas encore. La discipline t'en a donné l'apparence, mais sous cette coquille trompeuse continuent à prospérer orgueil et vanité, attachement au monde et amour-propre » (p. 143).

Ce qui la décide définitivement à quitter l'état religieux c'est, selon son propre aveu, une question de nourriture (p. 255) et plus encore, semble-t-il, son impossibilité de se refuser à la haine à l'égard des Allemands occupant son pays (pp. 244-248). Cela n'est pas seulement sortir de la vie religieuse, mais aussi de l'Évangile.

Bref, le lecteur qui n'est pas trop naïf est soulagé de voir cette pitoyable « héroïne » quitter enfin un état de vie pour lequel elle n'avait pas la vocation et qu'elle n'a jamais compris ni vécu en vérité. Mais on se demande quel intérêt peut avoir un tel livre. Il intéressera peut-être les psychiatres qui y verront la description imaginaire et naïve — car ce n'était pas certes l'intention de l'auteur — du développement d'une grave névrose de caractère, fourvoyée dans la vie religieuse.

A. Plé.

Memento canonique sur le noviciat et la profession religieuse, suivi d'un appendice concernant les *Instituts séculiers* par Dom Pierre Minard, O.S.B. Éd. Fides, Montréal et Paris, 5, rue Rousselet, 1957; 124 pp.

L'auteur du présent memento précise dans un avant-propos fort judicieux les limites de son travail

fournir aux maîtres et maîtresses des novices un condensé commode des dispositions du Droit canonique en leur dernier état dans les affaires concernant leur charge. Il dit explicitement que cet aspect de leurs fonctions n'est ni le seul, ni le principal. Il prévient par là les objections qui auraient pu être faites.

Tel quel et avec ces strictes limites, notre memento canonique rendra des services certains. Il est bref, concis, suffisant pour trancher les cas courants. Il ne craint pas d'ailleurs de prendre position en certaines affaires qui admettraient la discussion. Il le fait de façon heureuse. Ainsi des familles religieuses croyaient devoir recourir au Saint-Siège pour toute prise d'habit de sujets venus du protestantisme ou d'une communauté schismatique. Elles aimeront savoir que, selon notre memento, ce recours est exigé seulement pour les sujets qui avaient adhéré à l'hérésie ou au schisme par conversion personnelle. Ceux qui y avaient simplement été baptisés par tradition familiale et y étaient demeurés par fidélité à ce baptême et à cette tradition peuvent, après leur abjuration, être reçus au seul jugement de la famille religieuse qui les accueille (par. 9). De même aime-t-on constater que le privilège des vœux solennels, de lever pour les clercs, avant la réception des Ordres sacrés, l'irrégularité attachée à une naissance illégitime, entraîne cette conséquence que la famille religieuse peut juger et délibérer du cas de plein droit et sans solliciter de dispense avant l'admission au noviciat (par. 25). Ces positions sont intéressantes et valaient d'être précisées.

On remarquera aussi, au sujet des maîtres des novices et de la direction spirituelle qui entre normalement dans leurs attributions, une phrase comme celle-ci qui étonnera certains, mais qui peut revendiquer de très solides traditions :

« La dernière ligne (du canon 530, par. 2) ne veut certainement pas limiter, dans l'intention du Code, la direction aux supérieurs prêtres; les maîtres des novices laïcs et les maîtresses des novices ont les mêmes devoirs que leurs collègues prêtres et les mêmes droits en ce qui concerne la formation spirituelle de leurs novices, qui ne peut se faire sans la direction de conscience. »

A force d'être condensé et de se limiter aux aspects canoniques de l'état religieux, notre memento risque d'être, ici ou là, décidément trop court. Par exemple, sur le sujet difficile de l'obligation des Règles et Constitutions (par. 124), on pensera que le complet silence sur la forme d'obligation *ad poenam tantum* rend ce paragraphe abstrait, irréel, et presque faux par insuffisance (au moins pour les familles religieuses qui vivent sous ce régime). Sans doute aussi aurait-il été bon que fût signalée quelque part la diversité des statuts juridiques pour l'état de perfection. Quelques considérations sur les grandes Règles traditionnelles et leur valeur juridique propre, sur les « Constitutions » et leur situation dans le droit des religieux n'auraient pas été déplacées dans cette petite édition.

Peut-être est-ce trop demander cependant à un simple « memento » canonique. Il a opté pour n'être qu'un livret pratique, de consultation rapide, pour régler les cas courants que rencontrent les Pères maîtres. Dans cette ligne, son but est atteint, et très bien atteint.

J. B.

L. Th. LORIÉ : *Spiritual Terminology in the Latin Translations of the* Vita Antonii, *with reference to fourth and fifth Century monastic literature*. Latinitas Christianorum Primaeva, 11. Dekker et von de Vegt, Nijmegen, 1955; 178 pp.; 8,90 fl.

La *Vita Antonii* de saint Athanase a connu un très vif succès dans l'É-

glise ancienne et fut de bonne heure traduite en latin. Nous en possédons deux versions, l'une due à Evagre, qui est de 376 environ, l'autre encore plus ancienne. Le P. Lorié s'est proposé d'analyser la terminologie spirituelle des deux versions, de déceler le sens des mots comme *monachus, frater, eremus, stabilitas,* etc., et de les comparer avec le terme grec originel. Il prolonge quelque peu son enquête et étudie le sens de ces termes chez Jérôme, Augustin, Cassien, Benoît.

Il est évident que la vie monastique et les expériences mystiques, plus fréquentes dans ces milieux, ont exigé la création d'un vocabulaire spirituel qui n'existait pas auparavant. De même, au sein du milieu monastique, certains mots ont pris un sens spécial. Par exemple, tandis que pour Tertullien *mundus* ou *saeculum* désignent le monde païen, ces mêmes mots finissent par désigner pour les moines les milieux non monastiques même chrétiens, etc.

Le P. Lorié croit même pouvoir affirmer en conclusion que la comparaison des deux versions avec l'original grec révèle une différence d'orientation, dès les débuts, entre la conception orientale de la vie monastique et celle d'Occident. La conception latine serait moins intéressée par ce qui est personnel, individuel et objectif et mettrait l'accent sur ce qui est social et objectif.

F. R.

MARIAGE ET CÉLIBAT

A.-M. HENRY, o. p. : *Morale et Vie conjugale.* Préface par A.-M. Carré, o.p. Éd. du Cerf, Paris, 1957; 240 pp.

Dans un des chapitres de ce livre les plus délicats à traiter, c'est toute la morale qui transparaît en son vrai visage, plus saint et plus beau que ses communes caricatures, sinon toujours plus facilement abordable. Il fallait quelque magnanimité, en même temps qu'un grand tact, pour demeurer à hauteur de la tâche; le P. Henry a manifesté qu'il les possédait.

Si notre morale n'était pas en connexion directe et étroite avec notre vie théologale, elle ne mériterait pas le nom de chrétienne. Mais s'il n'est pas venu nous créer des obligations morales nouvelles, que nous n'aurions nullement reçues lorsque Dieu nous créa à son image, le Christ est venu nous révéler à nous-mêmes et nous donner avec sa grâce la vie éternelle qui allait surnaturaliser tous nos actes humains. La vie conjugale devrait être replacée dans ce dynamisme de la grâce qui nous achemine à notre condition céleste.

Cette animation divine qui est nôtre se trouve de fait inséparable d'une croissance naturelle : notre éthique serait défigurée si elle n'exprimait la loi de croissance d'une créature à la fois spirituelle et corporelle, qui ne réalise ses virtualités que progressivement. C'est ce double dynamisme, naturel et surnaturel, que méconnaît une morale toute composée d'interdits définis une fois pour toutes, comme en un code pénal qu'il s'agirait d'appliquer ensuite à la lettre.

Avec un grand respect des conséquences que ses principes engagent en la matière, le P. Henry ne craint pas de revenir à une conception forte et saine de la *vertu,* dont le propre consiste « à mettre dans nos facultés et dans nos actes le bon ordre d'une intelligence moralement droite » (p. 100), ce qui ne va pas sans prudence, c'est-à-dire sans « intelligence de cette harmonie intérieure que la vertu doit fournir » (p. 101). Dans c

contexte la morale ne se définit absolument pas par la loi, surtout si l'on accepte imprudemment de limiter celle-ci à un système de défenses cernant le petit champ du licite dans les frontières de l'illicite. Avec la grâce, la loi constitue un des moyens dont Dieu se sert pour nous aider à bien vivre, c'est-à-dire à être moral. Le véritable problème est de croître en amour et en sagesse, de toujours progresser vers Dieu, avec toutes les ressources qu'il offre à chacun de nous pour l'atteindre. La loi est là pour éclairer notre route, et la grâce pour nous aider à vaincre l'obstacle en conférant tout à la fois à notre progression valeur pour la vie éternelle.

En nul autre domaine on ne saurait moins impunément oublier que notre morale est une *morale de vie*, c'est-à-dire de croissance organique, de tout l'être, sur tous les plans. La chasteté de l'adulte n'est pas celle de l'enfant; celle d'un époux n'est pas identique à celle du célibataire ou à celle du religieux. Toute vertu, au surplus, doit croître avec l'amour, et selon l'état de vie et la condition en ce monde du sujet moral.

Morale de vie, mais aussi *morale de grâce* : autre aspect d'une morale d'amour, d'un amour surnaturalisé en Jésus-Christ. Notre destinée immortelle se trouve, en effet, liée à ce que sont en nous la foi, l'espérance et la charité, par lesquelles nous sommes unis au Dieu vivant et transcendant qui nous attend.

Dans notre morale ainsi entendue, toutes nos puissances — sensibles, rationnelles, volontaires, spirituelles — seront intégrées. C'est dire que les tensions ne s'épuiseront pas en nous en de vains conflits auxquels on ne se déroberait que par un manichéisme aussi faux qu'impitoyable. Ces tensions serviront plutôt au progrès de tout l'être vers sa fin, dans une nécessaire quoique difficile coordination; dans une fructueuse coopération où chaque partie est à sa place, en toute sagesse, c'est-à-dire en toute prudence. La connexion des vertus, sur laquelle le P. Henry a raison d'insister, impose alors son évidence et le terme même de *vertu* signifie moins la lutte contre les tendances que leur aménagement judicieux et souple, aisé et finalement joyeux, bienfaisant à coup sûr et parfaitement chrétien, parce que d'abord parfaitement humain, c'est-à-dire libre et raisonnable, avec la grâce de Dieu.

Avec des principes aussi sûrs de théologie, l'auteur peut se risquer dans les difficultés de la vie conjugale. Il cherche alors aussi peu à se substituer indûment à la conscience des époux qu'à se dérober systématiquement devant tout problème concret. Simplement, par les mises en place qu'il opère, par les perspectives qu'il ouvre, par les rapprochements qu'il effectue non sans à-propos avec les autres composantes d'une spiritualité chrétienne, il donne aux époux un guide sûr et réaliste, d'un réalisme chrétien, pour leur permettre de faire progresser, ensemble, leur vie de grâce par et dans leur vie conjugale. Rien de tout à fait neuf sans doute, et pourtant tout cela avait besoin d'être précisé ou rappelé dans un texte accessible, pour la formation de jugements prudentiels au milieu des erreurs du siècle. Achevons avec l'auteur : « Il n'y a pas d'autre issue vers le bonheur, y compris celui des époux, que la voie ouverte par l'évangile des béatitudes et dans laquelle le Saint-Esprit nous fait entrer, par les vertus et les dons qu'il dispose en notre cœur. »

Fr. Lepargneur.

A. KRIEKEMANS : *Préparation au mariage et à la famille*. Traduit du néerlandais par Cécile Seresia. Casterman, Paris, 1957; 217 pp.; 450 fr.

La forme de cet ouvrage est d'une austérité et d'une lourdeur qu'on ne peut guère attribuer au seul fait qu'il

est traduit d'une langue germanique : l'auteur n'a visiblement pas cherché à offrir au grand public une lecture agréable, mais à lui présenter de façon concise le fruit de sa vaste érudition (il est professeur de psychologie à l'Université de Louvain) comme aussi de son expérience personnelle — on peut l'imaginer — de père de famille. Cela donne un résultat assez composite. Le début de l'ouvrage se présente de façon plutôt scientifique par une étude sur *le sexe* envisagé, très à l'allemande, sous des éclairages successivement biologiques, psychanalytiques, sociologiques, psychogiques, existentialistes, sans parler d'un aperçu typologique; pour chacun de ces aspects nous avons en quelques lignes l'opinion des auteurs de langue allemande, anglaise ou française, qui ont étudié la question, présentation kaléidoscopique et parfois tout à fait incompréhensible (telle la page consacrée aux théories de Jung) pour le lecteur non initié. Par la suite, l'érudit, sans cesser complètement de citer ses auteurs et d'alourdir son texte d'abondantes notes, cède davantage la place à l'homme de cœur et de bon sens, simple observateur de la vie courante et désireux d'aider les jeunes, les fiancés, les époux, les parents à se comporter selon les normes de la raison, de la morale et de la religion chrétienne. C'est dans cet esprit que sont examinées successivement l'éducation sexuelle, la préparation au mariage, l'éducation fonctionnelle par la famille et la structure familiale, avec les relations entre eux des membres et même des hôtes du foyer. Le lecteur français qui aura le courage de vaincre l'obstacle de la présentation et du style trouvera dans tout ceci d'excellentes choses, ainsi qu'une bibliographie en diverses langues qui pourra rendre service aux spécialistes des questions familiales.

R. M.

Le célibat est-il un échec ? Réflexions et témoignages présentés par le R. P. A-M. Carré, o.p. Éd. Salvator, Mulhouse, 1957; 150 pp.

La lecture de ce livre collectif est décevante. Certes, il contient de bonnes choses et il pourra apporter quelque lumière et réconfort aux femmes célibataires. Mais on a trop souvent l'impression que les auteurs ont manqué de courage ou de pénétration pour regarder en face les multiples et redoutables difficultés du célibat non consacré.

Et cependant, la clé de tous ces problèmes nous est bien donnée par le P. Carré qui, dans sa présentation, écrit très justement que le célibat « peut être une manière humaine de vivre quand il est une manière chrétienne d'aimer » (p. 17). Mais ce principe général de solution n'est guère mis en œuvre dans les chapitres qui suivent, notamment dans les « Réflexions d'un médecin ». Manquent également le développement et les applications concrètes d'une orientation décisive, donnée aussi par le P. Carré, et qui consiste en « un véritable service dans l'Église » (p. 12). On aurait souhaité lire des suggestions et des expériences sur les multiples services dans l'Église qui s'offrent aux célibataires : service pratique de la charité fraternelle dans la paroisse, dans les mouvements catholiques ou séculiers, dans la vie professionnelle et civique.

Bref, cet ouvrage nous paraît un peu trop « facile », comme le sont, dans leur optimisme simpliste, les « digests » américains. Cela ne veut pas dire que ce genre de lectures soit néfaste; il ne fera quelque bien qu'à la catégorie la moins exigeante, mais peut-être la plus nombreuse, des femmes célibataires.

A. Plé.

HAGIOGRAPHIES ET BIOGRAPHIES

M.-D. PHILIPPE, O.P. : *Saint Thomas, docteur et témoin de Jésus.* Éd. Saint-Paul, Fribourg, 1956; 50 pp.; 2,80 fr. suisses.

Avec la pénétration et le don de synthèse qui lui son propres, le P. Marie-Dominique Philippe montre comment saint Thomas d'Aquin est vraiment, par sa vie et par sa doctrine, le disciple de Jésus, à l'imitation du Disciple bien-aimé. En Jésus, il a trouvé toute sagesse, toute lumière et tout amour, et il s'efforce de redire aux hommes le mystère du Seigneur incarné, crucifié et glorifié. L'essentiel de l'enseignement de saint Thomas sur le Verbe incarné est résumé ici.

M.-L. T.

NIKOS KAZANTZAKI : *Le Pauvre d'Assise.* Roman, Traduit du grec par Gisèle PRASSINOS et Pierre FRIDAS. Coll. « Feux croisés ». Éd. Plon, Paris, 1957; 371 pp.; 1.200 fr.

Dès l'abord le livre du grand écrivain grec recèle une équivoque : le titre fait croire que nous sommes en présence d'une biographie de saint François; le sous-titre « roman » cherche à nous détromper. Tout au long de la lecture, nous nous interrogeons pour savoir de quel côté pencher : il s'agit bien de la vie de François, racontée par le Frère Léon; celle-ci se déroule dans le paradis ombrien, au milieu des compagnons et des compagnes connus. L'auteur prend, d'autre part, de telles libertés avec l'histoire, avec la spiritualité franciscaine que nous nous trouvons en pleine création romanesque.

Kazantzaki, révélé au grand public par le beau roman *Le Christ recrucifié* et plus encore par le médiocre film *Celui qui doit mourir*, qui vient d'en être tiré, est un écrivain de grande envergure. Même s'il se complaît à mêler le sociologique au religieux, il a un souffle biblique, une finesse psychologique incontestables que nous retrouvons dans la présente œuvre. Celle-ci témoigne d'une recherche spirituelle qui souvent étonne, émeut et bouleverse. Tous les chemins de la terre conduisent aux hommes, dit-il, par exemple, pour aller à Dieu, il faut faire le saut.

Il serait facile de multiplier des trouvailles de l'auteur. Mais de là à reconnaître le François d'Assise de l'histoire, le chemin est long. Un long séjour à Assise a permis à Kazantzaki de méditer sur la vie spirituelle. A-t-il le droit de prêter ses réflexions au Petit Pauvre? Tout le problème est là. Jusqu'où peut aller, chez l'écrivain, la création romanesque, quand il s'agit d'un personnage historique, connu par des documents incontestables?

Il semble que la loi du minimum oblige le romancier à ne jamais contredire l'histoire, comme Kazantzaki se permet de le faire, en donnant une qualité érotique à l'amitié qui lia François à Claire. L'écrivain n'a jamais le droit de fausser la spiritualité d'un saint, quand celle-ci est clairement connue par les écrits laissés.

Si l'auteur a voulu réagir contre une certaine hagiographie dont nous connaissons les défauts, il faut bien avouer que le remède paraît plus grave que le mal. Aussi ne peut-on, sans grandes réserves, conseiller ce livre au public chrétien non averti, qui trouvera mieux pour connaître le Pauvre d'Assise.

P. HAMMAN, O.F.M.

Vies de saints pour les enfants.

Deux bonnes collections se donnent pour tâche de faire connaître aux jeunes les grandes figures du christianisme. Nous avons déjà parlé plusieurs fois de la collection « Nos amis les saints » (éditée par E.I.S.E., 46, rue de Charité, Lyon); la valeur de ses biographies est soulignée par une présentation impeccable. Il vient d'y paraître *Vincent de Paul, un saint d'avant-garde,* par Jean Guy (76 pp., broché : 300 fr., cartonné : 400 fr). Ce petit livre, riche de vie et de faits, montre le triomphe de Dieu en une âme qui, réticente tout d'abord, s'abandonne de plus en plus pleinement à lui. Un « petit porcher de rien du tout », discerné par un avocat de Dax, est acheminé vers la prêtrise, sans se rendre bien compte de ce qui lui est demandé. Mais la grâce œuvre en son âme; ni la captivité de Tunis, ni le voisinage d'une cour où règnent les mœurs faciles n'ont de prise sur lui, et toutes les misères de son temps trouvent près de lui un réconfort. Aumônier des galères, fondateur des Filles de la Charité, réformateur du clergé, il est un des prêtres les plus en vue de France, mais il sait que rien de vrai ne se fait sans une profonde vie intérieure, et c'est la leçon qu'il répète sans cesse à ses religieuses. Leçon que des jeunes, intéressés par le pittoresque de cette vie, en pourront dégager à leur tour.

Une collection plus récente, « L'histoire dorée pour nos enfants » (éditée par Caritas, 46-48, rue du Four, Paris), est aussi riche de promesses. Un des derniers livres parus est : *Saint Dominique, le champion de la vérité,* par Marie-Dominique Poinsenet. Les précédents ouvrages de la Mère Poinsenet nous ont familiarisés avec son érudition souriante où l'exact détail historique se coule en des phrases pleines de vie, bien faites pour attirer les jeunes. La vie de Dominique, père des Prêcheurs, est d'ailleurs par elle-même belle et séduisante; sa jeunesse studieuse, ses prédications dans le pays cathare, la fondation de l'Ordre qui portera son nom, les miracles qui accompagnent sa parole, ses vertus surtout : cet immense amour des âmes, cette bonté souriante, cette prière continuelle qui ont frappé tous ses contemporains... tout cela compose un récit attrayant qu'il faut chaudement recommander aux adolescents de douze à quinze ans (120 pp.; 300 fr. broché).

Dans la même collection, *Saint Jean, le baptiste et l'évangéliste,* par J. Guillemin (120 pp.; 300 fr.). Pour raconter la vie des deux saints Jean, l'auteur suit de près le texte évangélique et offre ainsi aux enfants une bonne présentation à la lecture de la Bible. D'autres pages sont moins bonnes : l'arrivée d'Hérode à Machéronte paraît un peu romancée, le résumé de l'Apocalypse est assez mal amené, et surtout le chapitre consacré à la dévotion envers saint Jean-Baptiste donne trop de place à des légendes.

M.-L. T.

Jean GUITTON : *L'abbé Thellier de Poncheville.* « Bibliothèque Ecclesia », n° 30. Librairie Arthème Fayard, Paris, 1957; 160 pp.; 400 fr.

Des souvenirs sur celui que l'on a appelé « le plus grand prêtre de France », racontés par l'auteur du *Portrait de Monsieur Pouget...* Cela suffit à recommander pareil livre. Biographie de l'abbé Thellier de Poncheville ? Non point. Quelques rencontres au fil des années : aux premières Semaines sociales, au sortir de la bataille de Verdun, pendant une retraite fermée, à Jérusalem, à Paris, à Castelgandolfo, chaque entrevue révélant une des attitudes intérieures de l'abbé, toutes montrant à quel point il était prêtre. « Il n'exerçait pas seulement l'office de prêtre, mais il en présentait physiquement le type idéal » et en toutes choses il vivait intensément son sacerdoce. Adorateur

et pontife avant tout, impressionnant à l'autel, faisant de sa vie une conversation ininterrompue avec Dieu, il se dépensait sans cesse pour les prêtres et s'offrait à Dieu pour réparer pour eux. « Prophète » aussi, doué d'une grande éloquence, voué au ministère de la parole, prêchant en tout lieu et en toutes circonstances, bien qu'en ses dernières années il ait senti qu'il ne répondait plus aux goûts et aux besoins des jeunes générations.

Philosophe plus qu'historien, M. Guitton trace ce portrait avec sa finesse coutumière aidée par cette affectueuse admiration pour son modèle, qui, si fervente qu'elle soit, ne cache pas les ombres.

M.-L. T.

Frère MARIE-LUDOVIC : *L'humble et glorieux Pie X*. Namur, Éd. Grands-Lacs et Éd. des Frères Maristes, Bruxelles, 1954; 224 pp.; 50 fr. belges.

On a beaucoup écrit sur Pie X depuis plusieurs années; l'étude du frère Marie-Ludovic n'ajoute rien aux ouvrages précédents, sauf quelques détails sur les rapports du saint Pontife avec la Belgique. Elle est, de plus, assez inégale; si les premières pages sont vivantes et bien menées, la fin ressemble à une collection de fiches.

M.-L. T.

R. P. Joseph ROBIN : *Clartés sur la plaine. Le R. P. Pécot et la fondation de la Congrégation de l'Immaculée-Conception*. Éd. Bernard Grasset, Paris, 1956; 304 pp.; 840 fr.

En 1841, le Vénérable P. Baudoin et quelques prêtres reconstituaient la Société des Fils de Marie. L'un d'eux, le P. Pécot, envoyé comme missionnaire à Niort, fut ému de l'ignorance et de la détresse morale des classes populaires et voulut y remédier en fondant une école gratuite. Quatre dede ses pénitentes le secondèrent, reçurent des enfants dans un humble local, ouvrirent peu à peu d'autres établissements, virent se grouper autour d'elles plusieurs jeunes filles attirées par cette forme de vie consacrée. Malgré une crise douloureuse et l'éloignement du fondateur le nouvel Institut put se reprendre et prospérer. Au début du XX^e^ siècle, la Congrégation de l'Immaculée-Conception, entravée dans son œuvre d'enseignement, se fit hospitalière et missionnaire, tout en luttant pour conserver en France ses écoles.

C'est tout un siècle d'apostolat dans les plaines poitevine et vendéenne que retracent ces pages consciencieuses, aux nombreuses références, qui paraîtront peut-être un peu austères.

M.-L. T.

Jeanne DANEMARIE : *Catherine de Longpré. Au Canada avec une héroïque missionnaire de seize ans (1632-1668)*. Préface de Henry Bordeaux, de l'Académie française, et avant-propos du P. de Parvillez. Bernard Grasset, Paris, 1957; 232 pp.; 585 fr.

Une « enfant joyeuse et vaillante », fort jolie et le sachant, aimée de tous, prend l'habit à quatorze ans chez les Chanoinesses hospitalières de Bayeux. Les relations des Jésuites du Canada se répandent par toute la France et la jeune religieuse ne rêve que d'aller « soigner les pauvres sauvages qui ne connaissent ni le Christ, ni le Père céleste, ni son paradis ! ». Malgré bien des obstacles : son âge, l'opposition de ses parents, les hésitations du chapitre conventuel, elle part avec deux autres hospitalières et, sa vie durant, besognera à l'Hôtel-Dieu de Québec. Le nécessaire manque souvent, le travail est dur, les Iroquois restent menaçants, les nuages s'amoncellent sur la Nouvelle-France... la petite Mère de Longpré garde le sourire malgré les épreuves surnaturelles qui viennent, plus, l'accabler. Les malades, qui

goûtent sa charité, sa douceur, sa patience, la réclament sans cesse; l'évêque, Mgr de Laval, demande l'aide de ses prières; ses amis de France veulent avoir des détails sur la vie des missionnaires : elle répond à tout et à tous et meurt à la tâche, heureuse « de s'être consumée en prières et en sacrifices pour assurer les destinées de son pays d'adoption ».

Émule de Marie de l'Incarnation, de Marguerite Bourgeoys, de Jeanne Mance, Catherine de Longpré n'était guère connue en France jusqu'ici; le livre de Mme Danemarie comble une lacune; il se lit avec intérêt malgré des incises personnelles et des comparaisons avec des situations actuelles qui alourdissent quelque peu le récit.

M.-L. T.

WALTER NIGG : *Der christliche Narr*. Artémis-Verlag, Zürich, 1956; 411 pp.; 25.80 fr. s.

Le témoignage de ceux qui se sont faits *insensés pour le Christ*, tel est le thème de ce livre. Il se situe donc dans la ligne du texte de saint Paul : *Ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre les sages* (1 Cor., 1, 27). Le message du Christ, descendant dans la vie humaine, déconcerte la raison. C'est ainsi que toute vie de saint se manifeste sous quelque aspect comme une folie. Certains d'entre eux cependant ont reçu, plus que d'autres, la vocation de représenter au monde la folie du Christ; et cela est vrai, non seulement des saints, mais des simples chrétiens. Il arrive ainsi qu'au message divin se mêle beaucoup de faiblesse humaine. L'auteur a choisi quelques types, conduits par cette folie divine, sur lesquels il nous fait réfléchir. Il les fait venir des horizons les plus divers, et souvent entourés d'une pléiade de précurseurs ou de disciples. D'abord, un saint oriental du VI[e] siècle, saint Siméon d'Edesse, puis au Moyen-Age, Jacopone de Todi, qui, devant le cadavre de sa jeune femme, découvre le néant de cette vie; c'est ensuite la philosophie de la folie, dans l'Eloge qu'en écrit Erasme; et encore, le saint joyeux, Philippe Néri; de nouveau, une sorte de philosophie de la folie chrétienne dans le chef-d'œuvre de Cervantès, Don Quichotte. Les deux derniers chapitres nous conduisent hors de l'expérience catholique : d'abord à travers cette vie déconcertante de Pestalozzi, dont le déroulement ne fut qu'une suite d'échecs, et maintenant reconnu comme un des plus grands éducateurs; ensuite par une méditation sur l'extraordinaire roman de Dostoïevsky, *L'Idiot*.

Ce livre qui continue la série des études consacrées à la sainteté par M. le pasteur Nigg, nous paraît l'un des mieux réussis. On admirera avec quelle sympathie l'auteur s'attache à comprendre chacun de ses personnages et à rendre compte de leurs paroles et de leurs actes avec toutes les nuances désirables. Peut-être même cela le conduit-il à un certain excès, surprenant sous une plume protestante : on le trouvera trop porté à justifier tous les faits et gestes de ses héros. Il faut admettre pourtant que tout n'est pas recommandable, même chez les saints. Ils ont leurs faiblesses très humaines, leurs jugements sont parfois étroits, défauts qui tiennent à leur temps ou à leur tempérament : de ce point de vue, nous gardons la liberté de les critiquer, comme nous faisons pour tout homme. Quoi qu'il en soit, ce beau livre aidera grandement à pénétrer dans cette folie du mystère du salut, qui est, en réalité, Sagesse de Dieu.

R.-L. OECHSLIN.

R. BARON : *Science et sagesse chez Hugues de Saint-Victor*. Lethielleux, Paris, 1957; 283 pp.

Le remarquable ouvrage de M. Baron intéressera non seulement les médiévistes, mais encore tous ceux qui sont avides d'un rapprochement entre la théologie et la piété.

Hugues de Saint-Victor, dont les œuvres et la doctrine sont étudiés en ce précieux volume, réalise en effet une synthèse rare entre un souci de lucidité intellectuelle et d'information scientifique, d'une part, un dévouement total à une sagesse du type augustinien et à une mystique supra rationnelle, d'autre part. C'est un clerc (et non un moine ! quelle erreur de confondre ces deux termes!) et, par conséquent, il se croit le droit d'enseigner non seulement les sciences sacrées, mais encore les disciplines profanes. Mais c'est un clerc régulier qui, dans son idéal comme dans sa vie, veut prolonger par la prière son effort intellectuel. On trouvera donc à la fois chez lui un grand respect de ce que nous appellerions les valeurs profanes et une prière aussi dévote que celle de son ami saint Bernard.

Il serait trop long d'exposer la synthèse de Hugues; tout au moins pouvons-nous en faire saisir le sens par un exemple concret, celui de l'axiologie. Au plan strictement rationnel, le « lecteur des arts » pose l'existence d'une *ethica* ou philosophie morale qu'il range sous la bannière de Socrate, de Platon et de Cicéron. C'est un point du programme fixé par l'auteur du *Didascalicon*. Il s'agit pour lui d'intégrer dans la synthèse chrétienne l'enseignement des païens sur la vertu. Il réaffirme son point de vue au début de son *Commentaire* de Denys, en un texte où M. Baron n'a voulu voir qu'un programme tout idéal. Il lui aurait cependant suffi de porter plus d'attention au chapitre que le *De Sacramentis* consacre aux vertus pour voir que ces promesses étaient tenues. S'il est vrai de dire avec Dom Lottin qu'avant le XIII[e] siècle, les théologiens ne connaissent guère les vertus naturelles, il faut faire exception pour Hugues de Saint-Victor qui, par fidélité aux moralistes païens, reconnaît une place aux traits de caractère moraux, innés ou acquis que la charité devra soumettre à l'empire du Christ.

Au *lector artium*, succède le *lector sacer*, le théologien qui commente l'Écriture ou en prépare l'étude par des travaux systématiques comme cette admirable somme *De Sacramentis*. Dans ce dernier ouvrage, Hugues dresse une synthèse minutieuse, parfaitement adaptée aux esprits férus de logique comme à ceux qui sont surtout sensibles au mouvement de l'histoire. Mais en même temps, dans ses commentaires, il scrute la Bible de façon à y découvrir tous les « sacrements », c'est-à-dire les différents éléments de l'œuvre créatrice et rédemptrice. Évidemment, sur ce dernier point, il jouit sur nous d'un avantage : il croit assez aux méthodes de l'allégorie pour découvrir, sous des images, certaines vérités que nous croirions seulement acquises par le raisonnement théologique.

Reste la tâche de l'homme intérieur qui, à partir de la théologie, va, avec la grâce de Dieu, s'élever jusqu'à la contemplation. Les pages que M. Baron a consacrées à ce sujet sont sans aucun doute les plus riches et les plus denses. Il détaille avec minutie les degrés de l'élévation de l'âme vers Dieu : la nostalgie ou insatisfaction du monde fermé sur lui-même, l'invitation à l'ascension et la perception de la beauté du monde centré sur Dieu, l'enthousiasme affectif et la louange de la charité, la découverte des trésors célestes dans la gamme des contemplations. Plus encore, il en précise chacun des aspects à la fois affectifs et intellectuels. Hugues n'a rien de ces mystiques qui se laissent aller à la pure affectivité et recherchent les états d'âme exclusivement sentimentaux : il entend assurer le règne de la charité ordonnée qui, mettant Dieu au premier plan, n'oublie pas pour autant l'épanouissement de l'âme. Entrant dans la ténèbre et l'ineffable, il ne fait pas fi de ce qu'il a appris en théologie, voire en philosophie. Ainsi se construit une mystique très proche de celle de saint

Bernard, mais moins exclusive, moins antiintellectualiste, plus cosmique en un sens.

Que dire de la méthode de M. Baron ? Elle est vraiment massive. Si l'on excepte quelques lacunes accidentelles — et, je le crains, quelques ostracismes prudentiels — l'auteur, peut-on dire, a tout lu, et de ce qu'a écrit Hugues, et de ce qu'on a écrit sur lui. Il a des fiches sur tout et ne nous épargne son avis sur rien : même Nygren est jugé à la lumière du *De Sacramentis*. Mais cette richesse étouffe parfois le lecteur. On aurait souhaité un exposé plus sobre, mieux charpenté, moins intuitif. On sent aussi cruellement l'absence d'une introduction dans laquelle M. Baron nous aurait dit quel problème il veut résoudre, où en est la question du mysticisme d'Hugues et comment il va s'y prendre pour la résoudre.

Quoi qu'il en soit l'œuvre de M. Baron, complétée par tant d'articles précieux parus ou à paraître, renouvelle notre connaissance de Hugues de Saint-Victor. Comme le grand victorin, M. Baron se montre aussi avisé dans le travail scientifique que dans la pénétration intime des grandeurs de la prière chrétienne.

PH. DELHAYE.

Abbé HENRI BERTHET : *Jusqu'au don total. Jean Juste, séminariste (1933-1953). Sa vie, ses carnets intimes.* Apostolat de la prière, Toulouse, 1957; 210 pp.; 500 fr.

Figure attachante que celle de ce séminariste qui périt noyé en voulant porter secours à un de ses confrères. Les souvenirs de ceux qui le connurent, et surtout ses carnets intimes, ont permis de retracer sa vie la plus intime, de sa dixième à sa vingtième année, celle de sa mort. Il ressort de cette vie un don total à Dieu et au prochain, en toutes circonstances.

L'abbé Berthet a écrit ce livre pour les séminaristes, et nul doute que sa lecture ne soit pour eux un secours et une aide dans leur montée vers le sacerdoce.

Nous regrettons d'autant plus que le style qu'a cru devoir employer l'auteur ne soit pas plus dégagé d'une manière un peu surannée de présenter les saints ou les héros.

P. F.

LÉONCE CÉLIER : *Frédéric Ozanam.* Préface de Robert D'HARCOURT, de l'Académie française. Coll. « Apôtres d'aujourd'hui ». Lethielleux, Paris, 1956; 164 pp.; 550 fr.

Inspecteur général des bibliothèques et des archives, vice-président de la Société de Saint-Vincent de Paul, M. Célier, s'inspirant de ses recherches à travers l'œuvre d'Ozanam et de celles effectuées pour le procès de béatification, trace un portrait assez nouveau du fondateur des Conférences de charité et montre qu'en lui tout, études, enseignement, action sociale, « s'ordonne à une vie intérieure illuminée par la foi chrétienne ». Une large place est faite à l'œuvre historique d'Ozanam, tandis que la biographie proprement dite tient peu de place. L'introduction de Robert d'Harcourt est particulièrement riche.

M.-L. T.

Convertis du XX^e siècle. Collection dirigée par F. Lelotte, S. J. IV^e volume. Casterman, Paris-Tournai, 1957; 246 pp.

Dans ce IV^e volume sont rassemblés quinze témoignages de convertis du XX^e siècle, où éclate le rayonnement toujours grandissant de l'Église catholique dans le monde d'aujourd'hui. « Il y a là des Israélites comme René Schwab, Jacques Lévy, des orthodoxes comme Albert Frank-Duquesne, des anglicans comme G. K. Chesterton, Ronald Knox, Maurice Baring, des luthériens

comme Reinhold Schneider, des gens séduits par le marxisme comme Charles Plisnier, René Leuvray et Dorothy Day. » Nous sommes conviés à entrer dans l'intimité de ces « grands hommes » et avec eux, à la suite de saint Augustin, à louer la miséricordieuse bonté de Dieu qui est venu les chercher au creux de leur misère ou de leur désarroi. Critiquons peut-être la forme littéraire à laquelle se sont pliés des personnalités aussi diverses que Jeanne Ancelet-Hustache, Geneviève Duhamelet, Louis Chaigne, Pierre Ladoué et les autres chroniqueurs... On a voulu faire choc; les procédés sont un peu ceux des Reader's Digests... on songe à « l'homme extraordinaire que j'ai connu ».

Après tout, un chrétien n'est-il pas, au XX^e siècle, un homme extraordinaire ? Car il n'y a pas de vrai chrétien sans conversion permanente à l'Évangile. Essayons, au delà du pittoresque de chaque cas, de dégager les lignes de force qui apparaissent en toute conversion. On peut d'abord dire que dans toute conversion il y a un accueil global de la vérité. « Celui qui fait la vérité vient à la lumière », dit saint Jean. Ce sera, par exemple, une recherche d'énergie virile chez un Jacques Lévy, ou un accent de révolte envers les méfaits du capitalisme chez une Dorothy Day; ou une quête du prix et du sérieux de la vie comme chez un Paul Misraki. Même si, comme le dit Forain, « la foi vient comme ça, tout d'un coup », il faut tenir compte des harmonies préalables. « On peut mener une mule à la rivière, mais jamais l'obliger à boire. »

Il apparaît, dans toute conversion, une *rencontre avec le Dieu vivant,* Dieu reconnu comme une Présence vivante, adorable; quelquefois la Vierge Marie en est l'ambassadeur, mais toujours nous retrouvons des perceptions évangéliques extrêmement fraîches. A ce stade apparaissent des luttes, des combats, des « nuits »; il y a d'inévitables luttes, des ruptures douloureuses à opérer avec soi-même ou avec d'autres êtres.

La troisième étape est celle de la *communion en Jésus-Christ dans et par son Église.* On constate souvent une dernière hésitation, car « le sacrement est décisif », comme l'écrit Reinhold Schneider. Se trouve alors réalisée une vie chrétienne qui débordera, de par les exigences mêmes de la charité, en apostolat.

On souhaiterait que ce livre fût placé à portée de main de nos frères incroyants. On souhaite à ce petit livre une très large diffusion, car n'est-il pas vrai que, dans le monde d'aujourd'hui, tout chrétien côtoie quotidiennement des incroyants, et dans chaque croyant ne reste-t-il pas souvent d'immenses zones à convertir au Dieu vivant.

PH. VERCOUSTRE.

CHARLES DE FOUCAULD : *Der letzte Platz* (La dernière place). Aufzeichnungen und Briefe. Choix, traduction et introduction de Martha GISI. Coll. « Sigillum », 8. Johannes Verlag, Benziger und C°, Einsiedeln, 1957; 94 pp.

MAURICE BLONDEL : *Logik der Tat* (Logique de l'Action). Aus der « Action » von 1893. Choix et traduction de Peter HENRICI. Coll. « Sigillum », 10. Johannes Verlag, Benziger und C°, Einsiedeln. 1957; 110 pp.

Voici deux spécimens de cette belle collection d'une présentation très avenante. Le premier volume est consacré à Charles de Foucauld, caractérisé comme celui qui a choisi « la dernière place ». Les textes sont groupés autour des thèmes suivants : humilité, prière, apostolat, sanctification personnelle, choix, pauvreté, obéissance, croix, charité. Cela constitue un beau livre de lecture spirituelle.

L'autre volume présente Maurice Blondel comme un auteur chrétien

des plus représentatifs de notre temps. On oublie trop, en effet, quelle brèche il a ouverte à la fin du XIXe siècle dans la citadelle du rationalisme. Sa pensée puissante, mue par une foi vive, mérite d'être connue. En introduisant ainsi le public de langue allemande à l'œuvre de ce philosophe, le traducteur a fait œuvre bienfaisante.

R.-L. O.

LES RELIGIONS

TOUKARAM : *Psaumes du pèlerin.* Traduction, introduction et commentaires de G. A. Deleury. Coll. Unesco d'œuvres représentatives, Connaissance de l'Orient. Gallimard, Paris, 1956; 220 pp.; 690 fr.

L'immense richesse spirituelle de l'Inde est encore à peine soupçonnée de la majorité des chrétiens. Nulle part ailleurs pourtant n'ont sans doute été aussi nombreux les chercheurs de Dieu; et on peut penser qu'ils n'ont pas été frustrés de cette grâce vers laquelle ils tendaient leurs mains et portaient leurs pas. Plus peut-être que parmi les intellectuels, c'est dans la foule des humbles qu'il faut les chercher, et il est notable que quelques-uns des guides spirituels dont l'influence demeure grande après des siècles sont des ignorants devant le monde. Ainsi ce Toukaram qui fut au début du XVIIe siècle, en pays marathe, le chantre inspiré des pèlerins qui se rendaient à Pandhar pour adorer Celui qui se manifesta sous la forme de l'enfant Krishna. Ce pèlerinage, l'un des plus célèbres de l'Inde, est toujours aussi fréquenté. Un jeune Père Jésuite, désireux de communier à l'âme religieuse des Marathes pour leur mieux annoncer le Christ, s'est joint à la foule des pèlerins, il a entendu les chants de Toukaram et il s'est efforcé de les transcrire pour les hommes d'Occident. L'introduction nous fait connaître les grandes étapes spirituelles qui ont préparé l'œuvre de l'humble poète : Jnandev, le brahmane exilé du Nord qui transposa en psaumes, dans la langue du pays, la doctrine de la Bhagavadgîta, interprétée dans la ligne austère du grand théologien Sankara. Presque contemporain, le petit tailleur Namdev, le chantre du nom divin; Cokhâméla enfin, un paria, qui exhale en d'interminables chants son amour et sa foi, devant le seuil du temple dont l'entrée lui était interdite. En pleine période d'oppression musulmane, leur héritage est recueilli par Ekhâth, un homme du Nord lui aussi, qui rendit vie à l'œuvre oubliée de Jnandev et, parmi beaucoup d'autres textes sanscrits, traduisit en marathe la grande épopée du Râmayana. Grâce à lui, les plus riches trésors spirituels de l'Inde ancienne étaient mis à la portée des humbles gens du pays marathe qui les entendraient lire et réciter dans leur langue. Eknath fit mieux encore; il enseigna une règle de vie spirituelle compatible avec les exigences de la vie laïque, un peu comme devait le faire chez nous un saint François de Sales. C'est cette spiritualité fervente et simple, cette petite voie d'enfance spirituelle que Toukaram vulgarisa dans ses innombrables psaumes. C'est une joie que de pouvoir lire les plus beaux, ceux surtout qui ont passé dans l'usage liturgique. Un commentaire nous aide avec sobriété à en dégager l'intelligence et à en savourer les richesses.

I.-H. Dalmais.

Étienne DRIOTTON, Dr Georges CONTENAU et J. DUCHESNE-GUILLEMIN : *Les Religions de l'Orient ancien.* Coll. « Je sais — Je crois ». Encyclopédie du catholique au XX^e siècle, n° 141. Arthème Fayard, Paris, 1956; in-12, 143 pp.

L'Orient ancien, entendez le Proche-Orient : l'Égypte, le Croissant fertile et la Perse. Et même ainsi restreint, voilà un programme bien vaste pour un petit volume de vulgarisation que de résumer en cent quarante pages les croyances d'une civilisation qui s'échelonnent sur près de quatre mille ans ! Les éminents spécialistes, qui ont accepté cette gageure, ne pouvaient tout dire. Ils ont visé à l'essentiel, à la clarté et à la précision. L'étude du chanoine Driotton, devenu depuis professeur au Collège de France, condense quelques-unes des meilleures pages qu'il avait déjà consacrées à la religion égyptienne dans l'*Histoire des Religions* de Brillant-Grigrain. Quelques indications concises signalent au lecteur les relations possibles entre l'ogdoade hermopolitaine et la gnose postérieure; Mâet, la Justice, et la Sagesse et le Logos de l'Écriture; et les croyances monothéistes que dissimule le panthéon égyptien. Le Dr Contenau devait traiter un sujet ingrat. Il était à peu près impossible de faire tenir en moins de cinquante pages des notions un peu précises sur les religions cappadociques (Hittites, Hourrites et Phéniciens), sur les Sumériens et sur la Babylonie et l'Assyrie. Disons toutefois que sa parfaite maîtrise de la matière lui a permis d'y réussir au maximum. Enfin, les bonnes pages consacrées par M. Duchesne-Guillemin à la religion iranienne captiveront l'intérêt de tous ceux qui savent quels problèmes posent les relations entre l'Iran et la Grèce, le mazdéisme et Israël, le dualisme de la gnose, le manichéisme et le christianisme. Est-il permis de dire pourtant qu'on a l'impression que les brèves notes apologétiques des bas de pages de cette dernière étude ne sont pas de la même venue que l'exposé ?

Après chaque partie, une excellente bibliographie permet au lecteur de compléter son information.

D. Emm. Lanne, O.S.B.

Jacques-Albert CUTTAT : *La rencontre des Religions.* Avec une étude sur la spiritualité de l'Orient chrétien. Coll. « Les Religions », 12. Éd. Aubier, Paris, 1957; 200 pp.; 660 fr.

L'ouvrage comprend deux études. La première porte sur la « rencontre des religions ». Une étude comparée des religions est une entreprise toujours délicate, car on risque, par souci de conciliation, de déboucher dans un pur syncrétisme ou un relativisme agnostique. L'auteur a évité ce double danger. Dégageant deux grandes perspectives spirituelles, celle de l'Inde et celle du christianisme, il montre que la première « ne peut s'incorporer la perspective monothéiste sans la priver en fin de compte de ses éléments essentiels — transcendance personnelle, gratuité de la grâce, valeur suprême de l'amour —, tandis que la révélation monothéiste, au contraire, est capable d'embrasser la perspective « orientale » de manière que l'essence véritable de celle-ci n'est pas seulement sauvegardée, mais surélevée » (pp. 30-31). Dans les religions non chrétiennes d'Extrême-Orient, on peut, en effet, semble-t-il, découvrir comme des pierres d'attente pour la révélation chrétienne.

La deuxième étude, consacrée à la *méthode d'oraison hésychaste,* nous ramène en domaine chrétien, mais aux confins de l'Orient et de l'Occident. Il s'agit de cette forme d'oraison propre aux mystiques byzantino-russes, qu'on nomme « la prière du cœur » ou « la prière au nom de

Jésus ». Elle consiste essentiellement « à faire descendre l'intelligence dans le cœur, afin d'y introduire le nom de Jésus moyennant l'invocation, rythmée sur la respiration, d'une formule d'invocation renfermant ce nom » (p. 101). On peut y distinguer deux aspects : l'un de concentration et d'intériorisation, l'autre d'union avec Dieu, sorte de grâce mystique de déification. L'intérêt particulier de cette mystique hésychaste réside en sa parenté, d'une part, avec la mystique d'Occident, d'autre part, avec les mystiques hindoues. Ce dernier rapprochement n'est d'ailleurs pas sans risques. L'auteur le montre bien. Néanmoins, il est possible de maintenir en cette mystique le sens authentiquement chrétien, à condition d'y garder l'attitude d'humble réceptivité. L'auteur dit très bien : « La théologie négative préconisée par l'Église d'Orient... n'est autre que l'expression intellectuelle de l'humble et obéissant amour, seul mode d'union avec le Dieu vivant des Psaumes, qui fit des Ténèbres sa retraite » (pp. 133-134).

Ces deux études, tracées à grands traits, sont très éclairantes pour répondre à d'inquiètes questions posées par beaucoup de nos contemporains, quelque peu séduits par les mystiques orientales. Est-ce à dire qu'il n'y ait pas çà et là quelques simplifications, nous n'oserions l'assurer. Mais ce qui importe, c'est la justesse des perspectives selon lesquelles le problème est abordé et la solution esquissée.

R.-L. Oechslin.

Jérôme CARCOPINO, de l'Institut : *Le mystère d'un symbole chrétien : l'Ascia.* Arthème Fayard, Paris, 1955; 93 pp.

Toujours dans la ligne de recherches si bien définie par le titre de son ouvrage récent, *De Pythagore aux Apôtres,* M. Carcopino nous expose aujourd'hui ses conclusions sur l'origine, la signification païenne et l'interprétation chrétienne d'un symbole mystérieux, qui a depuis longtemps, mais sans solution convaincante, sollicité l'attention des archéologues. Ce petit travail est, par son plan, un exemple de méthode dans la conduite d'une subtile démonstration de ce genre. Après avoir précisé l'usage technique de l'instrument, l'étude de son emploi sur les monuments funéraires montre que sa présence y symbolise, non un métier, mais une valeur morale. La diffusion du symbole permet de conclure que son origine ne peut être chrétienne, l'exemple le plus ancien de son emploi se situant en Dalmatie, en 40 après Jésus-Christ. Son emploi sur un sarcophage, avec d'autres symboles sûrement néo-pythagoriciens, ainsi que la convenance intime entre la valeur morale du symbole — l'équarrissage de l'âme, dégrossie des aspérités de ses passions — et la morale néo-pythagoricienne décident l'auteur en faveur d'une telle origine. Vient ensuite l'étude de l'usage du même symbole par les Esséniens qui, s'autorisant d'un rapprochement avec une prescription mosaïque, en auraient fait comme l'insigne de leur profession de pureté légale absolue. Enfin saint Irénée, poursuivant la ligne amorcée par le néo-pythagorisme, qui avait vu dans l'ascia-herminette l'outil du Logos dans son action sur l'âme humaine, aurait vu dans la cognée eschatologique du Baptiste (Lc, 3, 9) la figure du Messie, et y la serait représentée sous la forme de l'*ascia* néo-pythagoricienne. Ainsi serait expliqué l'emploi certainement chrétien du symbole à partir de la fin du second siècle, emploi qui rayonne à partir de la région lyonnaise, et s'étend progressivement dans le monde chrétien, pour pénétrer jusque dans les catacombes romaines.

Le chaînon le plus faible de la démonstration nous semble être l'attribution à une origine pythagoricienne du symbole étudié. Le pivot en est ici, comme il l'était déjà dans le

Pythagore aux Apôtres, la figure de l'Hermès de Cyllène, que la secte gnostique des Naasséniens aurait acclimatée parmi les chrétiens, comme anticipation du Christ, psychopompe, comme Hermès, au cours de son ascension. Mais même s'il n'était pas prouvé que saint Irénée ait déjà trouvé l'*ascia* liée à la personne du Logos, nous reconnaissons que le symbolisme moral attaché à l'outil — qu'il fût ou non d'origine néo-pythagoricienne — a pu suffire à le lui faire choisir comme symbole caché de la foi eschatologique des chrétiens, parallèle, dans sa structure et sa signification, à la charrue, autre outil symbolique, irénéen lui aussi, fait d'un fer fixé à un bois.

Un autre guide que M. Carcopino nous aurait peut-être conduit par un autre itinéraire, mais nous doutons que la promenade eût été plus suggestive, plus passionnante. S'il y a un peu de mise en scène dans ces érudits travaux, elle ne trompera guère les spécialistes, et elle aura l'immense avantage de conduire sans ennui un public bien plus large à prendre connaissance de travaux qui, sans cela, seraient voués à de poussiéreux mémoires d'académies.

HUMBERT CORNÉLIS, O.P.

DIVERS

JEAN GUITTON : *Apprendre à vivre et à penser.* Coll. « Les Idées et la Vie ». Arthème Fayard, Paris, 1957.

Un chrétien cultivé lira difficilement un livre de théologie morale, le langage en est pour lui sec et abstrait. Jean Guitton nous offre un court traité de l'art de vivre pleinement la condition humaine. N'y recherchez pas des références explicites à l'Évangile, mais l'auteur est un chrétien et toute sa pensée est imbibée d'un parti à la fois d'humilité et de grandeur. N'y recherchez pas non plus une pensée originale et neuve, tout a été dit sous le soleil depuis l'Ecclésiaste, Montaigne et François de Sales, Pascal, Lavelle ou un P. Sertillanges, mais, à partir de son expérience de prisonnier dans un oflag, il nous livre d'une façon savoureuse les secrets de sa méthode pour vivre et penser. Beaucoup de ses conseils sont judicieux. A tous ceux qui débutent dans la difficile carrière intellectuelle, on souhaite la lecture de ce livre. « Il faut deux fois commencer pour bien finir », dit Guitton. Ce court essai donnera lumière et force à ceux qui se débattent dans les combats de la pensée contemporaine, mais cette lumière est celle de la sagesse d'un humanisme traditionnel. C'est en affirmer les limites. Qui nous donnera pour demain, qui est déjà presque aujourd'hui, un art de vivre et de penser dans un monde férocement dominé par le progrès, par les techniques, où l'homme vivant dans un rythme de plus en plus rapide a de moins en moins le temps de la réflexion ?

PH. VERCOUSTRE.

Dom CLAUDE MARTIN : *Conférences ascétiques : questions ascétiques proposées, examinées et résolues en des conférences réglées.* Texte publié, avec préface et notes, par Dom René-Jean HESBERT. Saint-Wandrille, 1957; 2 vol., 1180 pp.

« Entretiens passionnants », affirme la bande de l'ouvrage. C'est peut-être trop s'avancer. Dom Claude Martin est abondant et il faut un certain courage pour lire ces quelque mille pages. Mais une fois parvenu au bout, on ne regrette pas son effort. Ces conférences, auxquelles

participaient une douzaine de bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, touchent à des sujets fort importants de la vie spirituelle : la perfection, la vie d'oraison, l'esprit religieux, la voie purgative. Toutes ces questions sont traitées selon les perspectives du XVII[e] siècle; aussi pour en assimiler la doctrine, il nous faut faire un effort de transposition. Certaines conférences cependant répondent à des préoccupations très actuelles. Lorsque Dom Martin et ses confrères disputent de *l'esprit* d'un Ordre religieux, ou de celui de la Congrégation de Saint-Maur, ou encore de l'esprit particulier que peut se former un religieux au sein de son Ordre, ils sont très proches de certaines controverses contemporaines sur la spiritualité de telle famille religieuse ou de tel milieu laïque. Ou, si l'on veut, on touche d'assez près au problème de la vocation, celle-ci entendue en un sens large. Ainsi, croyons-nous, c'est surtout la cinquantaine de pages se trouvant vers la fin du premier volume, qui retiendra l'attention du grand nombre des lecteurs. Ce qui ne veut pas dire que le reste manque d'intérêt (qu'on se reporte à la présentation de l'ouvrage par Dom René-Jean Hesbert dans *La Vie Spirituelle,* juin 1957, pp. 630-642). Mais ce sont plutôt les historiens de la spiritualité ou les membres de la famille bénédictine, qui y trouveront leur compte.

R.-L. Oechslin.

Enciclopedia Cattolica. XII vol. publiés de 1949 à 1954. Casa Editrice, G. C. Sansoni, Firenze.

Cette magnifique publication constitue l'une des initiatives majeures qui auront été prises, sur le plan scientifique, pendant notre génération, à l'ombre du Vatican. Je n'ai pas voulu en rendre compte avant de l'avoir longuement pratiquée : deux années d'un usage presque quotidien m'autorisent aujourd'hui à la recommander comme un instrument de travail d'une particulière efficacité.

Le lecteur français a naturellement besoin d'un certain effort d'adaptation pour se familiariser avec le vocabulaire et le système de références employés; tout le monde comprend l'italien, mais il faut savoir chercher « Scoutisme » au mot *Esploratori,* « Canons d'autel » à *Cartegloria* et, ce qui est plus difficile, le diocèse hongrois de Pécs à *Cinquehiese.* L'archéologue G. B. de Rossi est classé à la lettre D, mais son quasi homonyme le saint chanoine G. B. de' Rossi (*sic* : apostrophe après de' et un blanc devant Rossi) à G avec les autres saints Giovanni Battista. Le problème politique de l'unité européenne sera traité à *Idea federalista* : on a toujours de pareilles surprises dans les recueils de ce genre, où l'on ne trouve pas toujours ce qu'on cherche, quitte à rencontrer ce qu'on n'avait pas pensé à chercher.

Le second cas se présentera souvent ici, car le domaine couvert est très vaste. Comme l'explique clairement la Préface, due à S. Em. le cardinal Pizzardo, on n'a pas voulu se contenter d'un simple dictionnaire des sciences religieuses, — comme le *Lexikon für Theologie und Kirche* de Mgr Buchberger, ou le *Catholicisme* que publie en ce moment l'éditeur Letouzey sous la direction de M. l'abbé Jacquemet. On a cherché à apporter au public catholique une Encyclopédie au sens complet du mot, lui fournissant tous les éléments d'une culture authentique et complète. Nous trouvons donc ici non seulement les sujets qui touchent de façon précise à la religion (ainsi à propos du métier de l'ingénieur, on dégage les implications morales et les responsabilités sociales impliquées par la fonction), mais aussi des exposés scientifiques purement objectifs sur l'histoire profane, la géographie, voire la mécanique rationnelle. On n'a même pas négligé le caractère populaire que doit revêtir une telle

curiosité : il y a dans le choix des illustrations toute une part de documentation pittoresque.

L'inconvénient d'un tel parti est que le territoire à explorer devient pratiquement illimité et comme toute encyclopédie, fût-elle en douze volumes, doit se borner, il en résulte quelque arbitraire dans le choix et des inégalités dans le traitement. Ainsi, alors que la peinture est largement analysée (je relève des articles consacrés au cubisme, au futurisme, à l'expressionnisme), la musique est un peu sacrifiée (quoique les biographies de musiciens ne manquent pas) : au mot *Musica* on ne parle guère que de musique religieuse, l'article *Canto* ne traite que du chant grégorien, et d'ailleurs de façon excellente, sous la plume du grand spécialiste qu'est Dom Sunol. Mais s'il n'y a pas d'articles « Sonate », on en trouve un consacré à la *Meloterapia* !

C'était inévitable, c'est naturel : le contenu de l'encyclopédie reflète l'orientation d'esprit, les préoccupations particulières de ses rédacteurs. Les responsables, — Mgr P. Paschini, le R. P. C. Testore et notre quasi-compatriote, puisqu'il est valdôtain, Mgr P. Frutaz, — se sont fait un devoir d'élargir à tout le monde catholique le cercle de leurs collaborateurs (nous avons ainsi un *Grégoire de Nysse* du R. P. Daniélou, une *Sainteté du Christ et de Marie* de l'abbé Laurentin, et on a fourni à Mlle Mohrmann l'occasion de rédiger une belle synthèse de la doctrine de l'école de Nimègue sur le *latin chrétien*). Cependant, pour l'essentiel, le travail a été réparti entre les spécialistes qui composent le milieu scientifique, — lui-même d'ailleurs international (la Patristique est bien représentée par E. Peterson) —, qui gravite autour du Vatican et des grandes Universités romaines. On ne s'étonnera pas que certaines disciplines soient particulièrement bien représentées comme la diplomatique ou l'archéologie (E. Josi expose avec compétence et clarté le résultat des fouilles de Saint-Pierre, — de même pour certains sujets : les deux articles *Roma* et *Vaticano* (174 colonnes pour l'un, 104 pour l'autre) sont d'une exceptionnelle richesse. Le lecteur français, si mal informé de ces choses, trouvera les renseignements les plus précis sur tout ce qui concerne les organes centraux du gouvernement et de l'administration de l'Église.

Dans l'ensemble, nous avons là un travail extrêmement sérieux, précis, très richement documenté (une bibliographie termine chaque article). Un des grands mérites des éditeurs, — ç'a été un véritable tour de force, — a été de concevoir, rédiger et publier ce grand ensemble en quelques années (1949-1954) : on sait quels inconvénients présentent ces Encyclopédies qui se traînent sur un demi-siècle (ou plus : le Pauly-Wissowa commencé en 1890 n'est pas achevé); entre-temps le contenu et la conception même de la science a changé. Ici c'est la science la plus actuelle, celle des années 1950, qui nous est présentée et l'ensemble y gagne en homogénéité autant qu'en valeur.

Après le sérieux de l'information j'ai apprécié la pondération du jugement : les questions délicates ou disputées sont abordées avec franchise et bon sens (ainsi à l'article « Lorette » ou « Saint-Suaire »); si quelques opinions m'ont paru ici ou là formulées avec quelque raideur, je tiens à dire qu'elles ne sont pas dues à la plume des rédacteurs romains (c'est le R. P. Jugie, par exemple, qui exécute en une ligne l'École d'Antioche). La traditionnelle et proverbiale sagesse vaticane a trouvé mille occasions de s'exercer : la petite notice consacrée à Mgr Benigni, le fougueux animateur de la police supplétive de l'intégrisme, est un petit chef-d'œuvre de style diplomatique et aussi, disons-le, d'authentique irénisme.

A la réussite de l'œuvre contribue enfin la qualité de la présentation :

elle a été confiée à l'éditeur Sansoni de Florence, qui s'est inspiré de l'exemple que lui donnait l'*Enciclopedia Italiana* publiée chez Treccani : in-quarto carré sur deux colonnes, beau papier permettant de reproduire des photographies dans le texte (nombreux portraits), très riche illustration, dans le texte et hors texte, noir et couleur; très large place faite à l'histoire de l'art : les œuvres sont données soit au nom de l'artiste, soit à celui du sujet, soit aux noms de lieu (pays et cités sont évoqués par quelques sites ou monuments caractéristiques); belle documentation cartographique (diocèses actuels, histoire des ordres religieux, densité de la population catholique, etc.). En résumé, douze volumes qui doivent trouver place, sinon — hélas ! vu le prix — dans la bibliothèque de chacun, du moins sur le rayon des usuels de toute bibliothèque publique digne de ce nom.

H.-I. MARROU.

CH.-J. COLOMB : *Au souffle de l'Esprit. L'Enseignement religieux des préadolescents.* 160 pp. avec 73 photos documentaires à découper. A l'unité : 490 fr.; par 10 : 425 fr.; par 100 : 375 fr. A part, *Guide du maître,* 66 pp.; 150 fr. En vente chez l'auteur, 19, rue de Varenne, Paris-7e.

On a tant parlé des questions de catéchisme depuis quelques semaines qu'il est difficile de présenter les derniers livres de M. le chanoine Colomb. Celui-ci pourtant, on le sait, demeure l'estimé directeur du Centre National Catéchistique, et garde la confiance de nos évêques. Tant pis pour ses calomniateurs qui, tels les amis de Job vis-à-vis de celui-ci, conjuguent hypocritement les conseils de la « sagesse » avec leurs calomnies.

Le souci de M. le chanoine Colomb est apostolique. Il constate seulement qu' « il n'y a plus dans nos paroisses d'enseignement religieux pour les 12-14 ans. Les enfants ne viennent plus. » Qui le démentira ? Cette constatation n'est pas son fait, et elle n'a été éprouvée que trop ces dernières années.

Partant de là, M. le chanoine Colomb se demande comment retrouver l'audience des enfants, tout spécialement dans les paroisses, et les cours d'enseignement religieux attachés aux établissements publics, et parfois aussi dans les écoles où cet enseignement religieux est obligatoire après la communion solennelle. Quel apôtre ne se poserait la même question? Catéchiste expérimenté et maître lui-même, M. le chanoine Colomb n'ignore pas le risque de tout enseignement, non seulement religieux, mais profane, d'être seulement imposé de l'extérieur, quand il peut l'être, ou d'être inassimilable par le disciple, soit parce qu'il est trop fort ou trop abstrait, soit parce qu'il ne correspond pas aux simples capacités d'entendement et d'intérêt de l'enfant. C'est un peu, semble-t-il, cette vérité de bon sens que M. Étienne Gilson, de l'Académie française, exprimait en préface de quelques « conférences » sur les « humanités » que les professeurs d'un grand collège jésuite, outre Atlantique, viennent de publier pour l'année jubilaire de ce collège :

« Quel que soit le programme, n'enseignez que peu de matières; choisissez-les pour les prises qu'elles offrent à l'intelligence; enseignez chacune d'elles à fond, pendant le nombre d'heures et d'années qu'il faudra pour que l'esprit de l'élève ait le temps de les assimiler, de les dominer, et finalement d'en faire cet usage personnel qu'est la vie intellectuelle même. Pourtant, direz-vous, que faire s'il ne parvient pas à comprendre ? Rien, attendre et surtout ne pas prétendre, à l'aide d'aucune pédagogie moderne et perfectionnée, lui jamais faire *apprendre* ce que, en effet, il ne comprend pas » (*Mélanges sur les humanités,* p. 27, Publication du collège Jean-de-Brébeuf).

Assurément, la connaissance de foi

est d'un autre type que la connaissance purement profane. Nous n'avons pas à choisir, parmi les vérités fondamentales, celles que nous aurions à présenter, en omettant les autres. Nous croyons non ce qui nous plairait, imaginativement, mais ce que Dieu nous transmet par son Église. Et nous ne voyons pas encore par l'intelligence ce que notre foi saisit ainsi. Cela est vrai. Mais pourtant, nous « entendons » les propositions par lesquelles l'Église nous révèle le mystère du salut et nous conduit sur le chemin de la vérité mystérieuse. Même si la réalité échappe encore en partie, dans la foi, à notre compréhension, la proposition que nous enseigne le magistère et à laquelle nous adhérons, profère un jugement d'existence qui a un sens précis et que nous pouvons comprendre. L'Église ne la transmet pas en vain. Et c'est cette proposition qu'il nous est demandé de comprendre telle que l'Église, en son magistère hiérarchique, la comprend. Aussi le catéchiste, comme un autre maître, bien qu'en un domaine différent, doit-il s'efforcer de faire comprendre ce qu'il enseigne.

Sans doute encore doit-on ajouter que l'intelligence de la foi ne progresse pas toujours comme l'intelligence naturelle. Un petit enfant ou une femme inculte peuvent avoir sur les réalités divines plus de lumière qu'un homme appelé « cultivé ». Mais s'il est vrai que les âges de la foi ne correspondent pas toujours aux âges des enfants, des adolescents ou des adultes, il n'en reste pas moins vrai, puisque la foi s'enseigne (*fides ex auditu*), qu'elle connaît certaine croissance et, par conséquent, certains âges que le plus souvent (bien que pas nécessairement toujours) chez les enfants baptisés, on peut grouper par catégories, que le catéchiste doit connaître, et auxquels il doit s'efforcer d'adapter son enseignement, afin que celui-ci soit, avec la grâce de Dieu, parfaitement reçu. Je ne sache pas que M. le chanoine Colomb ait d'autre ambition, puisqu'il nous dit lui-même : « On voudra bien croire que nous présentons ces pages comme un essai » (p. 10). C'est de ce point de vue que nous laissons juger à qui de droit l'effort « doctrinal, paroissial et liturgique » dont ce livre est la belle expression.

A.-M. HENRY.

José-Maria ESCRIVA : *Chemin*. Traduit de la quatorzième édition espagnole de *Camino*. En dépôt Lib. Casterman, 1957; 251 pp.

Mgr José-Maria Escriva, fondateur de l'*Opus Dei*, a recueilli ici mille moins une pensées qu'il propose à la méditation des membres de son Institut. Malgré le groupement des maximes sous quelques rubriques, la cohérence de l'ensemble se distingue assez mal. La brièveté ou la tournure elliptique de plusieurs de ces textes ajoute encore à la perplexité du lecteur. Pour estimer l'ouvrage avec équité, il faudrait saisir ensemble la totalité de ces réflexions éparses; sans doute cet effort est-il demandé à chacun, qui doit unifier dans sa vie les conseils d'apparence contradictoire.

L'auteur n'a rien voulu « raconter » de nouveau, il l'affirme d'emblée dans un propos liminaire. De fait, nul chrétien ne sera surpris de s'entendre rappeler certains principes de la vie spirituelle la plus élémentaire et la plus traditionnelle. Plusieurs maximes s'inspirent d'une grande sagesse : on sent l'homme d'expérience.

L'*Opus Dei* veut rassembler des intellectuels. Or la spécificité du labeur de l'esprit n'est jamais considérée pour elle-même. C'est une lacune qui déçoit. La science paraît trop n'être qu'un outil efficace de l'apostolat. Sans doute, la science doit être utile, moyen et non pas fin, comme le rappelle très justement l'auteur. Il reste que des distinctions et des approfondissements s'imposent : quiconque a pour métier de penser

les exige; il ne les trouvera pas dans ce livre.

Enfin des équivoques subsistent que le rapprochement des textes ne parvient pas à dissiper. Par exemple, il ne suffit pas de recommander la souplesse en même temps que l'intransigeance (« Masse d'acier puissante dans un fourreau d'ouate », déclare Mgr Escriva) ni de vanter les mérites de la « sainte coercition » pour que de ces cliquetis verbaux et de ces confusions naisse la moindre pensée claire. Est-ce une bonne façon d'exciter à la ferveur que de livrer à notre réflexion le fait — supposé sans doute — que rapporte la maxime n° 438? « Le fou! — Je t'ai vu — tu te croyais seul dans la chapelle épiscopale — poser un baiser sur chaque calice et chaque patène récemment consacrés : pour qu'il trouve ces baisers quand, pour la première fois, il descendra dans ces vases sacrés. » A côté de solides exhortations, *Chemin* contient trop de sentences d'aussi mauvais aloi.

GUY LAFON.

LIVRES REÇUS

AGNELET (Michel) : *Cent ans de miracles à Lourdes.* Éd. de Trévise, 195[illegible] 177 pp.

Alleluia. Semainier liturgique 1958, par André CRUIZIAT et M. l'abbé JOUN[illegible] 28, rue Serpente, Paris-6e.

ALPHONSE DE LIGUORI (saint) : *Aux sources de la vie.* Choix des plus bel[illegible] prières et méditations. Édition refondue par le R. P. LUPI. Éd. Brépo[illegible] Turnhout-Paris, 1957; 764 pp. sous couverture cartonnée; de 670 fr. à 1.500 fr.; en vente : « Apôtre du Foyer », 7, rue Barra, Saint-Étien[illegible] (Loire).

Ascètes russes. Textes traduits et présentés par S. TYSZKIEWICZ et Th. B[illegible]PAIRE. Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 19[illegible]; 188 pp.; 48 fr. belges.

AUGUSTIN (saint) : *Confessions.* Trad. G. COMBÈS. Intr. F. Cayré. Lethielleux, édit., Paris, 1957; 510 pp.; 780 fr.

BARFIELD (Owen) : *Saving the Appearances.* A study in idolatry. Faber, London, 1957; 190 pp.; 21 s.

BASILE (saint) : *Lettres,* t. I. Texte établi et traduit par Y. COURTONNE. Coll. des Universités de France. Éd. Les Belles Lettres, Paris, 1[illegible]; 223 pp.

BINSWANGER (Ludwig) : *Le cas Suzanne Urban.* Étude sur la schizophrénie. Bibliothèque neuro-psychiatrique de langue française. Desclée de Brouwer, Paris, 1957; 142 pp.

BLANCHET (Mgr) : *Fils de l'homme, fils de Dieu.* Carême 1957. Spes, Paris, 1957; 210 pp.; 450 fr.

BRILLET (Gaston) : *Le Sauveur,* t. III : *Les dernières prédications, Passion et Résurrection.* Coll. « Le rameau ». Éd. La Colombe, Paris, 1[illegible]; 227 pp.; 800 fr.

BRIOT (René) : *Robert Bresson.* Coll. « 7e Art ». Éd. du Cerf, Paris, 57[illegible] 117 pp.

CATHERINE THOMAS (Mère) : *Au sommet du Carmel.* Éd. Salvator, Mulhouse, 1957; 264 pp.; 780 fr.

COCAGNAC (A.-M., o.p.) : *Chansons bibliques*. Cinq chansons. Éd. du Cerf, Paris, 1957.

COLLINON (Maurice) : *Les guérisseurs*. Coll. « Bilan du mystère ». Grasset, édit., Paris, 1957; 160 pp.; 390 fr.

DELESALLE (Jacques) : *Cet étrange secret*. Poésie et philosophie à la recherche de Dieu. Coll. « Études carmélitaines ». Desclée de Brouwer, Bruges, 1957; 315 pp.

DEMAN (Th., o.p.) : *Le traitement scientifique de la morale chrétienne selon saint Augustin*. Librairie Vrin, Paris, 1957; 134 pp.

DILLENSCHNEIDER (Clément) : *Marie dans l'économie de la création rénovée*. Éd. Alsatia, Colmar, 1957; 356 pp.; 1.400 fr.

DODD (C.-H.) : *La Bible aujourd'hui*. Coll. « Bible et vie chrétienne ». Éd. Casterman, Tournai-Paris, 1957; 176 pp.; 570 fr.

DUBOIS (Mgr Marcel-Marie) : *Petite somme mariale*. La Bonne Presse, Paris, 1957; 388 pp.

DUCATILLON (J.-V.) : *Patriotisme et colonisation*. Coll. « Le monde et la foi ». Desclée et Cie, Paris, 1957; 112 pp.

DURET (Chanoine D.) : *Le zèle de la maison de Dieu*. Restauration, décoration, aménagement, ameublement de nos églises. Lethielleux, édit., Paris, 1957; 104 pp., 44 illustrations; 650 fr.

DUVOULDY (Andrée) : *Saint François d'Assise*. Coll. « Nos amis les saints ». E.I.S.E., Lyon, 1957; 80 pp.

EMPAIN (Louis) : *Les saints nous parlent*. Revue des bibliographies et des écrits de saints publiés récemment. Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1957; 172 pp.

FAUVET (Jacques) : *La France déchirée*. Arthème Fayard, Paris, 1957.

FLACHAIRE (Charles) : *La dévotion à la Vierge dans la littérature catholique au commencement du XVII^e siècle*. Apostolat de la Presse, Paris, 1957; 232 pp.; 610 fr.

Frères universels. L'éducation du sens international chez l'enfant. Actes du V^e Congrès du Bureau International Catholique de l'Enfance. Éd. Fleurus, Paris, 1957; 418 pp.; 1.020 fr.

La Gioia cristiana. Numero speciale della « Rivista di Ascetica e Mistica ». Libreria Editrice Fiorentina, 1957.

GORÉ (Jeanne-Marie) : *L'itinéraire de Fénelon : humanisme et spiritualité*. P.U.F., Paris, 1957; 750 pp.

GROS (A.) : *Le thème de la route dans la Bible*. Coll. « Études religieuses », n° 726. La Pensée Catholique, Bruxelles, 1957; 155 pp.

HARDT (Charles) : *Quatre conversions*. Éd. Salvator, Mulhouse, 1957; 204 pp.; 500 fr.

HESNARD (Dr A.) : *Psychanalyse du lien interhumain*. Coll. « Bibliothèque de psychanalyse et de psychologie clinique ». P.U.F., Paris, 1957; 231 pp.; 960 fr.

HÜNERMANN (G.) : *La fille du cordier de Barfleur*. La vie de sainte Marie-Madeleine Postel. Éd. Salvator, Mulhouse, 1957; 264 pp.; 600 fr.

JUNGMANN (J.-A., s.j.) : *La liturgie de l'Église romaine*. Éd. Salvator, Mulhouse, 1957; 240 pp.; 850 fr.

KITSON CLARK (G.) : *The Kingdom of Free Men*. Cambridge University Press, 1957; 213 pp.; 18 s. 6 d.

LAJOIE (P. Louis) : *Assunta Goretti*. Apostolat de la Presse, Paris, 1957; 230 pp.; 450 fr.

LALOU (Marcelle) : *Les religions du Tibet*. Coll. « Mythes et Religions ». P.U.F., 1957; 100 pp.; 400 fr.

LEFÈVRE (Mgr Louis-Amédée) : *Église du Maroc*. Quelques directives 1950-1957. « Faits et Idées », 1, rue Bernez-Cambot, B.P. 258, Rabat; 138 pp.

MERTON (Thomas) : *La vie silencieuse.* Coll. « La vigne du Carmel ». Éd. du Seuil, Paris, 1957; 185 pp.

Le monde attend l'Église. Éd. Fleurus, Paris, 1957; 287 pp.; 1.120 fr.

MULLER (Charles) : *Quand les « apôtres laïcs » prient avec Pie XII.* A.C.G.H., 12, rue Edmond-Valentin, Paris-7e; 136 pp.; 320 fr.

Naissance des lettres chrétiennes. Textes présentés par A. HAMMAN. Coll. « Ictus ». Éd. de Paris, Paris, 1957; 248 pp.

La Nouvelle Ève, III. Bulletin de la Société Française d'Études Mariales. Congrès de Besançon 1956. Lethielleux, édit., Paris; 128 pp.; 1.000 fr.

ORAISON (Abbé Marc) : *Amour ou contrainte ?* Quelques aspects psychologiques de l'éducation religieuse. Spes, Paris, 1957; 189 pp.; 500 fr.

Origines de la vie sur la terre (Les). Coll. « Cahiers d'études biologiques », n° 3. Lethielleux, édit., Paris, 1957; 650 fr.

Pas à pas avec la Bible. Trois séries de 10 brochures. Apostolat liturgique, Abbaye Saint-André; 1re série : 370 fr.; 2e série : 525 fr.; 3e série : 675 fr. Adresser les commandes : « La joie de l'Église », 1, place Victor-Hassebroucq, Tourcoing.

Psychanalyse et sciences de l'homme. La psychanalyse, vol. III. Publication de la Société Française de Psychanalyse. P.U.F., Paris, 1957; 329 pp.; 1.200 fr.

Reliquiae. Gérard Manley Hopkins, vers, prose, dessins, réunis et traduits par Pierre LEYRIS. Éd. du Seuil, Paris, 1957; 173 pp.; 800 fr.

RUNES (Dagobert D.) : *A book of Contemplation.* Philosophical Library, New York, 1957; 149 pp.

SALET (G., s.j.) : *Plus près de Dieu.* Brèves réflexions pour les fêtes et les dimanches, t. II. Lethielleux, édit., Paris, 1957; 160 pp.; 510 fr.

SCHEEBEN (Matthias Joseph) : *Handbuch der Katholischen Dogmatik,* IV Gnadenlehre. Verlag Herder, Fribourg, 1957; 428 pp.

SION (Madeleine-Louise DE) : *L'enfant Louis XVII et son mystère.* Beauchesne, Paris, 1957; 230 pp.; 810 fr.

SPANNEUT (Michel) : *Le stoïcisme des Pères de l'Église.* De Clément de Rome à Clément d'Alexandrie. Coll. « Patristica Sorbonensia ». Éd. du Seuil, Paris, 1957; 476 pp.

STAFFORD-CLARCK (Dr D.) : *La psychanalyse hier, aujourd'hui et demain.* Coll. « La chair et l'esprit ». Aubier, Éd. Montaigne, Paris, 1957; 321 pp.; 960 fr.

THOMAS D'AQUIN (saint) : *Contra Gentiles,* livre IV. Trad. R. BERNIER et F. KEROVANTON. Lethielleux, édit., Paris, 1957.

TROCHU (Mgr Francis) : *Une âme réparatrice, Sœur Thérèse du Saint-Sacrement.* Apostolat de la Presse, Paris, 1957; 220 pp.; 600 fr.

Umbratilem. L'enseignement du pape Pie XI sur l'importance et la valeur apostolique de la vie contemplative. Imprimerie Saint-Paul, Fribourg, 1956.

VICAIRE (M.-H., o.p.) : *Histoire de saint Dominique,* t. I : *Un homme évangélique;* t. II : *Au cœur de l'Église.* Éd. du Cerf, Paris, 1957; 404 et 412 pp.; 2.940 fr.

WAACH (Hildegard) : *Johanna Franziska von Chantal.* Franz Sales, Verlag, Wien, 1957; 367 pp.

ZILBOORG (Gregory) : *Sigmund Freud et l'activité mentale de l'homme.* Trad. Ph. LECOMTE DU NOÜY. Éd. du Cerf, Paris, 1957; 146 pp.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XCVII

JUILLET-DÉCEMBRE 1957

Apostolus : Faire ceci sans omettre cela 147
— Le scandale des faibles 372
— La crainte est le commencement de la sagesse 492
E. Beaucamp : Résonance cosmique du drame du salut 474
Ch.-A. Bernard : Sainte Thérèse de Lisieux et les miséricordes du Seigneur 286
H. Bernard-Maitre : Histoire ignatienne 408
B.-M. Chevignard : Examen de conscience du milieu du siècle..... 43
Th.-G. Chifflot : Témoins de l'Evangile dans le monde du travail.... 495
A.-M. Cocagnac : Jésus le prophète (F. Gils) 411
L.-H. Dalmais : Office synagogal et liturgie chrétienne 23
J. Décarreaux : Saint Cyrille et saint Méthode, apôtres des Slaves..... 298
R. Ducasse et A.-M. H. : Le IIe congrès national d'enseignement religieux 65
Th. Deman : Introduction à la lecture des Confessions de saint Augustin, I, II 258, 384
Ch. de Foucauld : Lettres à l'abbé Huvelin 375
P. Guichou : Prières du peuple de Dieu 127
A.-M. Henry : Dominique, l'apostolique 514
G. Lefebvre : L'amour du Père 5
— La simplicité 115
— L'épreuve de notre foi 227
— La sincérité 363
F. Meurant : Un aspect essentiel du message de Notre-Dame de Lourdes 187
Pharisien (Le), le publicain et Dieu 54
P.-R. Régamey : Brèves réflexions sur la violence 150
— Une ligne de faille qui est dans l'homme 236
— La douceur s'acquiert 339
— La douceur s'éduque 451
. Sainsaulieu : Du côté des ermites. Chez saint Rouin 193
. J. d'A. : Bulletin biblique 396
.-H. Vandenberghe : La charte du prêtre selon saint Jean Chrysostome. 175
. Vermot : Prier et célébrer 15

LES LIVRES

Abbé Pierre : Vers l'homme 331
W.-F. Albright : L'archéologie de la Palestine 406
Allons à l'autel du Seigneur 82
J. Alzin : Entre nous, malades 326
Ambroise de Milan : Traité sur l'Évangile de saint Luc 87
C. G. Andren : Konfirmationem i Sverige under medeltid och reformations tid 104
G. Andresen : Logos und Nomos 428
Anne-Marie : Qui me répondra ? 207
Die Apostolischen Väter, I 426
Augustinus : De Libero Arbitrio, Libri Tres 87
Augustini (Sancti Aureli) : In Johannis Evangelicum 84
P. Babin et J. Servel : Jusqu'à son retour 318
A. Baker : La sainte Sapience 96
R. Baron : Science et sagesse chez Hugues de Saint-Victor 540
W. Bartelt : Handbuch zur Schulbibel 318
Ch. Baudouin : Y a-t-il une science de l'âme ? 208
E. Beau de Loménie : L'Église et l'État 433
R. Bernard : Le mystère de Jésus 101
H. Berthier : Jusqu'au don total 542
J. Bieker : Die Kirche und die Ordensfrau 221
J. Bivort de la Saudée : Essai sur Dieu, l'homme et l'univers 93
P. Blanchard : Jacob et l'ange 199
L. Blondel : Châteaux de l'ancien diocèse de Genève 214
M. Blondel : Logik der Tat 543
P. Bonnard : Sur le chemin de la Croix 326
V. Brasier, E. Morganti, M. St. Durica : Bibliografia salesiana 90
G. Brillet : Un chef d'Église, saint Paul 316
R. Brittain : La guerre contre la faim 440
H. Caffarel : Propos sur l'amour et la grâce 109
J. Carcopino : Le mystère d'un symbole chrétien, l'Ascia 546
M. Carrouges : Charles de Foucauld, esploratore mistico 95
Célibat est-il un échec (Le) ? 536
L. Celier : Frédéric Ozanam 542
C.-W. Ceram : Le secret des Hittites 406
L. Chestov : Luther et l'Église 437
A. Collonge : Le scandale du XX^e siècle et le drame des prêtres-ouvriers 495
Ch.-J. Colomb : Au souffle de l'Esprit 550
Compte rendu des journées nationales d'études de l'Union des Frères Enseignants 203
Congrès (XVI^e) Eucharistique National 89
A. de Coninck : Faut-il en finir avec l'Église ? 219
Convertis du XX^e siècle, IV^e vol. 542
W. Corswant : Dictionnaire d'archéologie biblique 406
N. Corte : Saint Pierre est-il au Vatican ? 217
Mgr Cristiani : Nos raisons de croire 439
Culture ouvrière et action syndicale 433
Curé d'Ars (saint) : Sermons 89

J.-A. Cuttat : La rencontre des religions 545
J. Danemarie : Catherine de Longpré 539
J. Daniélou : Les manuscrits de la Mer Morte et les origines du christianisme 406
Daniel-Rops : Nocturnes 94
J. Daujat : L'apôtre du XXe siècle, Wladimir Ghika 329
L. Deiss : Cantique nouveau 406
— Louange de gloire 406
— Psaumes et cithare 406
M. Delbrel : Ville marxiste, terre de mission 495
Ph. Delhaye : Le problème de la conscience morale selon saint Bernard. 443
H.-E. del Medico : L'énigme des manuscrits de la Mer Morte 406
F. Delpini : Divorzio e separazione dei conjugi 106
M. Denis : Journal 93
J. Dobraczynski : Les montagnes de la nuit 222
Dominique (saint) 514
J. Douillet : Qu'est-ce qu'un saint ? 322
G. Dousselin : La prière des enfants 209
E. Driotton, G. Contenau, J. Duchesne-Guillemin : Les religions de l'Orient ancien 545
E. Duff : The Social Thought of the world Council of Churches..... 214
P. Dufoyer : Que sont-elles ? 207
H. Dumery : Blondel et la religion 211
— La foi n'est pas un cri 210
— Le problème de Dieu en philosophie de la religion..... 431
— Regards sur la philosophie contemporaine 212
— La tentation de faire du bien 211
. Dupeyrat : Toi... qui es-tu ? 218
Early Christian Fathers (The) 87
Église (L'), l'Occident, le Monde 434
Élie le prophète 198
Enciclopedia Cattolica 548
.-M. Escriva : Chemin 551
. Evely : Notre Père 97
Fêtes pascales 83
. Flicoteaux : Le sens du Carême 81
H. de Foucauld : Der Letzte Platz 543
. P. François de l'Immaculée-Conception : Mieux connaître sainte Thérèse de Lisieux 327
.-M. Gickler : Das « Ja » zum sakramentalem Mysterium 82
. Gilg : Weg und Bedeutung der altkirchlichen Christologie 427
. Gils : Jésus le prophète d'après les évangiles synoptiques 419
H. Gonnard : Prière pour les patries 447
ardinal Grente : Le pape des grands combats, saint Pie V 217
. Grillmeier : Der Logos am Kreuz 213
Guillemin : Jean, le baptiste et l'évangéliste 538
Guitton : Apprendre à vivre et à penser 547
— L'abbé Thellier de Poncheville 538
Guy : Marghe-rita, sainte Rita 99
— Vincent de Paul, un saint d'avant-garde 538
.-F. Hahn : The Old Testament in modern research 318
andbuch der Dogmengeschichte 104
andbuch zum Katholischen Katechismus 334
Hayek : Le Père Charbel ou la voie du silence 101

K.-J. Healy : Methods of prayer in the Directory of the Carmelite Reform of Touraine 91
M.-M. d'Hendecourt : La perfection de l'amour d'après sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus 92
H.-E. Hengstenberg : Der Leib und die Letzten Dinge 105
A.-M. Henry : Morale et vie conjugale 534
P. Herrin : Naissance du chrétien 81
Homélies pascales, III 319
J. Honders : La vie religieuse aux États-Unis 218
F. Houtard : L'Église et la pastorale des grandes villes 108
I. van Houtryve : L'unique nécessaire d'après saint Benoît 97
P.-J. Houyvet : L'épreuve du désert 88
C. Huchet-Bishop : Martin de Porres, Hero 98
J. Huijben et P. Debongnie : L'auteur ou les auteurs de l'Imitation.... 445
K. Hulme : Au risque de se perdre 531
P. Huot-Pleuroux : Histoire de la musique religieuse des origines à nos jours 220
Ignace de Loyola (saint) 327
Ils sont tes frères 437
In a great Tradition, Tributs to Dame Laurentia McLlachlan 204
I. Iparraguirre : Orientaciones Bibliograficas sobre san Ignacio de Loyola 408
V. Jankelevitch : L'austérité et la vie morale 94
M. Jarret-Kerr : Studies in Literature and Belief 105
Jean Chrysostome (saint) : Le livre de l'Espérance. Lettres à Olympias. 310
R. P. Jérôme de la Mère de Dieu : La règle du Carmel; les tentations carmélitaines 190
L. Jerphagnon : Prières pour les jours intenables 32
N. Kazantzaki : Le Pauvre d'Assise 53
G. Krestchmar : Studien zur frühchristlichen Trinitätstheologie..... 42
A. Kriekemans : Préparation au mariage et à la famille 53
P.-M. Laferrière : Le mémorial du Seigneur 8
H.-P. de Lagneau : Apostolat des premiers chrétiens 44
J. Laloux : Pour mieux prier les Psaumes 40
F. Larivière : La vie ardente de saint Charles Garnier 10
F. J. Leenhardt : Catholicisme romain et protestantisme 21
G. Leetham : Rosmini, Priest, Philosopher and Patriot 43
G. Lefebvre : La grâce de la prière 20
A. Legault, G. Fontaine : La Semaine Sainte, ses nouveaux rites et leur sens liturgique 3
M. Le Hardouin : Recherche d'une éternité 2
L.-J. Lekaï : Les Moines Blancs 5
M. Lelong : Terre Sainte 4
X. Léon-Dufour : Concordance des évangiles synoptiques .....
Léon le Grand : Sermons .....
J.-M. Leroux : Athanase d'Alexandrie .....
P. de Leturia : Estudios Ignacianos 4
W. Lippman : Crépuscule des Démocraties 4
A. Lopez : Les pierres crieront 3
M. Lévêque : Mon curé chez les visionnaires 3
Library (The) of Christian Classics, vol. IV 2
L.-Th. Lorié : Spiritual Terminology in the Latin Translation of the Vita Antonii .....
Louis-Marie-Grignion de Montfort (saint) 7

P. Lyonnet : Preghiere del tempo della malattia 95
F.-G. Maier : Augustin und das antike Rom 320
H. Marduel : Perspectives spirituelles 446
Maria in der Kirche 85
Frère Marie-Ludovic : L'humble et glorieux Pie X 539
Ch. Marston : La Bible a dit vrai 406
Cl. Martin : Conférences ascétiques 547
Ch.-M. Massot : La montée vers Dieu 95
P. Mauky : Quand Jésus est là 215
A. Merlaud : Jalons pour une pastorale de l'enfance 333
— Pour mieux comprendre vos adolescents 110
J.-T. Milik : Dix ans de découvertes dans le désert de Juda 406
P. Minard : Memento canonique sur le noviciat et la profession religieuse 532
Le missionnaire 91
Ch. Moeller : Littérature du XXe siècle et christianisme 437
M.-F. Moos : Les Psaumes, prière des chrétiens 406
J. Moreau : La persécution du christianisme dans l'empire romain.... 218
Ch. de Moré-Pontgibaud : Du fini à l'infini 430
D. Murray : A saint of the week 100
Mystiques anglais 324
W. Nigg : Der christliche Narr 540
R. Omez : Peut-on communiquer avec les morts? 209
M. Oraison : L'union des époux 204
A. Parrot : Babylone et l'Ancien Testament 406
— Samarie, capitale du royaume d'Israël 406
— Le temple de Jérusalem 406
R. Pernoud : Les Gaulois 219
J.-M. Perrin : Vivre avec Dieu 322
M. Pfeiffer : Prêtres et sacerdoce 444
M.-D. Philippe : Saint Thomas, docteur et témoin de Jésus 537
Philoxène de Mabboug : Homélies 87
S.-J. Piat : Socialisme et communisme devant la conscience chrétienne. 436
R. Poelman : Le signe des quarante jours 83
M.-D. Poinsenet : Saint Dominique, champion de la vérité 538
Prêtre (Le), éducateur des adultes 332
J. Quasten : Initiation aux Pères de l'Église 85
M. Quoist : Aimer ou le journal de Dany 208
K. Rahner : Schriften zur Theologie 103
L. Réau : Iconographie de l'art chrétien 107
A. Renard : Fidélité au Christ et présence au monde 436
Renoncement (Le) dans la vie chrétienne selon saint Jean Eudes et ses disciples 98
A. Renou : En Égypte au temps de Joseph 406
H. Ringgren : The Messiah in the Old Testament 317
J. Robin : Clartés sur la plaine 539
O. Rousseau : Monachisme et vie religieuse d'après l'ancienne tradition de l'Église 201
L. Roy : Noël, Réflexions et rêveries devant la crèche 326
D. Ruiz Bueno : Padres apostolicos 85
Saint-Rouin. Histoire de l'ermitage et du pèlerinage 193
F.-J. Scheen : Une divine histoire d'amour 334
— Mariés devant Dieu 106
O. Schneider : Wächter wie weit die Nacht? 201

K.-H. Schelkle : Paulus, Lehrer der Väter 316
U.-J. Schoeps : Urgemeinde, Judenchristentum, Gnosis 321
J. de Senarclens : Héritiers de la Réformation 215
M.-F. Siacca : Saint Augustin et le néoplatonisme 320
C. Spicq : Vie morale et Trinité sainte selon saint Paul 442
Springs of Morality (The) 443
E. Stein : Le mystère de Noël 200
H. Szalay : Wahrheiten über Mitteleuropa 109
E. Tarit : Présence du Christ 325
Tertullien : Traité de la prescription contre les hérétiques 320
Tertullian's Treatise on the Incarnation 428
G. Théry : Catherine de Francheville 328
Thomas d'Aquin (saint) : Somme Théologique, le Baptême et la Confirmation 104
K. Tilmann : Das geistliche Gesträch 325
Toukaram : Psaumes du pèlerin 544
P. Ughetto : Sous le signe de la divine Providence 99
G. Vauthier : Prions avec le roi David 317
Vérine : La chair et l'esprit 207
P. Vernhet : Dimensions nouvelles du catéchisme 332
M.-H. Vicaire : Histoire de saint Dominique 514
R. P. Victor de la Vierge : Réalisme spirituel de sainte Thérèse de Lisieux 198
Vie des saints et des bienheureux selon l'ordre du calendrier 84
A. Vincent : Les manuscrits hébreux du désert de Juda 406
Vincent Ferrier (saint) : Traité de la vie spirituelle, extraits de sermons et Fioretti 90
Vocation cistercienne. La Trappe et son mystère 531
E. Werke : Achter Band, Die praeparatio Evangelica 426
F. Wessely, A. Combes, K. Hormann : Mystiche Theologie, III..... 324
V. Whitte : God the Unknown and others essays 431

LES REVUES

Église Vivante (68). — Informations Catholiques Internationales (71). — Bulletin du Cercle Saint-Jean-Baptiste (74). — Documentation Catholique (75). — Équipes Enseignantes (75). — Pages des Cheftaines (77). — Cahiers du Clergé rural (77). — Cahiers de vie franciscaine (78).

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Impr. Aubin, Ligugé (Vienne). — D. L., 4e trimestre 1957. — Impr., n° 1546.

LISTE DES LIVRES RECENSÉS

LA VIE RELIGIEUSE

L.-J. Lekaï, Les Moines Blancs, p. 530 (P. Franceschini). — Vocation cistercienne, p. 531 (A.-M. H.). — K. Hulme, Au risque de se perdre, p. 531 (A. Plé). — Memento canonique sur le noviciat et la profession religieuse, p. 532 (J. B.). — L. Th. Lorié, Spiritual Terminology in the Latin Translations of the Vita Antonii, p. 533 (F. R.).

MARIAGE ET CÉLIBAT

A.-M. Henry, Morale et vie conjugale, p. 534 (Fr. Lepargneur). — A. Kriekmans, Préparation au mariage et à la famille, p. 535 (R. M.). — Le célibat est-il un échec? p. 536 (A. Plé).

HAGIOGRAPHIE — BIOGRAPHIE

M.-D. Philippe, Saint Thomas, docteur et témoin de Jésus, p. 537 (M.-L.T.). — N. Kazantzaki, Le Pauvre d'Assise, p. 537 (P. Hamman) — J. Guy, Vincent de Paul, un saint d'avant-garde. — M.-D. Poinsenet, Saint Dominique, le champion de la vérité. — J. Guillemin, Saint Jean, le baptiste et l'évangéliste, p. 538 (M.-L. T.). — J. Guitton, L'abbé Thellier de Poncheville, p. 538 (M.-L. T.). — Fr. Marie-Ludovic, L'humble et glorieux Pie X, p. 539 (M.-L. T.). — J. Robin, Clartés sur la plaine, p. 539 (M.-L. T.). — J. Danemarie, Catherine de Longpré, p. 539 (M.-L. T.). — W. Nigg, Der christliche Narr, p. 540 (R.-L. Oechslin). — R. Baron, Science et sagesse chez Hugues de Saint-Victor, p. 540 (Ph. Delhaye). — H. Berthet, Jusqu'au don total, p. 542 (M.-L. T.). — Convertis du XX^e siècle, IV^e vol., p. 542 (Ph. Vercoustre). — Ch. de Foucauld, Der Letzte Platz. — M. Blondel, Logik der Tat, p. 543 (R.-L. O.).

LES RELIGIONS

Toukaram, Psaumes du pèlerin, p. 544 (I.-H. Dalmais). — E. Drioton, G. Contenau, J. Duchesne-Guillemin, Les religions de l'Orient ancien, p. 545 (E. Lanne). — J.-A. Cuttat, La rencontre des religions, p. 545 (R.-L. Oechslin). — J. Carcopino, Le mystère d'un symbole chrétien, p. 546 (H. Cornélis).

DIVERS

J. Guitton, Apprendre à vivre et à penser, p. 547 (Ph. Vercoustre). — Cl. Martin, Conférences ascétiques, p. 547 (R.-L. Oechslin). — Enciclopedia Cattolica, p. 548 (H.-I. Marrou). — Ch. J. Colomb, Au souffle de l'Esprit, p. 550 (A.-M. Henry). — J.-M. Escriva, Chemin, p. 551 (G. Lafon).

NOS PRINCIPAUX DÉPOSITAIRES :

Allemagne :

Dokumente Verlag
Offenburg-Baden
Weingartenstrasse 8
C.C.P. Karlsruhe 677-01

Argentine :

La Casa del Libro
844, Paraguay
Buenos Aires

Belgique :

La Pensée Catholique
40, avenue de la Renaissance
Bruxelles 4

Brésil :

Livraria duas Cidades LTDA
Caixa Postal 433 *Sao Paulo*

Canada :

Periodica, inc.,
5090 avenue Papineau
Montréal 34 P. Q.
Garneau, 47, rue Buade
Québec
Abonnements pour tous
77, rue d'Aiguillon, Québec

Égypte :

Ed. Bassili
5, rue Ancienne Bourse
B. P. 1022 *Alexandrie*

Glaser, Boîte postale 215 *Le Caire*

Espagne :

Insula, Carmen 9
Madrid

Grande-Bretagne :

Blackfriars Publications
Woodchester Lodge
Woodchester Stroud, Glos.

Duckett, Catholic Bookseller
140, Strand *London W. C. 2*

Hollande :

Librairie Coebergh
Ged Oude Gracht 74 *Haarlem*

Meulenhoff et C°
Beulingstraat 2-4
Amsterdam C.

Italie :

Libreria Internazionale
Pia Societa San Paolo
Via Pio X, 8 *Roma*

Desclée et C°
Piazza Grazioli n° 4
Roma 117

Liban :

Librairie A. Chehab et C°
Boîte postale 398 *Beyrouth*

Portugal :

Uniao Grafica
Rua Santa Marta 48 *Lisboa-N*

Suède :

Dominikanernas Bokhandel
Linnegatan 79 *Stockholm*

U. S. A. :

The International News Company
131, Varick Street *New York 13*
Moore Cottrell Subs. Agencies
North Cohocton N. Y.
St Benet Library
506 S. Wabash avenue
Chicago 5 Ill.

TABLES DU SUPPLÉMENT DE LA VIE SPIRITUELLE

LA REVUE DES PROBLÈMES SPIRITUELS NOUVEAUX POSÉS PAR NOTRE TEMPS

Le premier numéro du *Supplément de La Vie Spirituelle* est daté du 15 mai 1947. Le besoin se fait sentir, et nous a été exprimé, de pouvoir utiliser facilement tout le matériel de recherche et d'information que nous avons pu fournir à nos lecteurs au cours de ces dix années.

Pour répondre à ce besoin, nous procédons actuellement à l'établissement de *Tables* du *Supplément de La Vie Spirituelle,* allant du premier numéro à celui du quatrième trimestre 1957. Un double classement, onomastique et systématique, groupera tous les auteurs et tous les sujets abordés non seulement dans les articles, mais aussi dans les bulletins de recension.

Ces *Tables* paraîtront au début de l'année prochaine en un volume séparé et seront mises en vente pour le prix de **150** fr., mais nos abonnés bénéficieront d'un prix de faveur en renouvelant leur abonnement : il leur suffira d'ajouter **100** fr. au montant de leur réabonnement.

— Pour les abonnés à *La Vie Spirituelle* :

— 4 cahiers par an : France : **650** fr.
Étranger : **700** fr.
— Supplément pour les Tables : **100** fr.

•

LES ÉDITIONS DU CERF

FÊTES ET SAISONS
MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRÉ EN HÉLIOGRAVURE
publie en décembre 1957

A vingt kilomètres de Bethléem,

LES MANUSCRITS DE LA MER MORTE

Qu'a-t-on découvert ?

— 600 manuscrits vieux de 2.000 ans.
— Un monastère juif fondé avant le Christ.
— L'histoire d'un mouvement réformiste.

Que nous apportent ces découvertes ?

— Sur la Bible : des textes contemporains du Christ.
— Sur l'Église : nous voyons, vibrante d'émotion et de vie, l'attente d'Israël au moment où Jésus vient en ce monde.
— Sur le Christ : en comparaison avec les textes découverts, le message de Jésus apparaît dans toute sa nouveauté.
Le « Maître de Justice » se présente comme un homme.
Jésus se présente comme le Dieu fait homme.

Ce numéro illustré par un reportage photographique très vivant commence par un récit passionnant comme un roman, pour s'achever dans la connaissance de l'Évangile.

28 pages sous couverture en quadrichromie : **50** fr.

•

Rappel :

Le Dimanche,

une présentation nouvelle du Jour du Seigneur.

•

FÊTES ET SAISONS
29, boul. Latour-Maubourg - PARIS (7e)
C.c.p. Paris 6977-01